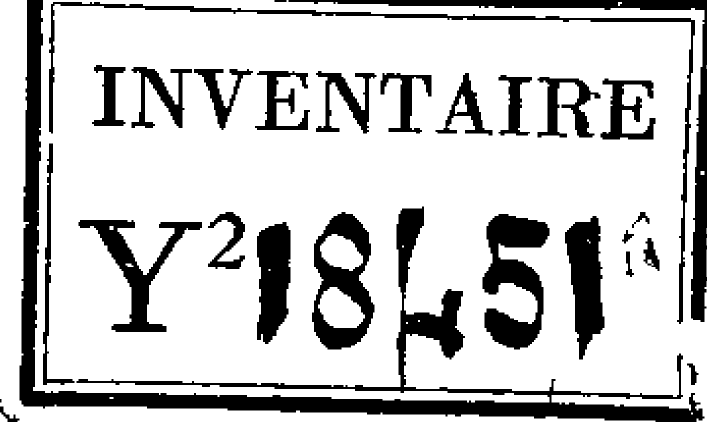
Entre Bicêtre et Charenton. Les Aventures d'un notaire. La Légende du Monsieur qui avait le frisson. Petits Contes [...]





ERNEST BLUM

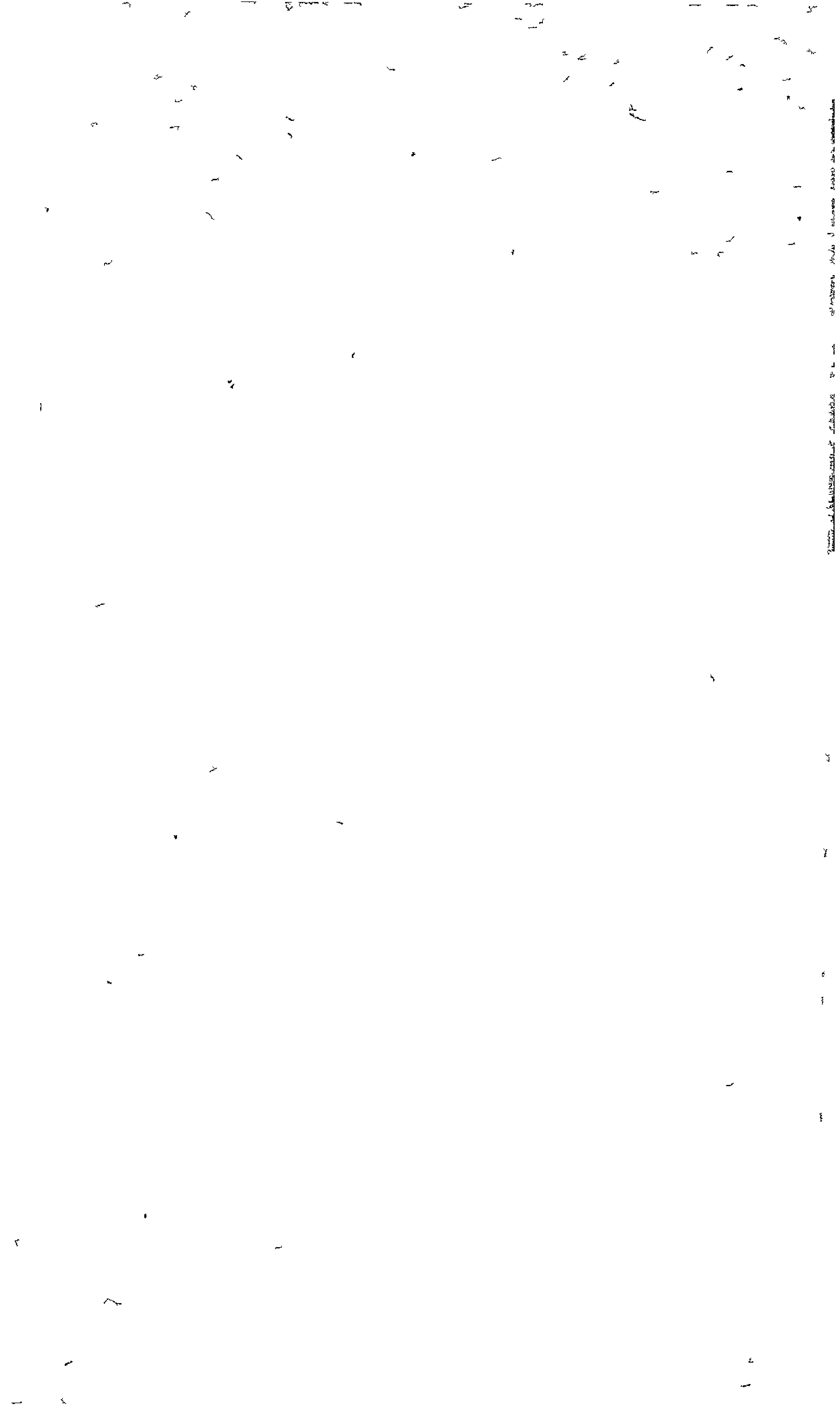
ENTRE BICÈTRE ET CHARENTON

LES AVENTURES D'UN NOTAIRE
LA LÉGENDE DU MONSIEUR QUI AVAIT LE FRISSON
PETITS CONTES FANTASTIQUES
AVEC OU SANS MORALITÉ

Avec une préface de M. HENRI ROCHEFORT



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

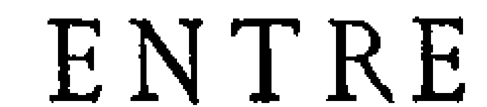


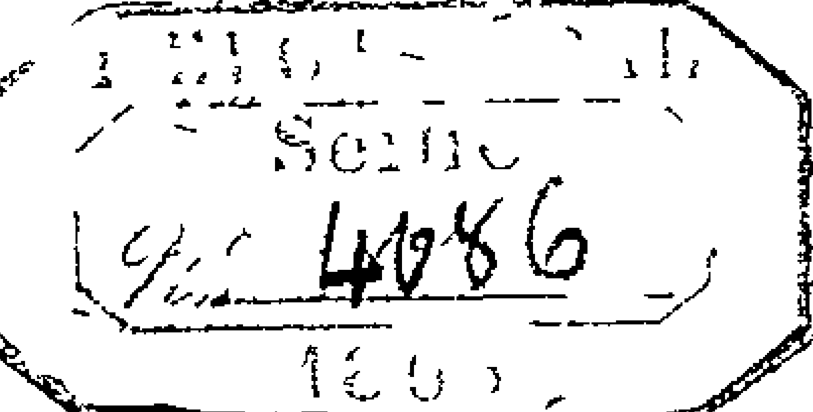
ENTRE

BICÊTRE ET CHARENTON

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC

ERNEST BLUM





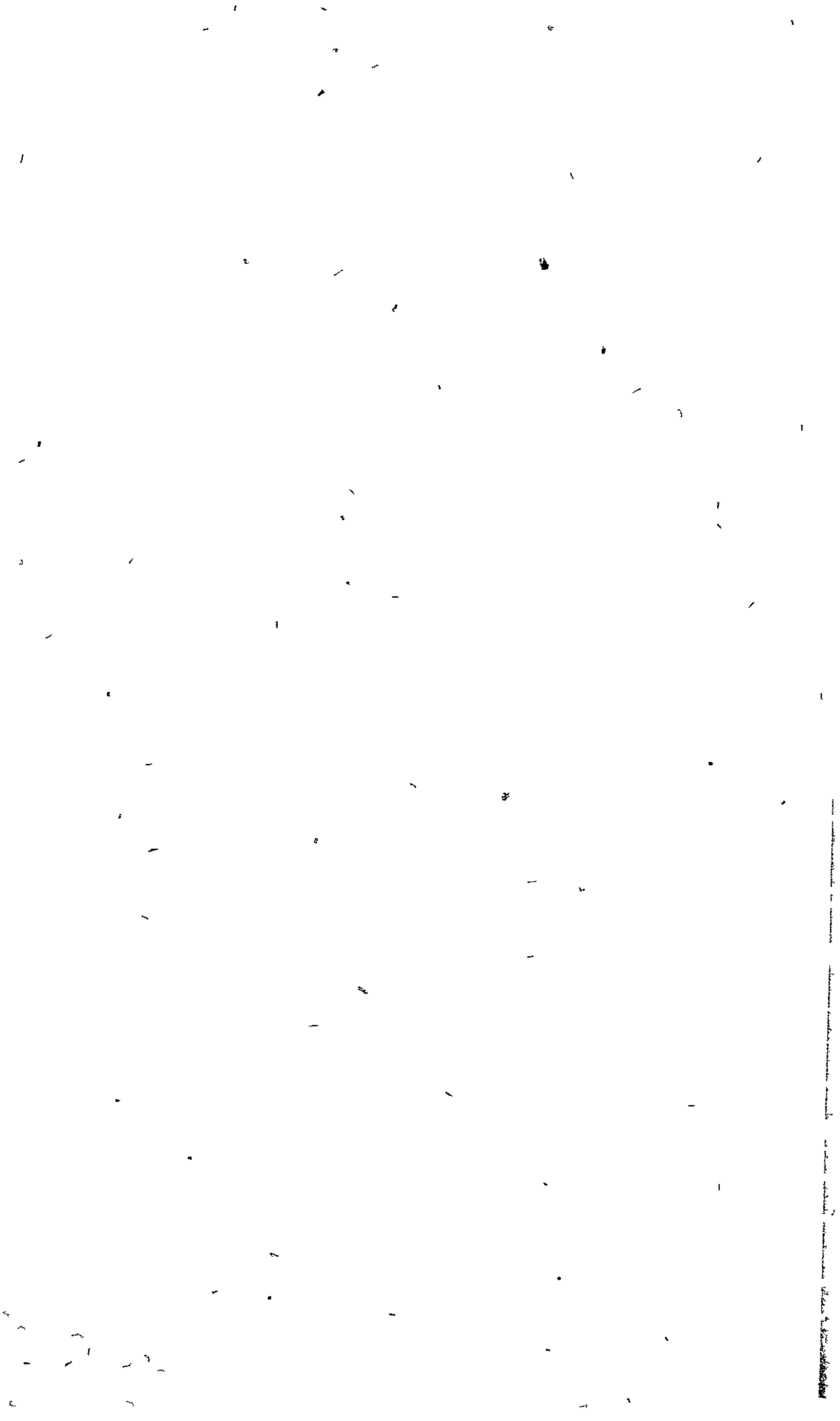
ENTRE BICÊTRE ET CHARENTON

LES AVENTURES D'UN NOTAIRE
LA LÉGENDE DU MONSIEUR QUI AVAIT LE FRISSON
PETITS CONTES FANTASTIQUES
AVEC OU SANS MORALITÉ

Avec une préface de M. HENRI ROCHEFORT

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cie, ÉDITEURS
À Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866



PRÉFACE

— Avez-vous vu le drame qu'on a joué hier?

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien! il ressemble à celui qu'on a joué avant-hier et à celui qu'on jouera demain.

— Ce sera donc toujours la même chose. Vous savez que Gustave est remis avec Ernestine?

— Est-il possible, il avait pourtant juré de ne plus la revoir le jour où il a surpris Alfred au moment où il lui rattachait sa jarretière.

— Oui, mais il paraît qu'elle lui a donné les explications les plus loyales. Alfred était venu la voir pour lui demander ce qu'elle pensait du dernier discours de M. Glais-Bizoin. Au moment où Ernestine allait répondre, sa jarretière s'est débouclée tout à coup; et comme elle avait une crampe dans les doigts, elle a dit à Alfred ces simples mots : « Rattachez-moi donc ma jarretière. » Aussitôt que Gustave a su la vérité, il s'est jeté aux genoux d'Ernestine en lui demandant pardon de ses soupçons injustes, et comme elle pleurait beaucoup en songeant qu'il avait pu la croire coupable, il est allé pour sécher ses larmes lui commander un collier de quatre mille cinq cents francs.

— Ce sera donc de plus en plus la même chose.

C'est toujours la même chose ! Voilà en effet la grande formule de la vie moderne. Je fais ce que vous faites, et vous faites ce que je fais. Nous avons continuellement sur la langue le mot *fantaisie*, et c'est toujours le substantif *rengaîne* que nous mettons en action. La nature elle-même semble nous donner l'exemple de la banalité. Je suis allé me promener l'autre jour à Bellevue : c'était déplorable ! Les arbres étaient couverts de fruits, juste comme l'année dernière à la même époque. Dire qu'il n'est pas encore venu à un poirier l'idée de produire des pommes et à un pommier de produire des salsifis ! L'hor-

ticulture gagnerait cependant beaucoup en intérêt à ce qu'un propriétaire pût se dire en se levant le matin :

— J'ai dans le fond du jardin, à gauche, un groseiller qui l'été passé m'a donné des châtaignes, je serais bien heureux si cette année il me donnait des betteraves.

C'est alors que nous serions en pleine fantaisie, et il est évident qu'il nous en faut, n'en fut-il plus au monde. J'avais proposé de profiter de la liberté des théâtres pour bâtir une scène spécialement destinée aux aliénés, et où l'on aurait joué des pièces qui, n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin, auraient rompu la monotonie du théâtre actuel. Je suis convaincu que les gens raisonnables se seraient écrasés au contrôle pour entrer. J'ai dû renoncer à mon projet, n'ayant pas trouvé de commanditaire. Il est vrai que je n'en ai pas cherché.

Ce titre : ENTRE BICÊTRE ET CHARENTON, rentrait donc tout à fait dans mon programme, comme dans celui du public qui siffle les drames et fait aux féeries des succès de quatre cents représentations.

Or, *les Aventures d'un Notaire* constituent tout bonnement une féerie sans couplets, sans trucs et sans décors, féerie dont on peut donner la représentation d'autant

plus facilement qu'elle tient dans la poche et qu'on a le droit de choisir le moment de l'entr'acte.

Entamons une statistique, — d'abord, rien ne pose n écrivain comme la culture de la statistique. Un homme a calculé un jour qu'en superposant les gibbosités de tous les bossus qui émaillent le continent européen, on obtiendrait la hauteur du mont Blanc. Cet homme est aujourd'hui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ouvert de pensions et criblé de croix étrangères. — Entamons donc une statistique : *le Pied de Mouton* a été représenté deux cent cinquante fois d'affilée ; à quinze cents spectateurs en moyenne par représentation, nous obtenons trois cent soixante-quinze mille spectateurs. De son côté, *la Biche au Bois* en est à sa trois cent soixante-quinzième représentation, ce qui donne cinq cent soixante-deux mille cinq cents spectateurs sans préjudice du courant. Si nous ajoutons les cinq cent soixante-deux mille cinq cents spectateurs de *la Biche au Bois* aux trois cent soixante-quinze mille du *Pied de Mouton*, nous arrivons, si l'addition n'est point un leurre, au chiffre incendiaire de neuf cent trente-sept mille cinq cents curieux ayant passé par les stalles de la Porte-Saint-Martin.

Eh bien ! c'est à eux que s'adresse Ernest Blum, et voici ce qu'il leur dit par ma voix :

— Vous aimez le fantastique, en voici autant que cervelle humaine peut en supporter. Et remarquez que la représentation que je vous donne au coin de votre feu, a sur celles que vous offrent les théâtres du boulevard un avantage considérable. Les salles de spectacle ont toujours été des nids à fluxion de poitrine. Quand la toile tombe sur les minuit, minuit un quart, vous vous apercevez qu'il pleut à verse au dehors. Je ne crois pas avoir besoin d'insister sur la façon dont vous reçoivent les cochers de remise dans ces circonstances délicates.

Il faut, en outre, que vous soyez né deux fois plus coiffé qu'un homme ne l'est ordinairement pour échapper pendant le cours de la représentation au monsieur qui écrase votre chapeau neuf en regagnant sa place, ou qui plus ordinairement s'assied à la vôtre et refuse de vous la rendre quand vous la lui redemandez. N'oubliez pas que les trois quarts des duels qui ensanglantent périodiquement Paris n'ont pas d'autre origine, car le Français, qui est plein de cœur, vous pardonne quelquefois de l'avoir ruiné, de lui avoir enlevé sa femme ou de lui avoir forcé sa caisse, mais il ne vous pardonne jamais de lui avoir pris sa place au spectacle.

En lisant *les Aventures d'un Notaire* et *la Légende*

du Monsieur qui avait le frisson, vous êtes sûr que les trucs marcheront convenablement puisqu'il n'y en a pas, et vous n'avez pas la crainte si souvent justifiée de voir le décor du fond s'arrêter tout à coup au milieu d'un changement à vue et se balancer dans l'espace comme les gazons de Sémiramis, une grande reine qui suspendait ses jardins aussi facilement qu'on suspend aujourd'hui nos journaux.

Étant donné ce monceau d'amères folies dont se compose cette mauvaise plaisanterie qu'on est convenu d'appeler la civilisation moderne, il me semble que ce titre : *Entre Bicêtre et Charenton*, devient un cri national. On fait tout pour les gens sensés qui se raréfient tous les jours, et rien pour les gens en démence qui pullulent. Ernest Blum s'est mis en tête de réparer cette injustice. Dieu et le docteur Blanche savent seuls jusqu'où peut aller le succès de son volume s'il parvient seulement à pénétrer chez la vingtième partie des cerveaux détraqués auxquels il s'adresse. Je n'ai pas la mesure exacte de l'ambition de l'auteur, mais à sa place je demanderais simplement à la déesse de la librairie que mon livre fût lu et acheté :

1º Par ces petits bonshommes qui sacrifieraient honneur, famille et patrie pour être vus un jour de première

représentation causant avec mademoiselle Cora dans une avant-scène ;

2° Par ces jolies benoîtonnes, folles de leur esprit non moins que de leurs corps, qui se promènent le dimanche sur le turf du bois de Boulogne et qu'on peut réclamer pour cinquante francs après la course ;

3° Par les gros messieurs chauves qui les réclament et dont elles ont soin de peser le porte-monnaie comme les jockeys avant le départ, pour voir s'il a bien le poids réglementaire ;

4° Par les auteurs âgés de soixante-trois ans qui vont dans tous les cafés en criant : Place aux jeunes !

5° Par les femmes jeunes qui croient qu'elles le seront toujours, et par les femmes mûres qui veulent encore passer pour vertes ;

6° Par les femmes honnêtes que leur excentricité fait prendre pour des biches, et par les biches que leurs toilettes ne font point prendre pour ses femmes honnêtes ;

7° Enfin, par toute cette population flottante qui en-

combre les contre-allées de ce grand boulevard qu'on percera un jour entre Charenton et Bicêtre. Je vous le dis en vérité, il y a là une innombrable clientèle pour un livre intitulé : *Entre Bicêtre et Charenton.*

HENRI ROCHEFORT.

ENTRE

BICÊTRE ET CHARENTON

LES AVENTURES D'UN NOTAIRE

ROMAN-FÉERIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE Ier

I

M. Honoré Hautebois, notaire, était à l'époque où commence cet horrible drame un homme d'une quarantaine d'années.

Marié, père de deux enfants, il avait toutes les vertus que donne le notariat et quelques-unes de celles qu'il ne donne pas.

Grave, sérieux comme sa cravate habituellement blanche, il apportait dans sa noble carrière une dignité que lui enviaient ses collègues.

Avant tout, il avait pour principe de faire respecter sa profession.

— Il faut qu'un notaire soit sérieux, répétait-il constamment, autrement ce ne serait pas un notaire né véritablement pour être notaire.

Il se serait bien gardé, pour la plus belle raison du monde, de rire pendant la confection d'un contrat ou d'un testament.

Il s'était brouillé pour la vie avec un de ses voisins qui, devant lui, avait laissé échapper un soir cette suave plaisanterie tirée du *Moniteur de l'Épicerie :*

— Ça lui va comme un *notaire* sur une jambe de bois.

M. Honoré Hautebois faisait l'admiration de son quartier.

Un jour il s'était laissé tirer les cartes par une pythonisse de rue basse, et celle-ci lui avait prédit les aventures les plus étranges.

M. Hautebois était rentré chez lui assez soucieux de cette prédiction, mais il avait lu sur-le-champ un chapitre de Voltaire, et le scepticisme lui était revenu.

La suite de ce récit va prouver qu'il ne faut pas, tout notaire qu'on soit, s'offrir le luxe d'un scepticisme en fer battu.

II

Par une belle matinée du mois de mai, M. Honoré Hautebois quittait son étude pour aller faire lecture d'un contrat de mariage en ville.

Il était comme de coutume vêtu de noir et portait sous son bras le portefeuille traditionnel.

Il se rendait rue Montorgueil chez un layetier-emballeur qui mariait sa fille à un ferblantier en gros.

En passant rue Saint-Denis, M. Hautebois s'arrêta devant la boutique d'un épicier qui exhibait à sa porte des comestibles nouveaux et un tonneau rempli de mélasse du dernier appétissant.

M. Hautebois était gourmand.

Il avait consulté sa montre, et celle-ci lui avait accordé dix minutes, il voulut employer ces dix minutes à faire l'acquisition d'un bocal de cornichons quelconque.

Il en était encore à la contemplation lorsqu'un jeune voyou passa.

— Tiens, fit-il en regardant le notaire, un singe qui est de noce !

Cette apostrophe fit froncer le sourcil à M. Hautebois, qui, comme on le sait, n'aimait pas les plaisanteries sur sa personne.

— Polisson ! murmura-t-il.

— De quoi, polisson ! fit le Gavroche.

Et, s'avançant vers le notaire, il lui donna une poussée, laquelle eut pour résultat de faire choir M. Hautebois dans le tonneau de mélasse.

III

O lecteur, toi qui, dans cette chute, ne vois qu'un événement ordinaire de la vie, veuille bien y prêter toute ton

attention et t'en souvenir durant l'entière durée de ce récit !

Cette chute, si minime qu'elle soit en apparence, si simple qu'elle te paraisse, va être le point de départ des grandes choses qui vont s'accomplir.

Rappelle-toi le verre d'eau de la reine Anne, le coup de pistolet du 23 février, la souris d'Annibal, la fenêtre de Louvois .. Souviens-toi de toutes ces entrées en matière des graves destinées, et plains M. Hautebois, notaire, d'être tombé dans un tonneau de mélasse pour avoir appelé un jeune voyou : Polisson !

IV

Aux cris du notaire, l'épicier était sorti de chez lui, et avec l'aide de ses garçons l'avait retiré du tonneau.

Le gamin avait prudemment filé.

M. Hautebois était littéralement couvert de mélasse, il en avait jusque dans ses poches.

On commença à l'essuyer et on usa à ce travail douze torchons...

Une heure fut employée à ce rappropriage; après lequel l'épicier déclara que toute la mélasse était rentrée à son gîte naturel.

Le notaire sentait bien qu'il en gardait encore quelque peu sur lui, mais l'heure s'avançait, et lui qui n'avait jamais fait attendre personne entrevoyait, comme à travers un nuage, tous les invités du layetier-emballeur se demandant à quoi pensait le notaire. Il remercia l'épicier et

voulut s'éloigner, quand celui-ci l'arrêta par le bras en lui présentant une note.

— Pardon, lui dit-il, c'est trente-deux francs.

— Trente-deux francs de quoi ?

— Mais de mélasse, parbleu ! Vous avez consommé trente-deux francs de mélasse.

— Moi !

— Mais certainement... Si vous croyez que la marchandise va me resservir à présent...

M. Hautebois soupira, mais la réclamation était juste.

Il paya et se mit en route, non sans répandre autour de lui une vague odeur de pain d'épice.

V

Dix minutes après, il entrait chez l'emballeur.

En effet, celui-ci et toute sa noce l'attendaient depuis une demi-heure.

La jeune mariée s'était déjà trouvée mal d'impatience et le ferblantier en gros avait proposé un autre notaire.

M. Hautebois se justifia comme il put, présenta deux fois ses excuses à la sœur du layetier, mademoiselle Hortensia, qui ne cessait de lui répéter :

— Ah ! monsieur Hautebois, c'est ce que j'appelle piétiner sur les convenances.

Il s'installa, réclama le silence et commença la lecture du contrat.

Dès l'entrée du notaire chacun avait reconnu la fameuse odeur du pain d'épice.

Le jeune Toto, frère de la mariée, très-friand de ce dessert, s'était même écrié :

— V'là le marchand de pain d'épice... j'en veux !

Mais la gravité naturelle de M. Hautebois l'avait promptement tiré de son erreur, et il s'était tu comme les autres pour écouter la lecture de l'acte officiel.

Cette lecture, dont les différentes clauses sont parfaitement inutiles à rapporter ici, une fois terminée, M. Hauteboi s voulut se lever pour tendre la plume aux mariés, lorsqu'il pâlit et sentit comme une sueur glacée perler à son front.

La mélasse, incomplétement essuyée, avait collé le fond de son pantalon à la chaise.

VI

Il essaya de se dégager doucement, poussa du pied le bâton du siége, mit sa main sur le dossier et s'arc-bouta ; rien ne fit.

Il était collé hermétiquement.

Dans les mouvements qu'il cherchait à faire pour se dégager, il n'arrivait qu'à un résultat, c'était d'enlever la chaise avec lui.

Le moment était grave. Avouer un pareil événement à la société, c'était évidemment lui arracher un formidable éclat de rire, et dans l'exercice de ses fonctions, provoquer une hilarité quelconque, lui notaire, cela était impossible. Il se rassit.

Les mariés vinrent prendre la plume, les gros parents à leur suite, et chacun signa.

— Voilà qui est fini, dit le layetier-emballeur; monsieur le notaire, en vous remerciant...

C'était son congé qu'on signifiait à M. Hautebois. Cela voulait dire :

— Vous pouvez vous retirer, car nous allons passer dans la salle du festin.

M. Hautebois le comprit si bien qu'il essaya de rechef de se détacher et qu'il y employa tout ce qu'il avait de force, mais il s'arrêta soudainement, car un léger bruit de craquement venait de se faire entendre.

C'était son pantalon qui se déchirait, cas autrement grave pour un notaire.

Il fallait pourtant sortir de la position, et M. Hautebois pensa qu'il n'y arriverait que lorsqu'il serait parfaitement seul.

En conséquence, il pria la société de ne point s'occuper de lui, de gagner la boutique où une table de seize couverts était dressée et de le laisser relire un passage important du contrat.

La demande parut si naturelle que l'emballeur cria :

— La main aux dames !

Et toute la noce passa dans la boutique.

VII

Une fois débarrassé des regards importuns, M. Hautebois se leva et constata avec douleur qu'il entraînait obstinément la chaise avec lui.

Il fit quelques tours dans la chambre pour se donner le temps de chercher un moyen, portant toujours derrière

lui son nouvel ornement caudal; il essaya une troisième fois de s'en détacher, mais le craquement devint plus sonore, et il dût s'arrêter.

Il se rassit pour réfléchir.

Cette dernière opération lui était d'autant plus facile que le siége était directement à sa portée, avantage qu'il avait sur tous les autres mortels, mais dont il ne pensa nullement à tirer vanité.

La réflexion ne fut pas de longue durée.

— Il n'y a pas à dire, pensa-t-il, le seul moyen prompt de sortir d'embarras, c'est d'ôter mon pantalon et au moyen d'un peu d'eau de décoller la chaise.

Mais retirer son pantalon ayant seize personnes de tous les sexes à côté de lui!

Il fallut pourtant se décider; sa position n'était plus tenable, il se sentait d'ailleurs horriblement fatigué de traîner cette chaise indécollable à sa suite.

Il essaya bien d'abord de la dissimuler sous les pans de son habit noir, car un moment l'idée de sortir rapidement, de gagner une place de fiacre et de rentrer à son domicile, lui était venue, mais, outre que la chaise se voyait, il ne doutait pas qu'il allait énormément se faire remarquer.

Le temps se passait.

Il jugeait au bruit des fourchettes que le repas tirait à sa fin.

Il lui fallut aussi en finir. Il déboutonna ses bretelles, laissa tomber son pantalon sur ses talons et se mit en devoir de le retirer tout à fait lorsque la porte s'ouvrit et mademoiselle Hortensia parut.

CHAPITRE II

I

— Ah ! bondit mademoiselle Hortensia à la vue de monsieur Hautebois dans la tenue décrite plus haut, le notaire en caleçon !

Et elle referma vivement la porte.

De son côté, monsieur Hautebois, à l'apparition de mademoiselle Hortensia, avait cherché rapidement du regard un endroit quelconque pour s'y dissimuler, et apercevant une forte caisse d'emballage, il s'y était blotti lui, son pantalon à demi défait et la chaise.

Il était temps qu'il se cachât, car mademoiselle Hortensia était rentrée dans la boutique tout effarée et les bras en l'air en s'écriant :

— C'est trop fort, le notaire qui s'est mis en caleçon !

Et toute la noce avait fait irruption dans l'arrière-boutique pour assister à ce spectacle imprévu, — les dames exceptées.

L'emballeur, en ne voyant personne, haussa les épaules et dit :

— Là, je m'en doutais, encore une vision de ma sœur... Les femmes majeures, ça a toujours des idées saugrenues !

Et comme le café était servi et qu'il refroidissait, la noce regagna la boutique, et l'emballeur proposa un toast en l'honneur de M. Hautebois,

— Qui, en notaire discret qu'il est, disait-il, avait filé par la cuisine pour ne pas jeter des bâtons dans leur joie.

On fit raison au toast et on reprit la conversation interrompue, dont le sujet roulait sur cette grave question, à savoir :

— La boisson qui plaît le plus aux dames est-elle le rhum ou le cidre ?

II

Nonobstant, M. Hautebois était toujours blotti dans la caisse.

La première émotion passée, il s'était orienté autant qu'il avait pu, et au toucher il avait reconnu qu'il s'était établi dans une caisse de chapeaux de femmes, toute prête pour l'expédition.

Il ne put retenir un cri de douleur.

Assez ferré sur les lois de la pesanteur, il n'avait pas tardé à se rendre compte que l'introduction de son corps au milieu de ces chapeaux avait dû leur causer certains ravages.

Un malheur succédait à l'autre, la chaine des événements se formait et menaçait de devenir une chaine kilométrique.

Alors il n'eut plus qu'un but : sortir de cette caisse où chaque mouvement qu'il faisait amenait la destruction d'une marchandise connue pour sa fragilité.

Il se mit sur un genou, souleva lentement le couvercle de la caisse, et après s'être assuré que l'arrière-boutique était vide à nouveau, il enjamba.

Mais soudain il se sentit tirer par l'autre jambe, et la phrase suivante éclata à son oreille :

— Tiens, nous sommes deux, il paraît !

La caisse était habitée !...

III

M. Hautebois se laissa choir d'étonnement et se trouva face à face avec un personnage qui lui était complétement étranger.

Ce personnage, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, lui sauta à la gorge, et le maintenant à moitié étranglé dans cette position :

— Nous voulons donc faire du tort à papa ? fit-il.

Quel était cet homme ?

C'est ce que le dialogue suivant va nous apprendre, dialogue qui pourrait avoir pour titre :

Fine causerie dans une caisse d'emballage.

IV

— Veuillez, je vous prie, fit M. Hautebois, me lâcher le cou, attendu que vous m'étranglez.

— Je te lâcherai tout à l'heure, répondit l'étranger, quand tu m'auras dit ce que tu viens faire ici.

— Monsieur, vous remarquerez que, si vous ne me retirez pas au moins le pouce, il me sera impossible de parler; il faut un passage à la voix.

— C'est juste ; parle donc.

— Monsieur, je me nomme Hautebois et je suis notaire.

— Farceur !

— Comment, farceur ?

— Tu vas me faire croire que tu es notaire, dans la tenue où je te vois !... En voilà un drôle de notaire, par exemple !

— Monsieur, on a la tenue qu'on peut, et Dieu est témoin que je suis au dernier regret de me présenter ainsi devant vous.

— Je te pardonne, va.

— Vous êtes bien bon... Je me nomme donc Hautebois et je suis notaire. Venu en ces lieux pour y lire un contrat de mariage, j'ai dû, pour essayer de décoller une chaise qui s'était obstinément attachée à mon pantalon...

— Ah çà ! vous vous moquez de moi...

— Moi ?...

— Tu veux me faire poser. En voilà une bonne, par exemple ! Tu veux faire poser Pique-Vinaigre...

— C'est à monsieur Pique-Vinaigre que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même; et puisque tu m'as dit qui tu étais, il est bien juste que je te dise aussi mon affaire ; je me

nomme Pique-Vinaigre; je suis un repris de justice et je me suis caché ici depuis ce matin pour faire un coup cette nuit.

— Ah! fit M. Hautebois en pâlissant, vous êtes...

— Un filou... pour te servir. Tu peux le dire, va, ça ne me blesse pas dans mon amour-proore.

— Monsieur, à votre tour vous voulez vous moquer?...

— De quoi? il faut des preuves à monsieur... Eh bien! on va lui en donner... si monsieur veut me passer sa montre...

— Mais...

— C'est bien; monsieur n'aime pas le dérangement, on enverra du monde.

Et le personnage glissant sa main dans le gousset de M. Hautebois, en retira prestement le bijou demandé.

M. Hautebois n'opposa aucune résistance, il était anéanti.

— Elle est en or, continua Pique-Vinaigre, et la chaîne aussi! On se met bien dans le notariat... Madame, on vous demande à la geôle.

Et la montre disparut dans un grand cabas que portait le personnage.

— Maintenant, fit-il, causons peu et causons bien... Tu connais la maison?

— Quelle maison?

— Celle-ci!

— Oui.

— Parfait. Tu vas me donner des détails qni me manquent... Est-ce vrai que le secrétaire est au premier?

— Ah çà! dit M. Hautebois, c'est donc sérieux?

— Comment, si c'est sérieux !... Tu ne me crois pas ?... Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour que tu me croies ?

— Rien, monsieur, ou plutôt il faut me laisser remettre mon pantalon et m'en aller.

— Bon ! voilà que tu deviens fou à présent !

— Comment, je deviens fou !

— Ah çà ! tu crois donc que je t'ai raconté toutes mes affaires pour que tu ailles les narrer à l'emballeur et pour que l'emballeur aille inviter les sergents de ville à venir me demander mes papiers?

— Je ne vous cacherai pas, monsieur, que c'est là mon projet.

— Eh bien ! à la bonne heure, tu es franc, toi, au moins... Sois donc assez bon pour te rasseoir, et si tu as faim, j'ai là dans mon cabas quelques provisions.

— Vous voulez me garder avec vous ?

— Comme tu le dis... pour m'aider. J'ai peur ce soir de manquer de mains... Mais sois tranquille, tu auras ta part, deux tiers pour moi et un tiers pour toi. Seulement, je me réserve tout le linge... C'est un vœu.

Comme M. Hautebois ouvrait la bouche pour repousser avec énergie ces étranges propositions, le personnage lui mit sa large main dessus, et :

— Rentre tes phrases, fit-il, on marche dans la case.

V

En effet, c'était l'emballeur et sa noce qui rentraient dans la chambre.

La première idée de M. Hautebois en entendant venir fut de crier.

Mais avec la réflexion il renonça promptement à cette idée.

— Le son ne pourra sortir, pensa-t-il, puisque M. Pique-Vinaigre continue à me faire un bâillon de sa main... Je crierai donc inutilement et je cours la chance de me faire étrangler tout à fait par lui.

Alors une âpre tristesse s'empara de l'âme du notaire, et son œil se mouilla.

— Que d'événements, pensa-t-il, depuis deux heures, depuis l'instant où je suis tombé dans un tonneau de mélasse ! Ce matin encore j'étais un homme irréprochable, et voilà que ce soir je suis presque un filou ! A quoi tient l'honneur !

Et sa tête se pencha mélancoliquement sur sa poitrine.

— Mais cela ne sera pas, fit-il ; non, je ne volerai pas un emballeur qui ne m'a rien fait, qui m'a même payé mon contrat d'avance. La Providence épargnera cette infamie, cette douleur à ma calvitie.

— Chut ! fit Pique-Vinaigre, il se passe quelque chose dans la chambre.

— Mais oui, répondit M. Hautebois... Il me semble qu'on nous remue.

— C'est vrai, on nous remue, mille tonnerres !

— Ah ! essaya de crier le notaire, nous avons la tête en bas ! on a renversé notre caisse !

En effet, on avait renversé la caisse et un bruit de mar-

teau résonna fortement aux oreilles de M. Hautebois et de Pique-Vinaigre.

— Qu'est-ce donc que cela? fit le notaire avec terreur.

— Ce que c'est, répondit en riant Pique-Vinaigre, voici ce que c'est : on nous cloue, mon petit, et on nous expédie ! Notre coup est manqué.

— On nous prive de notre liberté, et vous trouvez ça comique ?

— Je vais te dire : mon intention, le vol commis, était de filer à l'étranger. Le vol m'échappe, mais l'étranger me reste ; et puisque je dois y aller, j'aime autant qu'on m'y mène gratis.

— Ah ! mon Dieu ! fit simplement M. Hautebois atterré.

CHAPITRE III

I

La caisse d'emballage qui contenait M. Honoré Hautebois, Pique-Vinaigre et des chapeaux de femmes fut placée sur une voiture de camionnage et dirigée vers le chemin de fer de l'Ouest, d'où on l'expédia immédiatement pour le Havre.

Le voyage, qui s'était accompli au moyen de la grande vitesse, avait à peine laissé le temps à M. Hautebois de réfléchir à sa position.

Cependant, entre Rouen et Yvetot, il s'était placé au trou fait dans le bois par Pique-Vinaigre pour permettre à l'air respirable d'opérer son petit travail, et après en avoir humé une forte dose il avait pris énergiquement la parole.

— Monsieur, avait-il dit à son compagnon, décidément causons un peu; nous voilà en train de voyager et de voyager malgré nous. Me plaindre de cet incident n'est point mon intention, car il est arrivé à temps pour vous

empêcher de dépouiller un emballeur qui ne vous avait rien fait, et de rendre complice de vos débordements un notaire que vous connaissez à peine. Mais ce que je désire savoir, c'est ce que vous comptez faire de moi une fois qu'il nous sera permis de sortir de cette caisse.

— Mais rien du tout, répondit Pique-Vinaigre.

— Ah! c'est déjà quelque chose.

— Je compte bien au contraire te planter là, car décidément tu n'es qu'un faux camarade, et aussitôt arrivé à la Havane...

— Comment, à la Havane? C'est à la Havane que nous allons?...

— Ce n'est pas nous, c'est la caisse.

— La caisse?...

— Mais, oui... La caisse dans laquelle nous sommes s'en va directement à la Havane, et presto encore! j'ai vu ça sur l'adresse.

— Mais je ne veux pas aller à la Havane; on m'attend chez moi pour dîner.

— Eh bien, tu y reviendras chez toi, dans cinq ou six mois.

— Monsieur, je vous préviens que la patience d'un notaire a ses bornes; qu'à l'heure qu'il est je me trouve trop abreuvé d'amertume et que je me sens capable de risquer un grand coup.

— Quel coup?

— D'appeler, de dire mon nom, mon aventure, et de m'en rapporter à la générosité des commissaires de police de mon pays.

— Ah bah!

— Il n'y a pas d'ah bah! Je veux sortir de cette caisse, je veux sortir de mon pantalon, je veux sortir de ma chaise.

— Et si je ne veux pas, moi!

— Vous?

— Si je t'assomme, moi!

— Monsieur, vous abusez de la position.

— Es-tu bête! puisque c'est mon état d'abuser.

M. Hautebois regarda Pique-Vinaigre et n'insista plus.

— Il faut aller à la Havane, pensa-t-il, ou ne revenir chez moi qu'assommé. Il vaut encore mieux la Havane. C'est égal, tombez donc dans un tonneau de mélasse!

II

La caisse arriva le lendemain matin au Havre.

Grâce aux provisions de Pique-Vinaigre, M. Hautebois avait pu se repaître, mais son état moral était alarmant. Une vague mélancolie s'était emparée de sa personne, et son âme nageait pour ainsi dire dans un immense océan d'amertume.

On eût dit la statue de la Résignation panachée de celle de la Douleur âcre.

Une fois au Havre, la caisse, dirigée rapidement vers un bâtiment de commerce prêt à partir, fut installée dans la cale.

Pique-Vinaigre n'avait cessé de regarder à travers les trous pendant toute l'opération du transbordement, et,

malgré sa profonde tristesse, M. Hautebois l'avait entendu compter à haute voix le nombre des matelots.

Il avait donc un nouveau projet.

Mais quel était-il?

III

Le projet de Pique-Vinaigre ne manquait pas d'audace, mais il avait besoin, paraît-il, d'être mûri, car ce fut le surlendemain seulement qu'il en fit part à M. Hautebois.

— Ma vieille, lui dit-il avec sa familiarité ordinaire, familiarité bien excusable du reste après une telle cohabitation, voici mon idée : l'équipage se compose de huit matelots, d'un capitaine, d'un second et de deux mousses, les deux mousses, je ne les compte pas, c'est une simple bouchée; les dix hommes, c'est plus sérieux, mais rien de plus facile que d'en venir à bout. Tu vas voir comment...

— Monsieur, interrompit à cet endroit le notaire, est-ce bien à moi que vous parlez?

— A qui veux-tu que ce soit donc?

— Mais c'est qu'il me semble que vous me proposez tout simplement un coup à faire.

— Certainement.

— A moi Hautebois!

— A toi Hautebois... Et tu vas voir quel coup : cette nuit nous sortons enfin de notre caisse, nous filoutons chez le charpentier deux forts outils. Je vise un des matelots de quart, tu vises l'autre...

— Moi?

— Toi... Je l'éteins et tu éteins le tien...

— Toujours moi?

— Toujours toi... Alors nous descendons dans l'entrepont, nous profitons du sommeil des autres; j'en vise quatre; tu en vises quatre.

— Encore moi?

— Toute la vie toi... Nous les éteignons de rechef, et demain au soleil levant nous nous trouvons être sans grand travail propriétaires d'un joli trois-mâts. Voilà!

— Mais, monsieur, vous êtes un horrible coquin!

— Tu es bien bon.

— Un être infâme!

— Mais oui.

— Et vous croyez que je vais prêter les mains à un tel crime?

— Non-seulement les mains, mais les jambes!

— Ah! tenez, j'aime mieux que vous m'assommiez.

— Sérieusement?

— Oh! oui, fit M. Hautebois dans un élan sublime qui le transforma subitement, oui, plutôt la mort que l'échafaud!

IV

Pique-Vinaigre réfléchit un instant.

— C'est bien, dit-il, n'en parlons plus.

— Vous renoncez à votre idée?

— J'y renonce.

— Vous revenez à de meilleurs sentiments?

— J'y reviens.

— Et vous allez me laisser sortir de la caisse?

— Oui.

— Ah! Pique-Vinaigre, Pique-Vinaigre! Tenez, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes excuses de vous avoir appelé affreux coquin!

— Je les accepte.

— Alors, je peux m'en aller?

— Non, pas ce soir.

— Et quand ça donc?

— Demain.

— Pourquoi demain?

— Parce que... parce que cette nuit je veux tenter le coup tout seul, et que tu me gênerais, voilà pourquoi.

— Ah!... fit M. Hautebois en laissant tomber ses bras, et je lui ai fait des excuses!

V

La nuit ne tarda pas à arriver; vers une heure du matin Pique-Vinaigre, malgré les représentations du notaire, sortit doucement de la caisse, et pour plus de précautions empila dessus tous les objets pesants qu'il put rencontrer.

M. Hautebois se sentit plus prisonnier que jamais.

Il prêta l'oreille et entendit Pique-Vinaigre s'éloigner et se diriger vers le pont.

Un fort silence régnait dans tout le bâtiment.

Soudain un cri étouffé vint serrer étroitement le cœur anxieux de M. Hautebois.

Puis un second cri, puis un troisième, puis un dixième, et enfin Pique-Vinaigre revint à la caisse, en débarrassa tout joyeux les objets qu'il y avait placés, puis aida le notaire à sortir en lui disant :

— Victoire ! j'ai le trois-mâts et je te nomme mon second !

CHAPITRE IV

I

La première chose que fit M. Hautebois quand il eut repris l'usage de ses jambes trop longtemps casernées dans la caisse, fut de remercier la Providence et d'éternuer.

Le remercîment était motivé par la joie qu'éprouvait le notaire de se sentir enfin libre, et l'éternuement prenait sa source dans l'absence du pantalon.

Pique-Vinaigre, sans lui laisser le temps d'apporter un bis à ces deux actes, le prit par la main et l'entraîna sur le pont.

— Regarde, lui dit-il, tout ce beau bâtiment est à nous; nous sommes propriétaires d'un trois-mâts qui ne doit rien à personne. J'espère que voilà un joli coup!

— Monsieur, fit Hautebois, vous voudrez bien remarquer que je ne suis pour rien dans ce coup.

— C'est vrai, fainéant, tu m'as laissé agir tout seul, mais c'est égal, va, tu auras ta part.

— Je la refuse!

— C'est ce que nous verrons. En attendant, va mettre

un pantalon, parce que, ajouta le personnage en riant d'un rire cynique, si nous rencontrions des dames...

— Je ne demande pas mieux, mais le mien poisse encore.

— Eh bien, je vais t'en chercher un, moi, dans la cabine du capitaine.

— Un pantalon qui ne m'appartient pas !

— Puisque tout nous appartient, animal.

— Monsieur, vous insultez un notaire !

— Assez ! tu me fais de la peine.

Pique-Vinaigre descendit dans l'entre-pont et revint au bout de quelques instants avec un pantalon de toile que M. Hautebois revêtit contraint et forcé, mais en protestant.

II

— Maintenant, fit Pique-Vinaigre, il s'agit de nous occuper de notre propriété et de nous diriger vers un endroit où il ne pousse pas de gendarmes. Sais-tu manœuvrer un vaisseau ?

— Pas du tout : je suis notaire et on a vu rarement des notaires s'occuper d'art nautique.

— Mais tu ne sais donc rien faire ?

— Monsieur, je sais faire des contrats et des testaments !

— Alors il va falloir que je travaille encore tout seul ?

— Je vous y engage, car tout me dit que je vous serai parfaitement inutile... C'est même pour cette raison que

vous devriez me ramener à terre et me laisser regagner ma maison.

— C'est donc une idée fixe chez toi de me quitter?

— Je dirai même plus, c'est mon vœu le plus cher.

— Eh bien, à la Havane nous verrons ça.

— Toujours à la Havane!

— Oui, et silence sur ce point, ou je te dégrade!

— Voilà qui m'est égal, par exemple, murmura M. Hautebois.

III

Le jour était venu pendant que ces différents dialogues s'échangeaient, et, grâce à lui, Pique-Vinaigre put se convaincre que le temps était horriblement couvert, et qu'un orage était imminent.

— Diable! fit-il, nous allons avoir un grain.

— Un grain!

— Oui, voilà déjà le vent qui souffle, il va falloir carguer le plus de voiles possible. Quoique tu ne saches rien faire, tu vas monter à un mât pendant que je monterai à un autre et essayer de détacher tous les morceaux de toile que tu trouveras.

— Moi, monter à un mât?

— Eh bien, où est le mal?

— Mais je ne sais pas grimper, mais je manque d'habitude, mais je suis sujet au vertige!

— Raison de plus, ça te le fera passer.

— Monsieur Pique-Vinaigre, vous me tuerez.

— Laisse donc, je connais ça, les notaires, ça a la vie dure.

Le moment devenait solennel, le vaisseau ballotté par les vagues dansait comme un furieux; de seconde en seconde une lame gigantesque venait balayer le pont, le vent sifflait dans les mâts.

Soudain, M. Hautebois, qui, pâle de terreur devant ce spectacle à lui inconnu, se tenait cramponné à un cordage, jeta un cri.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Pique-Vinaigre.

— Il y a... il y a que ce balancement me fait mal, il y a que je suis malade.

— Ah ! bon, le mal de mer, il ne nous manquait plus que ça ! Eh bien, couche-toi sur le pont et ne bronche pas. Moi je grimpe au grand mât... Il n'est que temps, dans cinq minutes l'orage va éclater.

Et Pique-Vinaigre, avec une véritable agilité, empoigna l'échelle de corde et en quelques secondes arriva à la hauteur du pavillon.

M. Hautebois avait suivi le conseil de son compagnon et s'était couché.

De temps à autre il essuyait la sueur qui coulait de son front.

Son indisposition qui devenait grave lui fit voir sa position encore plus sombre qu'elle ne l'était ; il se mit à y songer.

— Que de douleurs peuvent choir sur la tête d'un homme, se dit-il, et combien on a tort de se croire heureux quand le malheur peut se rencontrer d'un moment à l'autre à la porte d'un épicier... Me voici le complice réel

d'un scélérat dont je ne pourrai me débarrasser qu'à la Havane si le ciel veut bien me laisser aller jusque-là. Il me tient en sa puissance, et personne à présent ne pourra me tirer de ses griffes ! Personne... à moins que je ne trouve un moyen suprême... à moins que la Providence ne me suggère un stratagème...

Et si elle m'en suggérait un !

M. Hautebois releva la tête et s'accouda. Son œil étincelait, son front était illuminé ; tout indiquait dans sa physionomie qu'une idée venait de faire son entrée dans son cerveau.

— Oui, fit-il, c'est cela ! c'est le moyen demandé ! la Providence a répondu à mon appel ! Et tout me l'indique si bien, que mon mal de cœur vient de disparaître comme par enchantement ! c'est la délivrance ! c'est elle, merci, seigneur, merci !

Et M. Hautebois, se levant prestement, jeta un regard au haut du mât pour s'assurer que Pique-Vinaigre y était toujours établi, courut dans un coin, s'empara d'une hache qui s'y trouvait et revint se placer près du formidable morceau de bois au haut duquel son compagnon déchirait à coups de poignard les voiles et les cordages.

IV

Le moyen trouvé par le notaire était bien simple ; il consistait en ceci :

Profiter de l'installation de Pique-Vinaigre en haut du mât pour abattre ce dernier à coups de hache et espérer

que dans sa chute il entraînerait et écraserait son terrible compagnon.

— Je sais bien que cela peut passer pour un crime, pensa M. Hautebois en donnant son premier coup de hache ; mais ne suis-je pas en état de légitime défense, et d'ailleurs est-ce bien à moi, simple notaire, de discuter les conseils de la Providence ! Tout me dit que ce conseil vient d'elle.

Fou de ce raisonnement, le notaire appliqua un second coup de hache qui fit au mât une sérieuse entaille.

Le bruit parvint aux oreilles de Pique-Vinaigre qui regarda.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui cria-t-il.

— J'exécute les ordres de la Providence.

Et M. Hautebois donna un troisième, un quatrième et un cinquième coup de hache.

— Les ordres de qui ? Quelqu'un t'a donné l'ordre de casser ce mât après lequel je suis ; mais ce quelqu'un veut donc que je me flanque par terre ?...

— Je le crains, fit le notaire en cognant toujours et avec un sourire épanoui, le premier depuis sa chute dans le tonneau de mélasse.

— Ah ! gueusard ! je devine, beugla Pique-Vinaigre, c'est une ficelle pour te débarrasser de moi ! Eh bien, attends, mon gaillard, attends, je vas aller t'aider.

Et Pique-Vinaigre se mit en devoir de descendre.

M. Hautebois mesura de l'œil le chemin que son compagnon avait à parcourir pour arriver jusqu'à lui et il pâlit.

Quelque formidables que fussent les coups qu'il donnait, le notaire avait rapidement compris qu'il ne pouvait ren-

verser le mât que bien longtemps après le retour de Pique-Vinaigre.

Alors une folle terreur s'empara de lui; il se mit à frapper à tour de bras; le mât trembla sur sa base.

Mais Pique-Vinaigre se rapprochait insensiblement; soudain le notaire sentit son pied qui se posait sur sa tête. Encore un échelon, et le compagnon tombait à ses pieds.

M. Hautebois jeta loin de lui sa hache, et, convaincu qu'il allait en être de lui comme des huits matelots, du capitaine et des mousses, il courut se réfugier dans l'entrepont, s'enferma dans une cabine, s'y barricada et attendit, la sueur au front, le moment solennel où Pique-Vinaigre viendrait indubitablement essayer d'enfoncer la porte.

V

M. Hautebois attendit un quart d'heure, tout étonné de ne pas entendre résonner sur le parquet le pas fébrile de Pique-Vinaigre.

— Où me cherche-t-il donc? pensa-t-il, et comment, s'il me cherche, ne m'a-t-il pas trouvé encore?

Il prêta l'oreille et entendit au loin des pas, comme des soupirs étouffés, des gémissements, et son nom murmuré d'une voix faible.

Cette voix était celle de son compagnon.

— Que lui est-il donc arrivé? fit-il.

Puis, se frappant le front :

— Grand dieu! s'il s'était cassé quelque chose!

Et comme les gémissements redoublaient, comme la

voix devenait de plus en plus suppliante, il retira un à un tous les meubles qu'il avait accumulés contre la porte, l'ouvrit et monta sur le pont. Il ne put contenir un cri de joie.

Pique-Vinaigre était couché tout de son long sur le parquet et se livrait à une foule de contorsions.

— Qu'avez-vous donc? lui dit M. Hautebois.

— Ce que j'ai, gueusard! mais tu le vois bien... en descendant trop vite je me suis flanqué une entorse!

— Une entorse, répéta le notaire.

Et, levant les yeux au ciel :

— O Providence! fit-il, décidément tu recommences à veiller sur moi; cette entorse, c'est la revanche du tonneau de mélasse!

CHAPITRE V

I

Pique-Vinaigre jetait des cris de chacal.

Outre que son entorse lui causait une certaine douleur, la rage d'être étendu sur le parquet, inerte et sans vengeance, lui arrachait des jurons qui scandalisaient le notaire.

Tout à coup il se tut et sa figure se radoucit.

Une idée venait d'illuminer son cerveau.

— Hautebois, fit-il, ma vieille, approche-toi; viens m'aider à me relever et je jure sur ma tête de ne te faire aucun mal.

— Je m'en garderai bien, répondit le notaire; vos serments, je les connais : quand on a été sur le point de filouter un emballeur, quand on a tué huit matelots, un capitaine, un second et deux mousses, peut-on tenir un serment fait à un simple officier ministériel qui n'est même pas dans l'exercice de ses fonctions?

— Pourquoi pas?

— Laissez-moi en douter et me tenir à distance.

— Mais, malheureux, tu ne sais donc pas qu'il y va de ta vie!

— Pardon, et c'est justement pour cela que...

— Mais ta vie, que l'élément perfide va te disputer...

— Quel élément?

— Mais l'orage, animal! Tiens, regarde.

En effet, à ce même moment un formidable coup de tonnerre retentit.

M. Hautebois devint livide.

— C'est vrai, dit-il, j'avais oublié l'orage, moi. Mais nous sommes perdus, alors, puisqu'il n'y a plus que moi pour faire manœuvrer le bâtiment.

— Ça se pourrait bien, répondit Pique-Vinaigre en ricanant.

— Que faire? nous voilà ballottés, cahotés.

— Et pas mal mouillés, comme tu vois.

— Il faudrait arracher les voiles.

— C'est ce que je disais tout à l'heure, c'est même ce que je faisais; mais ça n'était pas ton idée, il paraît, puisque tu as cogné sur mon mât.

— Monsieur, au nom du ciel, évitez au bâtiment ces affreux balancements qui vont nous flanquer à l'eau.

— Je ne demanderais pas mieux, mais comment faire, puisque j'ai une entorse et que tu ne veux pas m'aider à me mettre debout?

— Mais si vous m'étranglez!...

— Eh bien, ça sera toujours ça de gagné, et quand le naufrage arrivera, au moins tu n'auras pas la douleur d'assister à ta propre mort.

II

La position devenait de plus en plus pénible pour le notaire.

Tenu d'un côté par la crainte d'être jeté à l'eau, de l'autre par celle d'être étranglé, il ne savait quel parti prendre.

Soudain un fort craquement se fit entendre, et une secousse si grande s'ensuivit que M. Hautebois, qui se tenait à l'avant du vaisseau, se retrouva comme par enchantement à l'arrière.

— Qu'est-ce encore que cela, Seigneur? dit-il.

— Cela, mille millions de milliards de boutons de guêtre! beugla Pique-Vinaigre, c'est le bateau qui touche; nous sommes perdus, voilà ce que c'est.

A cette nouvelle le notaire sentit son cœur défaillir, ses jambes se dérober, ses mains retomber inertes sur ses cuisses; il voulut se cramponner à un cordage, mais il n'en eut pas la force et tomba tout de son long sur le parquet.

Il était évanoui.

III

Quand il revint à lui, il jeta d'abord un regard effaré sur les objets environnants, convaincu qu'il ne pouvait se retrouver ailleurs que parmi les poissons.

Grand fut son étonnement d'apercevoir des arbres, du gazon, et de se sentir couché sur une terre ferme.

— Où suis-je? murmura-t-il en homme qui connaissait son répertoire de l'Ambigu-Comique, que s'est-il donc passé?

Il se souleva lentement en s'appuyant sur une main et en se tâtant tout le corps avec l'autre.

— Comme je suis mouillé! fit-il.

Puis, après avoir essayé de rassembler ses souvenirs :

— Ah! je me rappelle, je me rappelle... mais alors où donc est ce Pique-Vinaigre?

— Me voici, fit celui-ci en paraissant au haut d'un arbre.

— Vous! dit M. Hautebois, et instinctivement il recula.

— Bon! lui cria Pique-Vinaigre, voilà que tu as encore peur... Mais, animal, si j'avais voulu me débarrasser de toi, je ne t'aurais pas sauvé le peu de jours qui te restent à vivre!

— Vous m'avez sauvé, vous?

— Mais certainement, et je dis que ça m'a donné du mal. Si tu crois qu'après l'atout que le navire a reçu, il était prudent de rester à bord... J'avais beau te beugler : Jette-toi à la nage, je t'en moque!... monsieur était évanoui comme une simple dame. Alors j'ai fait un effort sur ma propre personne; je me suis levé, je t'ai chargé sur mes épaules, et v'lan! dans l'eau salée. Il était temps, nom d'une pipe! une seconde après le bateau disparaissait dans le troisième dessous : notre propriété était flambée.

— Comment! fit le notaire tout ému, vous avez eu ce courage, cette... complaisance pour moi? moi qui ai flan-

qué des coups de hache dans votre mât, moi qui voulais vous occire!...

— Oh! sois tranquille, je t'en veux toujours et tu me payeras ce tour-là un de ces matins, mais j'ai eu peur de m'ennuyer tout seul dans une île déserte .. et puis on ne sait pas... je peux trouver en route à me marier, et je ne suis pas fâché d'avoir un notaire sous la main.

IV

M. Hautebois courba la tête à cette dernière partie du discours de son compagnon.

Il comprenait que Pique-Vinaigre, en effet, ne l'avait sauvé que dans un intérêt personnel et peut-être pour se ménager une vengeance plus terrible.

Mais le moment pour s'attendrir sur l'avenir que le sort lui préparait n'était pas opportun.

Il fallait d'abord savoir où ils se trouvaient tous deux. Il était évident que Pique-Vinaigre n'était pas monté au haut d'un arbre pour passer le temps : le notaire risqua un point d'interrogation.

— Et maintenant, dit-il, serait-il indiscret de vous demander ce que vous faites là-haut?

— Comment, imbécile, tu ne devines pas. Je cherche à nous orienter, à savoir dans quel gueux de pays nous sommes tombés.

— Nous sommes donc bien loin de la France?

— Si nous en sommes loin... je te crois. Voilà huit jours que nous marchons à la dérive de feu notre bâtiment, et j'ai nagé avec toi sur le dos plus de trois heures.

— Alors vous supposez que nous sommes dans des pays inconnus?

— Ça se pourrait bien, d'autant que du plus loin que je vois, je n'aperçois aucune habitation.

— Mais alors nous allons mourir de faim!

— Ça se pourrait.

— Mais c'est que j'ai justement besoin de grignoter quelque chose; c'est mon heure.

— Eh bien, serre la boucle de ton pantalon, ça calme l'estomac!

V

M. Hautebois, de nouveau accablé, se rassit sur le gazon.

Pique-Vinaigre, de son côté grimpant sur la dernière branche, s'installa aussi haut que l'arbre le lui permettait, afin d'embrasser d'un seul regard le plus de distance possible.

Au bout d'un quart d'heure d'investigation soutenue, il jeta un cri.

Ce cri fit sauter le notaire, qui était plongé dans ses réflexions.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? dit-il.

— Il y a que je vois quelque chose.

— Et ce quelque chose?

— C'est comme une maison de bois qui marche.

— Une maison de bois qui marche!

Et M. Hautebois se leva.

— Mais oui, je ne me trompe pas, continua Pique-Vinaigre, elle avance... elle vient vers nous.

— Mais par quelle traction, par quel moyen magique?

— Ah ça ! je ne peux pas encore le voir, mais dans tous les cas nous allons avoir des renseignements, et c'est quelque chose. Tiens, monte ici... et tu la verras comme moi, cette fameuse maison qui marche !

Le notaire monta sur l'arbre et distingua en effet une maison de bois avec de petites fenêtres qui semblait s'avancer vers eux par quelque moyen encore invisible.

Au bout de cinq minutes ils purent se convaincre qu'elle ne marchait pas par un système inconnu, mais que, bien au contraire, elle employait pour rouler le moyen le plus répandu qui soit.

Elle était traînée par un cheval.

Quand elle ne fut plus qu'à cent pas, Pique-Vinaigre descendit vivement de l'arbre, prit la main du notaire, et tous deux coururent au-devant d'elle.

VI

Quand ils furent à la portée de la voix, Pique-Vinaigre faisant un cornet de ses deux mains se mit à crier :

— Ohé ! du cabriolet, ohé !

Le silence succéda à cette interpellation.

Pique-Vinaigre répéta son cri, mais le même silence aussi se répéta.

— Ah çà ! ils sont sourds dans cette boîte ! dit-il, ou dorment ils?

Et malgré les hésitations du notaire, il alla au cheval, l'arrêta, fit signe à M. Hautebois de le maintenir dans cette position en se pendant à la bride et entra dans la maison.

Il en sortit deux secondes après, l'air ébaubi et en disant :

— Eh bien, elle est bonne, il n'y a personne, ou plutôt c'est plein de monde ; mais ce monde-là, c'est pas encore lui qui me fera crier : Vivent les gendarmes !

— Quel est-il donc? demanda le notaire assez intrigué.

— Viens voir, puisque tu es curieux.

M. Hautebois lâcha la bride du cheval, mit, assez ému, le pied sur le marche-pied de la maison, jeta un regard dans l'intérieur, et, tout étonné à son tour, dit :

— Ah bah !

Quel genre de monde contenait donc cette étrange maison?

CHAPITRE VI

I

Le personnel contenu dans la maison roulante était tout simplement un personnel de figures de cire.

Il y en avait une douzaine, représentant Henri IV faisant ses adieux à Gabrielle d'Estrées; Papavoine égorgeant les deux enfants; Louis XIV; Louis XV; Dumollard et autres.

Mais de figure vivante, point.

— Voilà qui est étrange, fit M. Hautebois, et par quelle suite de hasards cette voiture se trouve-t-elle en ces lieux, traînée par un cheval et sans le moindre propriétaire?

— C'est ce que j'ignore, répondit Pique-Vinaigre; mais si quelqu'un a eu une bonne idée en abandonnant sa maison, c'est certainement ce propriétaire-là.

— Et pourquoi donc?

— Pourquoi, parce que ça lui sauve tout simplement l'existence, attendu que, lui étant là, il y avait un rude coup à faire.

— Mais vous ne voyez donc que des jolis coups à faire, vous ?

— Certainement, puisque c'est mon état.

— Mais ce n'est pas le mien ; le mien est d'être notaire.

— Eh bien, animal ! tu vois bien que ma profession est meilleure que la tienne, puisque moi je trouve partout à travailler, et que toi, depuis que nous sommes partis, tu n'as pas eu la plus petite occasion de te mettre à l'ouvrage. Au reste, sois tranquille, ajouta Pique-Vinaigre en tapant sur le bras de M. Hautebois, je ne serai pas ingrat, et puisque tu m'aides aujourd'hui à travailler, quand tu seras retourné à ton étude, j'irai à mon tour t'aider à faire tes contrats et tes testaments !

— Voilà à quoi je tiens peu, par exemple, murmura *in petto* M. Hautebois.

II

—Mais tout cela, reprit-il, ne me dit pas quel est votre nouveau projet.

— Mon projet est bien simple. Nous allons nous emparer de cette voiture que le ciel nous envoie, la retourner sur tous les bouts pour voir si par hasard elle ne contient pas quelques provisions, et nous faire traîner par le cheval, ce qui est moins fatigant que d'aller à pied.

— Et nous irons ?

— Tout droit devant nous, parbleu ! jusqu'à ce que nous rencontrions des renseignements.

Et, joignant l'action à la parole, Pique-Vinaigre rentra

dans la maison et en ouvrit toutes les armoires et tous les tiroirs.

Au bout de trois secondes de recherche, il rapporta à son infortuné compagnon de voyage un pain de quatre livres quelque peu rassi, un jambon, deux bouteilles de vin, une peau d'ours avec sa tête et une lettre tout ouverte.

On se plaça sur le siége, on prit les guides en main, on fouetta le cheval qui se mit au trot, on mangea, puis on lut la lettre pour le dessert.

La lettre disait :

« A celui qui trouvera ma voiture et mes figures de cire, bonjour et adieu.

« Aujourd'hui, 35 février 1981, je me trouve complétement perdu dans les îles de l'archipel Beauperthuisien et je n'ai plus d'autres ressources que la mort.

« Mon histoire est bien simple : Parti de Paris, il y a trois ans, pour exploiter les Indes au moyen de mon industrie, j'ai voulu m'aventurer plus avant dans les terres australes, espérant y rencontrer un public moins exigeant et plus apte à comprendre les beautés de l'art plastique.

« Mon cheval Casquette et moi, après avoir cheminé environ trois mois, nous nous trouvâmes un beau jour entièrement égarés dans ces fameuses terres.

« Mes provisions s'épuisaient, Casquette, plus heureux, avait trouvé le moyen de se nourrir avec les herbes tranchaticuriennes qui abondent dans cette île... »

— ..... Qu'est-ce que cela peut être des herbes *tranchaticuriennes* ? interrompit M. Hautebois.

— Ça ne te regarde pas, répondit Pique-Vinaïgre.

Et il continua la lecture de sa lettre.

III

« Alors un sombre désespoir s'empara de ma personne. Je voulus revoir Paris quand même, Paris dont j'étais éloigné de plus de trois mille lieues; j'aperçus un vaisseau qui longeait la côte. Sans plus réfléchir, je me déshabillai, fis un paquet de mes hardes que je plaçai sur ma tête pour que l'eau de la mer ne les détériorât pas, et je me jetai à la nage pour aller retrouver le vaisseau.

« C'est dans ce trajet fatal de la berge au bâtiment que je trouvai la mort.

« Priez pour moi et n'abusez pas de ma marchandise.

« A celui qui trouvera ma voiture et mes figures de cire, adieu et bonjour.

« Signé PIPELARDOT. »

— Pauvre homme! fit le notaire en s'essuyant un œil.

A la vue de cette larme, Pique-Vinaigre partit d'un formidable éclat de rire.

— Comment, animal, dit-il, tu pleures.. tu oses pleurer au récit de ces malheurs-là!

—Dam! toute mort, quelle qu'elle soit, mérite un regret.

— Mais s'il était défunt, il ne l'aurait pas écrit! C'est une farce!

— Une farce! mais tout ce que vous venez de raconter là est parfaitement possible, au contraire.

— Tu trouves?

— Monsieur, fit Hautebois avec conviction, après ce qui m'est arrivé, ce qui m'arrive et ce qui m'arrivera encore pour être tombé dans un tonneau de mélasse, je n'oserais plus mettre en doute le récit de n'importe quelle aventure extraordinaire.

— Au fait, dit Pique-Vinaigre qui n'était pas entêté.

— Plaignons donc ce pauvre M. Pipelardot et remercions sa mémoire de nous avoir laissé du jambon, du vin, des figures de cire et une peau d'ours avec sa tête.

IV

— En somme, reprit le notaire, il ressort de cette lettre que nous sommes dans les îles de l'archipel Beauperthuisien et à trois mille lieues de Paris.

— Oui...

— Que notre cheval trouvera facilement à se repaître, mais que nous, nous sommes destinés à mourir de faim.

— Cela me fait cet effet-là.

— Et qu'enfin, quoi que vous fassiez, vous ne trouverez pas d'ici longtemps un coup à-faire dans ces parages, puisqu'ils sont inhabités.

— C'est malheureusement vrai.

— Et alors...

— Alors, à la grâce de Dieu, et continuons notre route.

Et Pique-Vinaigre allongea un fort coup de fouet au cheval, qui doubla l'allure de son trot.

Ils cheminèrent jusqu'à la tombée du jour, n'apercevant sur tout leur parcours qu'arbres, gazon et collines.

Arrivés au bord d'une petite rivière, le cheval s'arrêta court, et, quoi qu'on fît pour l'engager à continuer sa route, il refusa d'avancer.

— Je devine la raison qui le fait ainsi s'obstiner, dit M. Hautebois.

— Et c'est?

— Qu'il est fatigué. Laissons-le donc se reposer, et nous-mêmes demandons au sommeil quelques instants d'oubli.

— Soit! répondit Pique-Vinaigre; mais si tu ronfles, je te tire les cheveux.

V

Depuis une heure à peu près les deux voyageurs dormaient d'un sommeil paisible dans l'intérieur de la maison, lorsqu'ils furent brusquement réveillés par deux ou trois coups de feu.

Pique-Vinaigre, plus agile que le notaire, mit vivement le nez à la fenêtre en disant :

— Enfin, voilà des visites!

Mais il rentra aussitôt et courut aider M. Hautebois à se mettre sur son séant.

— Lève-toi donc, animal! lui dit-il, on nous attaque.

— Qui?

— Je ne sais pas, mais ils doivent être au moins une vingtaine! Quel rude coup à faire!

— M. Pipelardot s'est donc trompé, et l'île est donc habitée? objecta M. Hautebois.

— C'est à croire, dit Pique-Vinaigre; tiens, entends plutôt.

Et cinq ou six coups de feu éclatèrent simultanément au dehors.

Une balle passa à cinq centimètres de la tête de M. Hautebois.

— Et pas d'armes! s'écria Pique-Vinaigre, rien! pour essayer de voir si ces gens-là ont des porte-monnaie dans leurs poches! — Ah! une idée! fit-il en se frappant le front.

Et sans plus attendre, avisant la peau d'ours, il la jeta aux pieds du notaire en lui disant :

— Mets-moi ça!

VI

— Moi? dit M. Hautebois.

— Oui, toi, et quand tu l'auras sur le dos tu sortiras et tu iras te jeter au milieu de ces imbéciles.

— Ceux qui tirent des coups de feu!

— Eux-mêmes. Allons, obéis, ce n'est plus le moment de flâner ou d'avoir peur.

M. Hautebois, subjugué par le regard de Pique-Vinaigre, quitta rapidement son habit, endossa la peau d'ours et mit la tête.

Pique-Vinaigre l'aidait avec toute son agilité ordinaire.

Quand la toilette fut terminée :

— Là, maintenant, dit-il, sors, cours au premier individu que tu vas rencontrer, saute-lui à la gorge, essaie de le mordre et ne t'occupe pas du reste.

M. Hautebois sortit, courut, comme le lui avait ordonné Pique-Vinaigre, à un ennemi et le prit à la gorge; mais dans son élan mal calculé il tomba et entraîna l'homme avec lui dans sa chute; l'homme beuglait de terreur.

Mais ce qu'avait prévu Pique-Vinaigre arriva. L'homme en tombant avait laissé choir son fusil, et le compagnon de voyage du notaire qui avait rampé jusqu'à lui s'en empara, et le déchargeant dans le groupe, eut la joie de voir les assiégeants s'enfuir, étonnés qu'ils étaient de cette défense imprévue.

Alors Pique-Vinaigre courut au notaire qui, pour plus de facilité, s'était assis sur son ennemi.

— Nous sommes sauvés, lui cria-t-il, et nous avons un prisonnier qui va enfin nous donner des détails sur ce pays bizarre. Lève-toi, Hautebois, ce n'est plus le moment de faire un sommier de notre proie.

Le notaire se leva, retira sa tête et, aidant Pique-Vinaigre à enlever l'homme, ils le portèrent dans leur maison.

L'homme était sans connaissance, M. Hautebois était resté trop longtemps assis dessus.

Pique-Vinaigre lui tapa dans les mains, le notaire lui souffla dans les narines.

Enfin, au bout d'une heure de soins, l'homme ouvrit les yeux.

Questionné sur-le-champ par Pique-Vinaigre, voici ce qu'il raconta :

CHAPITRE VII

I

— Je me nomme Cracovio, dit l'homme, et j'appartiens à la fameuse tribu des Beauperthuisistes, si célèbre pour son aversion pour les Salsifis.

— Les Salsifis? interrompit M. Hautebois.

— Une tribu voisine avec laquelle la nôtre est toujours en guerre. Nous sommes gouvernés par un grand chef dont la bienveillance est extrême pour ses sujets, mais nulle pour les étrangers ; ce qu'il redoute avant tout, c'est l'introduction de l'élément européen dans ses États, aussi aucun voyageur ne peut-il se flatter d'être retourné vivant dans son pays, sitôt qu'il a mis le pied sur cette terre.

— Diable ! fit M. Hautebois.

— Continuez, dit Pique-Vinaigre.

— Moi et les vingt autres indigènes qui sommes venus vous attaquer, nous faisons partie de l'armée de frontière spécialement chargée de veiller à ce que personne ne pénètre dans notre pays. En venant vous attaquer, nous fai-

sions notre devoir, qui était de vous tuer impitoyablement, ce qui n'est, au reste, que partie remise.

— Diable ! répéta M. Hautebois.

— Continuez toujours, dit encore Pique-Vinaigre.

— Dans une heure à peu près mes camarades vont revenir en force et vous fusiller de nouveau ; tout m'indique qu'ils auront cette fois raison de vous.

— C'est ce que nous verrons, dit Pique-Vinaigre ; en attendant, poursuivez votre narration.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit l'homme.

— Mais le nom de votre grand chef, son mode de gouvernement, l'histoire politique et religieuse de votre pays ?

— Notre grand chef s'appelle Géromias VI ; il est le descendant de Géromias V qui, lui-même, était le fils de Géromias IV ; il gouverne despotiquement parce que c'est l'usage du pays depuis un temps immémorial ; quant à notre histoire politique et religieuse, elle remonte si haut que son récit, même abrégé, prendrait la vie de trois hommes. Tout ce que je puis dire, c'est que depuis vingt mille ans nous guerroyons les uns contre les autres, que nous avons eu six mille révolutions, trois mille races différentes, qu'un jour nous allons en avant et qu'un autre nous rétrogradons, qu'on naît, qu'on vit et qu'on meurt sans inventer grand'chose et que la mendicité est interdite dans toute l'étendue du royaume.

— Comme aux Batignolles, fit M. Hautebois.

II

— Et maintenant en savez-vous assez ?

— Non, répondit Pique-Vinaigre ; il vous reste à nous dire de combien d'âmes se compose votre pays.

— De trente mille âmes.

— C'est peu.

— Oui, mais cela augmentera évidemment par la suite, car depuis quelques années et grâce à un décret du grand chef on se marie beaucoup.

— C'est bien, vous pouvez vous asseoir, dit Pique-Vinaigre.

Et lui-même allant s'accroupir sur le piédestal d'une figure de cire, il se mit à réfléchir profondément.

— A quoi songe-t-il donc? se dit M. Hautebois, au lieu de fuir la nouvelle attaque promise...

Mais Pique-Vinaigre était tellement absorbé dans sa rêverie, que le notaire ne voulut pas l'en tirer et qu'il alla aussi prendre un siége.

III

Tout à coup Pique-Vinaigre leva la tête, se frappa le front et dit :

— Là, mon plan est trouvé.

— Quel plan ? hasarda M. Hautebois.

— Si on te demande ce que c'est, répondit Pique-Vinaigre, tu diras que tu n'en sais rien.

Puis, se rapprochant du prisonnier :

— Mon vieux, lui dit-il, tu es sûr que tes collègues vont revenir ?

— Parfaitement sûr.

— Et qu'ils vont revenir en nombre ?

— En grand nombre.

— Bien. Sais-tu s'ils ont jamais vu ces messieurs ?

Et Pique-Vinaigre désigna du doigt les figures de cire.

— Ces messieurs, jamais ; et j'avoue que moi-même c'est la première fois que j'ai l'honneur de me trouver en leur présence.

— Parfait ; il ne me reste plus maintenant qu'à te demander un service.

— Lequel ?

— Celui de nous trouver une vingtaine de fusils, de la poudre et des balles.

— Mais cela n'est guère facile, l'arsenal est dans la capitale même.

— Et tu ne connais personne ici-près qui en possède ?

— Personne.

— C'est bien, nous irons sur-le-champ à la capitale alors.

L'homme regarda Pique-Vinaigre avec étonnement; M. Hautebois de même.

— Mais qui vous y mènera donc? demanda l'homme.

— Toi.

— Moi !

— Et tout de suite encore, car tel que tu me vois, j'ai occis pas mal de gens dans ma vie, et un de plus ou de moins, tu dois penser si cela m'est inférieur. Donc, tu vas te placer à côté de moi sur le siége de la voiture, tu vas m'indiquer les chemins les plus secrets, et si dans quelques heures je ne suis pas aux portes de la capitale, s'il nous arrive la plus petite anicroche, je t'étrangle.

— Étranger, vous abusez...

— Demande plutôt à monsieur, fit Pique-Vinaigre en montrant M. Hautebois, si ça n'est pas mon métier d'abuser.

Le notaire hocha la tête et dit :

— Obéissez, allez .. ça n'est pas à lui qu'il faut essayer de refuser quelque chose ; tel que vous me voyez, maintenant il me dirait de mettre le feu à la mer que j'irais y jeter toutes les allumettes du monde entier !

IV

L'homme courba la tête et sans dire mot se plaça sur le siége entre le notaire et Pique-Vinaigre.

Ce dernier prit en main les brides du cheval, puis :

— Par où? dit-il à l'homme.

— Par ici.

Et l'homme indiqua du doigt un chemin qui serpentait.

Pique-Vinaigre fouetta le cheval, et la maison se remit à rouler.

Ils marchèrent une heure sans encombres, mais tout à coup au détour d'un petit bois un nouveau coup de feu retentit à leurs oreilles.

En un instant Pique-Vinaigre sauta à la gorge de l'homme et l'étrangla à moitié.

L'homme essaya de crier, mais en vain.

— Misérable! dit Pique-Vinaigre, tu nous a trahis.

L'homme remua la tête en signe de dénégation

— Si, te dis-je, tu nous a attirés ou plutôt guidés vers un piége.

— Parle, fit-il, et surtout ne mens pas.

L'homme se décida à remuer les lèvres.

— Je ne connais pas ce coup de feu ; nous sommes à plus de deux lieues de tout poste militaire, et, à moins que ce ne soit une idée des rôdeuses de l'île Rose...

— L'île Rose?

— Oui. Je ne puis m'expliquer qui a tiré ce coup de feu, mais si vous voulez que je me lève pour regarder... j'ai l'habitude de voir la nuit et je vous dirai sur-le-champ...

— C'est bien, lève-toi.

L'homme se leva, mit sa main en abat-jour sur ses yeux et regarda. Au bout d'un instant il se rassit et dit :

— Je ne m'étais pas trompé, c'est une des rôdeuses, je viens d'apercevoir son jupon derrière un arbre. Prenons

bien garde à nous ; si elle n'est pas seule, ce qui est probable, car ces dames ne tentent jamais rien qu'en assez grand nombre, nous sommes perdus.

V

Pique-Vinaigre et M. Hautebois se regardèrent. Ils ne comprenaient plus.

C'était la première fois qu'ils entendaient parler de l'île Rose et de ses habitantes.

Mais Pique-Vinaigre n'avait pas l'habitude de remettre ses points d'interrogation à huitaine quand il avait intérêt à savoir quelque chose.

Aussi, malgré l'imminence du danger signalé par leur guide, interrogea-t-il ce dernier sur-le-champ.

— Comment, répondit l'homme, vous ne savez pas ce que c'est que l'île Rose ? Mais tout le monde connaît cela dans l'archipel. Depuis combien de temps y êtes-vous donc, que nul ne vous ait encore raconté cette étrange histoire ?

— Depuis ce matin seulement

— Je comprends alors.

— Et tu la sais, toi ?

— Certainement.

— Alors raconte-la, c'est tout ce qu'on te demande.

— Mais bien bas, n'est-ce pas, car si j'ai peur d'être tout à fait étranglé par vous, j'ai encore plus peur d'être pris par les rôdeuses.

— Parle bas, soit, mais de façon cependant que Hautebois l'entende.

— Oh ! soyez tranquille, répondit celui-ci, j'écoute de mes deux oreilles, car je suis intrigué comme une biche !

CHAPITRE VIII

I

— L'île Rose, narra Cracovio, est une île distante de la nôtre d'à peine quelques lieues; elle est complètement composée de femmes, lesquelles se gouvernent entre elles au moyen d'une reine.

Leurs lois, leurs usages sont entièrement conformes aux lois et aux usages des autres pays.

La seule particularité qui les distingue est celle-ci :

Connaissant la manie qu'ont les hommes de vouloir constamment mener leur sexe, leur rage de les considérer comme des êtres dépourvus de toute intelligence dominatrice, elles les ont un beau jour chassés en masse de leur île et se sont emparées du pouvoir.

Pendant les vingt années qui suivirent ce coup d'État, elles vécurent parfaitement heureuses, remplaçant les magistrats par des magistrates, les soldats par des soldates, et ainsi du reste. Mais, un beau matin, elles s'aperçurent que cet état de choses, pour avoir du bon, ne laissait pas

que de pécher par un certain côté, et qu'après vingt ans de ce bonheur-là la population de l'île aurait complétement disparu.

On réunit la nation en conseil solennel, et le résultat de cette sérieuse délibération fut que le pays entier reconnut à une immense majorité que, si l'homme était une chose détestable, il était de bonne politique d'en laisser quelques-uns rentrer dans l'île.

Ce premier point trouvé et adopté, il restait à discuter de quelle façon on ouvrirait les portes aux anciens ennemis et comment on parerait à leur introduction forcée dans le pays.

Les habitantes de l'île Rose n'ignoraient pas que du jour où les messieurs se sentiraient en nombre, ils lutteraient et chercheraient de nouveau à reprendre le pouvoir.

Le cas était grave, ce fut alors que la reine proposa et fit adopter un décret terrible ;

Qui décidait qu'une armée équipée spécialement ce rôderait perpétuellement en dehors des frontières, et qu'elle serait chargée d'enlever par la force tous les hommes qu'elle rencontrerait ;

Que ces hommes amenés dans l'intérieur de l'île seraient immédiatement mariés en grande cérémonie, et qu'au bout de cinq ans de mariage ils seraient impitoyablement pendus.

— Diable ! fit M. Hautebois.

— Mis immédiatement en vigueur, ce décret apporta en effet dans l'île une amélioration sensible ; mais ces différents articles et surtout le dernier ne tardèrent pas à

être connus de tout le voisinage mâle. Autant les hommes dans le principe se laissaient volontiers enlever, autant essaient-ils aujourd'hui de se défendre et tremblent-ils quand ils se voient surpris par des rôdeuses.

— Je comprends cela, fit encore M. Hautebois.

— Voilà pourquoi, noble étranger, termina Cracovio en s'adressant à Pique-Vinaigre, vous me voyez si tremblant et pourquoi je vous supplie de chercher par la fuite à éviter ces terribles habitantes.

II

Pour toute réponse, Pique-Vinaigre allongea un formidable coup de fouet au cheval qui partit au galop, galop qui tira à M. Hautebois un soupir de soulagement.

Deux ou trois coups de feu retentirent, mais on sentait à la faiblesse du bruit que la voiture s'éloignait rapidement des attaquantes.

Cracovio, toujours tenu serré par Pique-Vinaigre, activait Casquette de la voix, M. Hautebois s'enrouait à l'encourager par ses cris.

Au bout d'une demi-heure, Cracovio dit :

— Nous sommes sauvés. Nous voici à une lieue à peine de la ville, et jamais les rôdeuses ne se sont aventurées aussi près des pays habités. Nous pouvons laisser souffler le cheval et commencer à nous entourer de précautions. Car, si les rôdeuses sont évitées, mes collègues, à moi, ne le sont pas, et il serait dur pour vous deux d'avoir fui l'un pour tomber dans l'autre.

— C'est juste, répondit Pique-Vinaigre, qui commençait à être moins défiant avec Cracovio dont l'allure timide et bon enfant l'intéressait. Arrêtons-nous donc.

Et, tirant fortement les guides, Pique-Vinaigre arrêta court le cheval, descendit de son siége et invita ses deux compagnons à en faire autant.

Cracovio sauta lestement à terre; quant à M. Hautebois, qui n'avait pas encore eu occasion de retirer sa peau d'ours, il y mit un temps qui parut tellement long à Pique-vinaigre, que celui-ci, dont la patience n'était pas gigantesque, le tira par les poils de sa peau et le fit rouler sur le gazon en lui disant :

— Ca t'apprendra à vouloir descendre en deux voyages.

III

La nuit était noire; la lune, qui flânait ce jour-là, ne s'était pas encore montrée, et sans Cracovio, il est probable que Pique-Vinaigre et le notaire n'auraient pas osé continuer à cheminer, dans la crainte de se cogner aux arbres et de se déchirer aux buissons.

Mais Cracovio avait des yeux excellents, et d'ailleurs il connaissait le pays.

Pique-Vinaigre dit :

— Et maintenant que devons-nous faire ?

— Je propose, dit Cracovio, d'attacher le cheval à un arbre et de gagner à pied les portes de la ville, quoiqu'à cette heure et surtout dans ces parages il ne me paraisse

pas prudent d'abandonner ainsi une voiture de cette valeur.

— Il y a donc des filous?

— Je vous ai dit que la mendicité était interdite dans tout l'intérieur du royaume, mais je n'ai pas parlé de l'extérieur. Il faudrait donc que l'un de nous restât ici et qu'il fît bonne garde. Je n'ose pas me proposer, vous n'auriez pas assez confiance en moi; d'ailleurs qui vous guiderait à travers la ville?

— C'est juste, répondit Pique-Vinaigre, et décidément tu es un bon garçon; celui qui restera pour veiller sur notre maison et sur nos bonshommes de cire dont j'aurai le plus grand besoin demain, ce ne sera ni toi ni moi.

— Et qui donc ce sera-t-il? demanda le notaire.

— Un nommé Hautebois, fit Pique-Vinaigre, que tu connais peut-être de nom et qui ne bougera de la voiture sous aucun prétexte.

— Moi!

— Tu l'as deviné. Décidément, à force de me fréquenter, tu commences à acquérir une certaine intelligence.

— Mais... dans cette nuit profonde, au milieu de ces bois... je vais avoir une peur atroce.

— Eh bien! tu causeras avec Henri IV..., ça te distraira.

M. Hautebois courba la tête.

Depuis longtemps déjà il était habitué à ne plus discuter les ordres de son compagnon de voyage. Celui-ci fit signe à Cracovio qu'il était prêt, et tous les deux se mirent

en marche, non sans avoir serré la main au notaire, qui, pâle et muet, retirait lentement et avec résignation la fameuse peau d'ours.

IV

Les deux personnages ne tardèrent pas à se fondre dans l'obscurité, et quand M. Hautebois les eut perdus de vue, il s'assit sur le gazon, sa peau d'ours à la main.

— Qui croira jamais à tout ce qui m'arrive, dit-il, et que doit penser ma femme de ma longue absence ? Qui sait quand je la reverrai ! Qui sait même si maintenant je reverrai Cracovio et même Pique-Vinaigre, cette canaille pleine d'énergie, à qui je dois tous mes malheurs, mais qui en ce moment au moins me défendrait contre ma propre peur !

Quel cas pour un notaire ! Perdu dans des parages inconnus, entouré de deux dangers imminents, ayant à redouter des Beauperthuisistes et des rôdeuses de l'île Rose, personnages dont il y a quinze jours j'aurais nié l'existence et qu'aujourd'hui je crains plus de rencontrer que n'importe quelle bête féroce ! Et l'on vient dire qu'il y a un Dieu pour les officiers ministériels !

Et M. Hautebois, se couchant tout de son long, arrosa l'herbe de deux larmes.

Soudain il devint pâle et sentit son cœur se serrer, son oreille collée contre la terre venait de lui apprendre que l'on marchait dans sa direction. Il se leva comme mû par un ressort et courut se renfermer dans la voiture.

Le bruit des pas devenait de plus en plus distinct.

— Voilà la question, se dit M. Hautebois. Sont-ce des Beauperthuisistes ou des rôdeuses? Dans les deux cas, s'ils me trouvent, je suis un notaire perdu!

Cinq minutes s'écoulèrent pendant lesquelles le pouls de M. Hautebois ne battait pas en tout quatre-vingts pulsations.

Après ce temps, une voix argentine éclatant brusquement à la porte de la maison vint déchirer le silence de la nuit et hérisser les cheveux du notaire.

— Qui est là? fit la voix.

— Personne! répondit M. Hautebois affolé.

Au même moment la porte s'ouvrit, et M. Hautebois entendit quelqu'un pénétrer dans la maison.

V

La nuit était aussi profonde à l'intérieur de la voiture qu'au dehors.

Cette obscurité protégeait le notaire qui s'était blotti dans un coin.

La voix répéta:

— Qui est là?... voyons, répondrez-vous à la fin, puisque vous avez déjà répondu?

Cette fois M. Hautebois demeura muet, et ce n'était pas préméditation de sa part: sa voix s'était envolée sur les ailes de la peur.

Il entendit le nouveau venu marcher à ses côtés et co-

gner à toutes les parois de la maison avec un objet qui lui sembla être un fusil.

— Vous ne voulez pas parler, reprit la voix, eh bien! je vais vous y forcer... Holà! Zubline, de la lumière!

A cette demande, M. Hautebois ressentit la même impression que celle qu'il avait éprouvée sur le navire. Ses tempes se serrèrent, ses mains devinrent froides, et il glissa sur le parquet sans connaissance.

La personne qu'on avait appelée Zubline parut une seconde après une torche à la main.

Aussitôt que la lumière se fit, celle qui avait crié et qui se trouvait déjà dans la voiture partit d'un immense éclat de rire.

— Des figures de cire! fit-elle. Je m'explique maintenant pourquoi elles ne me répondaient pas! Ma foi, bonne trouvaille, cela amusera énormément notre reine!

Et, montant sur le siége, elle fit détacher le cheval par sa compagne et donna le signal du départ.

Casquette partit comme si de rien n'était, entraînant de nouveau la voiture dans laquelle M. Hautebois gisait toujours complétement évanoui.

CHAPITRE IX

I

Nous ne ferons pas l'injure aux lecteurs de supposer que dans les personnes qui enlevèrent la voiture où se trouve M. Hautebois ils n'ont pas déjà depuis longtemps reconnu les rôdeuses de l'île Rose.

En effet, ces dames, s'aventurant plus loin qu'elles n'en avaient l'habitude, avaient su distinguer la maison roulante au milieu de la nuit et, flairant une bonne capture, elles s'en étaient emparées de la façon que l'on sait.

L'île Rose, ainsi que l'avait dit Cracovio, n'était distante de la capitale beauperthuisienne que de quelques lieues. Casquette eût bientôt dévoré cet espace, et à la pointe du jour la voiture faisait son entrée dans Rosi, la métropole de l'île.

M. Hautebois était toujours évanoui.

II

Celle des rôdeuses qui l'avait découvert et mené jusqu'à la capitale se nommait Blondia et avait rang de capitaine dans l'armée d'investigation.

Heureuse de présenter quelque chose de nouveau à la reine, elle avait, menant toujours Casquette au grand trot, traversé la ville sans s'arrêter, et n'avait donné le signal d'arrêt qu'à la porte même du palais.

La reine était encore au lit.

Blondia insista nonobstant pour lui parler séance tenante, et cinq minutes après elle était en sa présence.

— Grande reine, lui dit-elle, je t'amène, à défaut d'hommes, certains objets qui vont, je crois, chasser pour longtemps ta mélancolie... S'il te plaît de les voir, je suis prête à te les exhiber.

La reine appela ses caméristes, se fit habiller et descendit.

Sitôt qu'elle aperçut la voiture :

— Qu'est-ce que cela? fit-elle, une maison avec des roues?

— Que Ta Majesté veuille bien pénétrer à l'intérieur, dit la capitaine, et je suis certaine de sa profonde surprise.

La reine entra.

III

— En effet, dit-elle après qu'elle eut examiné toutes les figures de cire, voilà des objets qui sont étranges; ce sont des hommes, n'est-ce pas?

— Oui, mais des hommes qu'il n'est besoin ni de marier ni de tuer... vois plutôt, ils sont inanimés.

Et Blondia fit toucher du doigt à la reine Henri IV, Dumollard et Papavoine.

— C'est de la cire, dit-elle, et en vérité de la cire merveilleusement travaillée; que peuvent représenter tous ces différents personnages?

— Rien de plus facile que de le savoir, leurs noms sont écrits sur leurs poitrines.

La reine lut, puis :

— Et celui-ci, son nom aura été oublié sans doute?

Et elle désigna une figure accroupie en bras de chemise aux pieds de Dumollard, laquelle figure n'était autre que celle de M. Hautebois, qui, dans sa chute, grâce à l'obscurité, avait glissé juste aux pieds du célèbre assassin de Lyon et y demeurait inanimé, toujours évanoui qu'il était.

— En effet, reprit Blondia, il n'a point de nom, celui-là.

— Je le trouve mieux peint que les autres, ajouta la reine, et vraiment c'est à supposer qu'il vit, tant il joue bien la nature! Blondia, tu as fait là une précieuse capture, et Ma Majesté te remercie.

Et elle tendit sa royale main à la capitaine, qui la baisa respectueusement.

— Maintenant veuille bien donner des ordres pour que toutes ces figures soient montées dans ma galerie; elles méritent mieux que cette voiture. Je désire d'ailleurs les présenter à ma fille Kirscha, l'héritière du trône, et à son jeune frère Birdi, mon fils.

— Il sera fait comme Ta Majesté le désire.

Et Blondia se dirigea vers la porte des dames de garde, non sans se frotter les mains et sans se dire avec satisfaction :

— Allons, je crois que je tiens mon grade de colonelle.

IV

Cependant l'air du matin commençait à rafraîchir le sang de M. Hautebois, et son évanouissement touchait à sa fin.

Il ouvrit un œil, puis l'autre, et enfin il se mit sur son séant.

Il était de nouveau seul. La reine était remontée dans ses appartements, et Blondia donnait des ordres pour le transbordement des figures dans la galerie.

Le notaire, après s'être passé la main dans les cheveux et avoir rassemblé ses souvenirs, se demanda avec étonnement pourquoi il n'était pas mort et pourquoi surtout il se trouvait encore libre.

Il se rappelait cependant bien qu'une voix argentine avait demandé de la lumière pour s'assurer de sa présence, et que cette demande, qui était en même temps le signal de sa perte, l'avait plongé dans les noirs abîmes de l'évanouissement.

Que s'était-il donc passé pendant ce laps et pourquoi encore se trouvait-il couché aux pieds de Dumollard?

Il en était là de ces différentes interrogations, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre à la porte de la voiture.

C'étaient les dames de garde qui venaient exécuter les ordres de Blondia.

A ce bruit, M. Hautebois reprit machinalement sa position première, devinant instinctivement que si quelque chose l'avait sauvé c'était peut-être cette même immobilité.

En effet, aux premiers mots que les gardes proférèrent une fois entrées dans la voiture, il se convainquit que sa bonne étoile avait bien voulu que dans l'inspection faite par ses ravisseuses, ces dernières l'eussent heureusement confondu avec les autres figures de cire.

Il se tint plus coi que jamais et attendit.

V

Les gardes prirent une par une les figures et les montèrent avec mille précautions dans la galerie royale.

Quand ce fut le tour de M. Hautebois, on y mit encore plus de précaution. La posture qu'il avait adoptée paraissait si heureuse et si compliquée, qu'on craignait de la déranger.

D'ailleurs une des gardes avait dit :

— Prenez bien garde, rien n'est plus fragile que ces choses de cire!

Il fut donc monté avec soin et placé de nouveau aux pieds de Dumollard.

Puis, quand tout le transbordement fut fini, on ferma soigneusement la porte et on laissa le notaire seul en compagnie de ses collègues.

VI

M. Hautebois profita de cette solitude pour se remettre sur son séant.

Puis il pensa.

— Quelle bizarre chose que la vie! se dit-il, et à quoi tiennent les jours d'un notaire! Si je n'avais pas eu hier la bonne idée de m'évanouir, si le hasard ne m'avait pas justement fait choir aux pieds de Dumollard, à l'heure qu'il est je serais en train de devenir bigame et de mettre des papillotes à la pendaison, car, je n'ai plus à en douter maintenant, le Destin m'a fait tomber entre les mains des rôdeuses de l'île Rose... Et, en effet, je voudrais encore conserver un doigt de doute à cet égard que la vue de ces femmes-soldats qui m'ont transporté ici suffirait pour le dissiper.

Mais quels sont leurs projets et pourquoi nous ont-ils enfermés ici, ces messieurs et moi?

Et, laissant tomber sa tête dans ses mains, il chercha à percer ce mystère.

Soudain un bruit de serrure se fit entendre.

M. Hautebois reprit vivement sa position.

La porte s'ouvrit et livra passage à la reine, à sa fille et à Birdi.

VII

A peine entrés, les deux jeunes gens laissèrent échapper un cri d'étonnement

— Oh! les belles choses, les nobles têtes, et comme c'est imité!

Puis, se précipitant vers les figures, ils se mirent à les retourner en tous sens.

La reine souriait.

— J'espère, leur dit-elle, que voilà de beaux joujoux et que vous n'en demanderez pas d'autres avant le mois prochain?

— Oh! non, répondirent les enfants.

— Tu nous les donnes donc, reine-mère? demanda Birdi.

— Oui, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous ne les ouvrirez pour voir ce qu'il y a dedans que dans quinze jours.

— Nous le jurons.

— C'est bien. Amusez-vous donc, et surtout pas de bruit!

M. Hautebois avait senti un frisson lui courir tout le corps en entendant le serment exigé par la reine.

Les deux jeunes gens, aussitôt la sortie de leur mère, avaient quitté leur air joyeux et étaient allés s'asseoir sur un canapé.

Ils causaient à voix basse.

M. Hautebois ouvrit un œil et fut assez étonné de leur voir cette allure.

— Que disent-ils donc?

Et il prêta l'oreille.

D'abord il ne put percevoir que quelques mots insignifiants; mais, leur conversation s'échauffant peu à peu, le notaire put ouïr alors leur dialogue.

Hélas! pourquoi lui fut-il donné de l'entendre, ce terrible dialogue? il n'eût pas regretté plus que jamais d'avoir quitté son étude et de se trouver à trois mille lieues de son pays, forcé d'imiter une figure de cire qui se gratte le mollet aux pieds de feu Dumollard!

CHAPITRE X

I

Les jeunes gens disaient :

— Par ainsi, mon frère, tu crois que le moment est venu?

— Je le crois, et l'arrivée inopinée de ces figures de cire nous fournit une occasion véritable.

— Mais ne te semble-t-il pas qu'il est mal de chercher à détrôner sa mère?...

— Cela dépend des idées qu'on a sur l'amour filial.

— Mais moi qui suis héritière présomptive ..

— C'est ce qui justifie ton coup d'État. En t'emparant du gouvernement aujourd'hui, tu ne fais que devancer l'époque où tu dois régner.

— Et toi qui dois être pendu cinq ans après ton futur mariage?

— Eh bien, j'espère que, quant à moi, mon intérêt est patent.

— Soit donc! puisque tu le veux ainsi. Voilà qui est bien décidé. Je règne et je laisse rentrer les hommes dans l'île comme par le passé.

— Oui

— Je te fais mon premier ministre en attendant que tu règnes après moi, et tout rentre dans l'ordre accoutumé du temps jadis.

— C'est cela même.

— Il te reste à m'expliquer maintenant comment tu comptes donner le signal de la révolte et comme quoi tu supposes que ces figures de cire peuvent t'être utiles.

— Rien de plus simple. Ces figures sont par elles-mêmes furieusement combustibles ; je mets le feu à l'une, et toutes les autres, non-seulement brûlent, mais encore forment en un instant un foyer d'incendie terrible. Suppose un formidable paquet de bougies allumées en même temps.

— Je suppose...

— Alors au moment où le feu envahit le palais, à l'heure où le désordre est à son comble, je m'empare de la reine, je la fais conduire sous bonne escorte par des affidés à moi dans la citadelle de l'extrême frontière. Je présente au peuple une abdication en ta faveur signée de sa main et que j'ai déjà eu soin, pour plus de sûreté, de fabriquer moi-même, et tu montes sur le trône sous le nom de Kirscha XII.

— Parfaitement combiné.

— Alors voilà qui est dit, et ce soir même je mets le feu aux figures.

— A ce soir donc !

— A ce soir, et vive la reine !

Et les deux jeunes gens se serrèrent la main, se levèrent et sortirent.

II

M. Hautebois avait tout entendu comme nous l'avons dit.

Son émotion était extrême.

— Quoi! se dit-il quand il fut de nouveau seul, voilà deux enfants qui conspirent contre leur mère, qui vont reconnaître ses soins et ses bienfaits par une félonie digne de Pique-Vinaigre! Ah! combien je suis heureux que ces jeunes gens-là ne soient pas Français et combien je m'estime satisfait de ne leur avoir pas été présenté.

Puis tout à coup :

— Mais j'y pense, fit-il, me voici encore dans l'antichambre d'un nouveau danger. Cet incendie qu'ils doivent allumer ce soir en mettant le feu à mes collègues... S'ils allaient commencer par moi!

Et M Hautebois se leva et se mit à se promener à grands pas dans la galerie, à la recherche du moyen qu'il lui fallait employer pour éviter cette cuisson de Damoclès.

III

Il se promenait depuis un quart d'heure sans avoir trouvé grand'chose, lorsque son pied donna dans un papier plié en quatre et qui semblait porter un cachet ou un sceau royal.

M. Hautebois le ramassa et ne fut pas peu surpris de

voir qu'il tenait entre ses mains la fausse abdication dont avait parlé le jeune Birdi.

— Il aura cru la mettre dans sa poche, dit-il, cela arrive à tout le monde, même aux conspirateurs ! mais j'oserai lui faire remarquer que de pareils papiers ne se doivent pas égarer ; car, une supposition qu'il eût perdu celui-ci chez sa mère et que cette dernière l'eût trouvé, ce n'était plus nous qui étions flambés, mais lui. C'est encore une chance que cette abdication soit tombée entre mes mains, moi que son propriétaire ne craint pas et dont il n'a rien de rien à redouter...

Quand je dis rien de rien...

Et en disant cela le notaire s'arrêta et se passa la main sur le front.

— Il me semble au contraire qu'il a tout à en craindre, car moi, faible notaire, sur le point d'être cuit, je puis très-bien, pour échapper à ce désastre, faire demander une audience à la reine, lui narrer tout ce que je sais, lui donner comme preuve matérielle de ma dénonciation ce papier compromettant et obtenir en échange de ce signalé service ma liberté et un vaisseau pour retourner rue Montorgueil, à Paris. Quand je dis rue Montorgueil, je me contenterais encore bien de Bougival... il y a assez d'omnibus maintenant pour que...

Et M. Hautebois laissa tomber sa tête dans ses mains pour ruminer ce plan qui lui arrivait comme un moyen providentiel de fuir la fameuse cuisson.

Probablement que la réflexion ne fit que l'affermir dans son projet, car cinq minutes après il ouvrait la porte de la galerie et descendait gaillardement les étages.

IV

En arrivant dans la cour, il aperçut Blondia, la capitaine qui l'avait amené.

Toujours absorbé dans son plan, il alla droit à elle.

Celle-ci jeta un cri formidable à sa vue.

— Ah! l'homme barbu qui marche! fit-elle en sentant ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Et qui parle même, répondit M. Hautebois sans se décontenancer, et si ces facultés, belle dame, me sont revenues, c'est dans un but que vous apprécierez, j'ose le croire; je viens tout simplement sauver la vie à la reine.

— Vous?

— Moi, Honoré Hautebois, notaire, et j'ai parfaitement l'honneur de vous prier de m'introduire auprès d'elle, car les moments sont précieux et les heures courtes!

Blondia regardait et écoutait le notaire avec ébahissement.

— Comment, fit-elle, vous que je croyais en cire! Mais les autres alors, elles vivent aussi.

— Les autres figures... Ah! pour celles-là, belle dame, elles sont complétement inertes, et sur treize têtes vous ne vous êtes trompée que sur la mienne! erreur qui du reste n'était qu'un compliment indirect, puisque le proverbe dit: Joli comme une poupée de cire.

Et M. Hautebois minauda.

— Par ainsi, reprit Blondia, vous voulez parler à la reine?

— J'ai soif de lui être présenté.

— Il s'agit, dites-vous, de sa vie?

— De sa propre vie.

— C'est bien, suivez-moi.

Et Blondia fit quelques pas en avant. Soudain elle s'arrêta :

— Ah! pardon, dit-elle au notaire, je dois vous prévenir d'une chose, c'est que, dans le cas où ce que vous avez à dire à la reine serait un mensonge, vos cinq ans de mariage forcé seraient portés à dix

— J'accepte ces chances!

Et M. Hautebois serra avec force le papier qu'il portait sur sa poitrine.

V

La reine était dans son cabinet de travail et discutait avec sa ministre des finances les détails d'un nouvel impôt sur la poudre de riz.

Aussitôt que Blondia lui eut exposé le désir de M. Hautebois et fait part de son erreur quant à sa tête de cire, la reine, fortement intriguée, donna l'ordre d'introduire le notaire sur-le-champ.

Ce dernier parut. Dans sa courte station dans l'antichambre, il avait eu le temps de mettre un gant qu'il avait fortuitement trouvé dans la poche de son pantalon droit.

— Grande reine! dit-il, pardonnez-moi de me présenter ainsi vêtu devant vous; mais nul ici-bas n'est maître des circonstances... Ce que j'ai à vous narrer d'ailleurs est si

important, qu'il vous fera, j'en suis sûr, excuser mon singulier négligé.

La reine fit signe au ministre et à Blondia de sortir; puis :

— Je vous écoute, étranger, fit-elle.

Et M. Hautebois commença.

Quand il eut terminé son récit, la reine dit :

— Et vous l'avez, cette abdication?

— Je l'ai.

— Sur vous?

— Sur moi-même... La voici.

La reine la prit fièvreusement, la lut, et après l'avoir déchirée en une infinité de morceaux :

— C'est bien, dit-elle, je vous remercie.

Et elle sortit.

VI

M. Hautebois était resté la bouche ouverte.

— Comment, se dit-il, voilà tout!... mais, et ma récompense? elle oublie ma récompense, cette grande reine!

A ce moment un bruit de pas se fit entendre, et Blondia rentra.

Elle était accompagnée de soldates.

— Suivez-moi, dit-elle au notaire.

— Ah! fit celui-ci avec un soupir de soulagement, vous venez sans doute de la part de la reine?

— De sa part, en effet.

— Pour me conduire, n'est-ce pas, à la frontière, ou à

un port de mer où un vaisseau est frété par exprès? Je me disais aussi : Une grande reine ne peut laisser un service semblable sans récompense.

— Pardonnez-moi; nous ne vous conduisons ni à la frontière, ni à un port de mer, ni à un vaisseau.

— Et où me conduisez-vous donc alors?

— A la mairie.

— Comment!

— Vous êtes condamné à quinze ans de mariage forcé.

— Ah! fit M. Hautebois avec douleur, je suis tombé sur une reine qui récompense à l'envers!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I[er]

I

Si le lecteur nous a fait l'honneur de suivre avec attention le récit de la première partie de cette sombre histoire, il doit se souvenir que nous avons laissé M. Hautebois en train d'être mené de force à l'une des mairies de l'île Rose.

C'est sur cette grave situation, terrible surtout pour notre notaire déjà en puissance d'épouse, que nous avons baissé le rideau.

Nous le relevons aujourd'hui en prévenant le lecteur que trois mois se sont écoulés pendant l'entr'acte.

Cette fois le théâtre représente une simple ferme, située à l'extrémité d'un des villages de l'île Rose.

5.

Le premier personnage qui se présente tout d'abord est une paysanne potelée, accorte, un peu hommasse, dont le visage cependant sympathique n'a rien de commun avec celui de la Vénus de Milo.

Cette paysanne est connue dans tout le village sous le nom d'Odette Bernard.

II

Or, ce jour-là, la ferme était en plein remue-ménage, une agitation sérieuse y régnait.

Chacun avait mis sa toilette des dimanches, tout le monde se souriait, se parlait à voix basse et se faisait un signe mystérieux.

Seule, la soi-disant Odette Bernard jouissait d'un calme grave et semblait ne pas s'apercevoir de cette agitation ; elle vaquait aux soins de la ferme, donnait des ordres, et de temps à autre, suivant son habitude depuis les trois mois qu'elle dirigeait cette entreprise agricole, elle tombait dans une rêverie douce.

Tout à coup une des filles de la ferme, qui s'était postée depuis le matin au coin de la route, jeta un cri de joie et agita son mouchoir avec violence pour prévenir ses compagnes, puis avec une explosion d'allégresse longtemps contenue :

— Les voilà, les voilà, fit-elle ; voilà madame la mairesse et son adjointe !

En effet, au même instant débouchèrent sur le chemin deux femmes âgées et à lunettes, couvertes, l'une d'une écharpe, et l'autre d'une longue robe noire.

Elles marchaient lentement et majestueusement, suivies de la population entière du village.

Au cri de la jeune fille, tous les gens de la ferme sortirent et se placèrent en haie pour accueillir les autorités par des vivats prolongés.

Seule, Odette Bernard, cette fois encore, ne prit pas part à cette ovation et demeura au contraire parfaitement tranquille, occupée qu'elle était à traire mélancoliquement une vache.

III

Arrivées devant la grande porte de la ferme, la mairesse et l'adjointe s'arrêtèrent, et, imposant de la main silence à la population, l'une d'elles prit la parole.

C'était la mairesse :

— Je comprends votre joie, fit-elle, mais il faut savoir la contenir ; ces acclamations nonobstant réjouissent le cœur de votre conseil municipal en masse, et elles lui prouvent qu'en agissant comme il l'a fait il a bien agi.

— Oui, répondit comme un seul homme la population entière.

— Laissez-nous donc, continua la mairesse, poursuivre notre œuvre avec la dignité qui convient.

Alors, se tournant vers les gens de la ferme :

— Quelle est celle d'entre vous qui se nomme Odette Bernard ? fit-elle.

— Odette, cria alors un des personnages interpellés, lâchez donc votre vache et venez !

— Me voici, fit Odette en s'avançant... Que me veut-on ?

— C'est bien vous, continua la mairesse, qui portez le nom d'Odette ?

— Oui, madame, c'est moi.

— Vous êtes bien véritablement âgée de vingt-deux printemps ?

— Oui.

— Alors, Odette, dans mes bras, mon enfant : Vous êtes couronnée rosière.

— Vive la rosière ! cria encore une fois et toujours comme un seul homme la population du village.

Odette seule s'abstint, non par modestie, mais vaincue par l'étonnement.

Fixe, immobile, elle regardait tour à tour avec stupéfaction et la mairesse et l'adjointe, mais ne se hâtait en aucune façon de se jeter dans les bras qui lui étaient ouverts.

La mairesse, surprise à son tour de ce peu d'empressement, dit avec une certaine aigreur à la nouvelle rosière :

— Mais, Odette, je vous attends, ma fille ; rappelez-vous que s'il n'est pas poli de prendre les bras des jeunes gens pour des enseignes, il est complétement irrévérencieux de laisser une autorité dans une position fausse.

Ce rappel à l'ordre sembla rendre la lucidité à la jeune Odette, qui, sans grande joie apparente cependant, se précipita au cou de la mairesse, et ce avec tant de violence qu'elle manqua de la faire culbuter en arrière.

La population répéta son cri de Vive la rosière ! et l'ad-

jointe, tirant de dessous sa robe une couronne de roses blanches, vint la poser sur le front d'Odette; puis, cette opération accomplie, la mairesse prit de nouveau la parole :

— Oui, Odette, fit-elle, à vous cette couronne, et rappelez-vous qu'elle est l'emblème de l'innocence et de la vertu ; si vous l'avez méritée, c'est qu'en effet le ciel vous a réparti ces deux qualités...

Depuis trois mois que vous habitez parmi nous, chacun a admiré votre tenue et votre sage conduite, et si nous fûmes embarrassées l'an dernier pour faire un choix parmi les autres jeunes filles du village, cette année l'opinion publique vous désignait déjà dès le premier mois comme digne de porter la couronne de roses blanches. Marquez ce jour d'une croix rouge, car votre nom vient d'être inscrit sur le livre d'or de l'honneur et de la bonne conduite.

De nouveaux vivats retentirent, chacun s'essuya les yeux, ému qu'il était par ce noble discours, et l'on vint à tour de rôle embrasser Odette, dont le visage marquait toujours un étonnement profond.

IV

Nous n'entraînerons pas le lecteur dans le récit des réjouissances qui succédèrent à cette cérémonie.

Nous le prierons seulement de nous suivre dans la chambre d'Odette au moment où cette suave jeune fille, abreuvée d'honneurs, de mât de Cocagne et de feu d'artifice, allait goûter un repos qui lui était dû.

Il était minuit.

Après avoir scrupuleusement fermé sa porte au verrou, elle retira son bonnet et son corsage, et, jetant loin d'elle la fameuse couronne de roses blanches, elle dit :

— Pour une étrange aventure, en voilà une étrange ! Moi rosière ! moi couronné des mains de madame l'adjointe elle-même !... C'est pour le coup que Pique-Vinaigre serait étonné...

Mais quelle bonne idée j'ai eue de faire ma barbe ce matin !

V

La belle Odette Bernard, ainsi que vous venez de le découvrir, n'était autre que M. Hautebois, notre notaire;

M. Hautebois qui, sur le point d'être marié contre son gré à une dame de l'île Rose, n'avait trouvé en route d'autre moyen d'échapper à ce nouveau malheur qu'en se jetant aux pieds de la capitaine Blondia et en lui narrant le récit complet de ses infortunes à partir du tonneau de mélasse.

Ce récit avait ému la capitaine, qui, se prenant de pitié pour l'officier ministériel, lui avait donné le conseil de revêtir des habits de femme et d'aller habiter pendant quelques mois une de ses fermes.

Par ce stratagème, il éviterait le sort réservé à tout homme fait prisonnier par les rôdeuses de l'île Rose et attendrait patiemment et sans crainte une occasion de regagner la rue Montorgueil.

Nous venons de voir que le conseil avait été suivi de point en point par M. Hautebois et comment sa bonne tenue avait été récompensée.

Mais cette récompense était loin de le satisfaire ; elle lui indiquait, au contraire, qu'il s'enferrait de plus en plus dans un grave mensonge, et que le jour où il serait découvert aucune grâce ne lui serait faite.

Quelle est la mairesse qui pardonnerait à quelqu'un de l'avoir à ce point trompée ?

Aussi M. Hautebois, au lieu de se mettre au lit, se plongea-t-il dans de sombres réflexions dont il fut tiré tout à coup par le bruit d'un tambour battant le rappel.

Le bruit du tambour à cette heure, dans un lieu d'ordinaire si tranquille, cela devait évidemment annoncer de grandes choses.

M. Hautebois, imbu de cette idée, descendit dans la rue et questionna la tambouresse elle-même, qui, justement, battait son rappel sous sa fenêtre.

— Ce que cela veut dire, répondit-elle, mais cela veut dire, madame Odette, qu'on se bat dans la capitale, et que, telles que vous nous voyez, nous sommes en pleine révolution, et que si vous êtes de la garde nationale, ce qui est probable, je vous engage à aller chercher votre fusil et à courir à la ville défendre l'ordre qui est en danger.

M. Hautebois réfléchit un instant, puis se frappant le front :

— Eh bien ! oui, dit-il, je vais m'armer et courir là-bas !

Puis mentalement :

— Car voici mon projet. Je vais me battre contre l'ordre, je serai évidemment pincé, jugé comme femme politique et selon toutes probabilités exilé, et l'exil c'est la délivrance, c'est la rue Montorgueil tant rêvée.

Et M. Hautebois, remontant vivement à sa chambre, passa ses buffleteries, s'arma en guerre, et toujours courant, prit le chemin de la capitale.

CHAPITRE II

I

En effet, on se battait dru dans la capitale de l'île Rose.

Le complot mijoté jadis par les deux héritiers de la reine avait eu ses conséquences.

Les esprits, minés depuis longtemps par les émissaires du parti des fils, comme on l'appelait, avaient éclaté tout à coup.

La reine avait, du reste, employé pour ce un moyen excellent.

Certaine à n'en plus douter de la trahison de ses progénitures, elle les avait fait conduire sous bonne escorte dans une des citadelles les plus éloignées de la capitale.

Aussi, le matin même de ce départ, des barricades s'étaient-elles formées, et la guerre civile avait-elle commencé à fonctionner vertement.

M. Hautebois, toujours sous ses habits de femme et armé de pied en cap, fit son entrée dans la ville au mo-

ment où l'on venait de piller le palais et où des cris de fureur retentissaient dans toutes les rues.

Ces cris étaient motivés par la fuite mystérieuse de la reine qui, débordée par le danger, avait cru prudent d'aller planter ses pénates dans un pays plus hospitalier.

Nonobstant on continuait à se battre; quelques soldates encore enchaînées par leur consigne cherchaient à défendre les édifices publics d'une destruction imminente.

M. Hautebois tomba juste dans une barricade, laquelle était vigoureusement attaquée par une compagnie de la garde royale.

A peine parut-il qu'une habitante s'écria à sa vue :

— La rosière de Panterrino! ah! nous allons voir si elle a autant de courage que de vertu.

Et elle se retira pour lui céder sa place.

M. Hautebois, surexcité par ces paroles et par l'odeur de la poudre, épaula son fusil et tira.

L'amorce seule brûla.

— Pas de veine! fit le notaire.

II

L'habitante lui tendit son fusil.

— Il est bien chargé, celui-là, lui dit-elle, je t'en réponds.

M. Hautebois le prit et tira.

Cette fois le coup partit si juste, qu'il mit à bas en même temps trois soldates.

Alors des cris de joie éclatèrent.

Chacun félicita le notaire, qui, à moitié fou, enivré par son succès et par les compliments qui lui tombaient sur la nuque, tira son sabre et dans un élan sublime se précipita en avant en criant :

— Qui m'aime m'emboîte le pas !

Cinq minutes après, tous les assiégeants étaient en fuite. Alors le notaire Hautebois prit sa course, entraînant après lui tout ce qui se trouvait d'insurgés sur son passage et chassant devant lui les derniers défenseurs de la reine.

Il entra tout haletant dans le palais et tomba épuisé de fatigue sur le trône en disant :

— Mon fusil pour une chope !

III

Il y était depuis quelques instants, lorsqu'une foule compacte fit irruption dans la salle en s'écriant :

— Honneur à l'héroïne de la journée !

Une vieillarde à cheveux respectables s'avança lentement jusqu'à lui, se prosterna à ses genoux en lui disant :

— Odette, tu viens en deux heures d'en faire à toi seule plus que toutes mes combattantes en ont pu faire en trois jours. Reçois les félicitations de la nation et daigne accepter une couronne qui reste vacante par suite du départ de la reine et que tu as méritée de par tes vertus et ton patriotisme.

Au nom du pays... Moi la doyenne de la ville... je te sacre reine de l'île Rose sous le nom d'Odette Ire.

— Ah bah ! fit monsieur Hautebois pour toute réponse.

IV

Le lendemain de cette journée, le notaire, vêtu magnifiquement — toujours en dame — était installé dans son cabinet royal et rêvait.

— Où vais-je, disait-il, et quelle est ma destinée... Me voici à présent reine d'un pays... et possesseur de pas mal de millions d'individus... J'ai une liste civile fort respectable, un palais et un chef qui fait des charlottes russes comme un ange... Tout autre à ma place serait enchanté, mais moi je tremble.

Oui, je tremble, car si l'on vient à découvrir qu'Odette n'est qu'un homme, si un jour j'oublie de me raser, mon affaire est claire et les habitants de l'île Rose inventeront des supplices nouveaux pour se venger.

Et puis, tout cela ne m'éloigne-t-il pas de jour en jour de la rue Montorgueil,

Rue dont je commence à avoir une véritable nostalgie ?...

Ah ! le tonneau de mélasse ! le tonneau de mélasse !...

Et M. Hautebois laissa tomber sa tête, accablé sous le poids de ses propres réflexions.

Tout à coup on frappa à sa porte, et sa ministre de la guerre pénétra.

V

— Qu'est-ce ? fit le notaire.

— Grande reine, dit la ministre, une nouvelle importante qui m'arrive à l'instant. Puis-je communiquer à Sa Majesté ?

— Faites.

— L'ex-reine, furieuse de sa déchéance et de votre avénement au trône, est parvenue à soulever en sa faveur les Beauperthuisistes, et ces derniers vont tenter une restauration que le pays repousse.

— Ah bah !

— C'est tout ce que Sa Majesté trouve de curieux dans cette nouvelle ?

— Dam ! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

— Pardon ; je suis certaine que Sa Majesté ne m'a pas comprise... car si les Beauperthuisistes vont essayer de ramener dans ce palais l'ex-reine, c'est au moyen des armes et en déclarant la guerre à l'île Rose.

— La guerre !... Diable ! et vous croyez que cette déclaration...

— Est arrivée, grande reine... car la voici.

Et le ministre de la guerre déposa sur le bureau un papier que M. Hautebois lut.

Mais à peine eût-il jeté les yeux sur la signature, qu'il poussa un cri :

— Ah ! fit-il, en voilà une bonne !

En effet, la signature que venait de lire le notaire était celle de : *Pique-Vinaigre Ier*.

VI

— Lui, fit M. Hautebois, lui aussi possesseur d'un royaume ! C'était là le coup qu'il voulait faire... il est roi !

Puis, en manière de réflexion, il ajouta :

— Eh bien ! c'est pas pour dire, mais ils ont là un joli monarque, par exemple !

La ministre de la guerre attendait toujours respectueusement la réponse de la reine ; voyant que celle-ci ne se décidait point à la lui donner, elle se risqua à l'interroger.

— En somme que décidons-nous ? fit-elle.

— Ce que nous décidons, madame, dit le notaire en relevant fièrement la tête, vous demandez à l'héroïne des fameuses journées d'avant-hier ce que nous décidons en face d'une déclaration de guerre ! eh bien, je vais vous le dire, puisque vous ne l'avez pas encore deviné.

— J'écoute humblement Votre Majesté.

— Nous décidons qu'un congrès aura lieu pour essayer de pacifier les choses, voilà !

VII

Les lois de l'île Rose imposaient aux habitantes l'obligation de ne jamais discuter les décisions de leur reine ; aussi, malgré le mécontentement visible que cette même décision inspirait à son entourage politique, la proposition d'un congrès fut-elle expédiée aux Beauperthuisistes.

Trois jours après, la réponse arriva.

Elle disait qu'un ambassadeur beauperthuisiste se présenterait le lendemain afin de traiter verbalement avec le cabinet Rose et dirait à quelles conditions le congrès pourrait avoir lieu.

Une réception d'ambassadeur a été de tout temps pour les têtes couronnées un prétexte à mise en scène ; aussi M. Hautebois, à qui l'amour du luxe était arrivé depuis la haute position qu'il occupait dans le monde, donna-t-il des ordres très-sévères pour que l'envoyé ennemi fût reçu avec des honneurs sérieux.

En effet, le lendemain l'ambassadeur fut reçu en audience solennelle dans la plus belle salle du palais. Odette Ire, ou plutôt toujours M. Hautebois, chargé de joyaux, vêtu d'une robe lamée et le visage fraîchement rasé, était assis sur son trône enrichi de diamants et entouré de la foule dorée de ses courtisanes.

Après les salutations d'usage, l'ambassadeur, également richement paré, prit la parole :

— Grande reine, dit-il, j'ai l'honneur de vous apporter la réponse de notre bien-aimé roi Pique-Vinaigre Ier. Ce monarque, désireux de ne point entamer une guerre funeste, consent à un congrès pacificateur, mais à une condition.

— Laquelle ? fit la reine.

— C'est que les plénipotentiaires seront nourris à vos frais, et que pendant tout leur séjour dans votre capitale ils seront déchargés de l'impôt imposé en ce pays à chaque homme, c'est-à-dire de l'obligation de se marier.

CHAPITRE III

I

— Accordé, dit la reine.

— Alors, fit l'ambassadeur, je n'ai plus qu'à me retirer, afin de prévenir mon bien-aimé maître que tout est pour le mieux dans vos nobles décisions.

Et l'ambassadeur s'avançant jusqu'au pied du trône prit la main de M. Hautebois, sur laquelle il déposa un respectueux baiser, salua et s'éloigna.

— Maintenant, fit le notaire à son entourage, qu'on prépare la plus belle salle de mon palais pour le congrès, et qu'on prévienne mon cuisinier qu'il aura tous les jours à faire à messieurs les plénipotentiaires des troupeaux de charlottes russes.

L'entourage s'inclina, mais le mécontentement se peignit de plus en plus sur chaque visage.

En effet, pour toutes ces seigneuresses la facilité de M. Hautebois était plus que de la faiblesse, c'était de l'indifférence.

Aussi, en s'éloignant, la ministre de la guerre murmura-t-elle à l'oreille de ses collègues :

— Je crois que madame Odette ne fera pas de vieux os ici, moi.

II

Quelques jours après cette cérémonie, quatre diplomates beauperthuisistes firent leur entrée triomphale dans la ville et furent reçus par la reine qui les bénit.

Le congrès s'assembla immédiatement.

M. Hautebois avait nommé pour ses représentantes quatre de ses ministres nouvelles, choisies comme par exprès parmi les plus impopulaires.

Les esprits commençaient à refermenter.

Seul, le notaire, au milieu de l'agitation qui régnait autour de lui, conservait une tranquillité apparente.

Une seule fois on le vit s'emporter.

Ce fut contre une de ses domestiques qui s'était permise d'entrer dans sa chambre au moment où il avait le visage complétement blanc de savon

Sa domestique à cette vue s'était écriée :

— Tiens ! Sa Majesté qui se maquille !

M. Hautebois l'avait condamnée à être sur-le-champ déportée.

Il est vrai que la peine était méritée et le choix de la punition prudent, car la domestique avait surpris tout simplement le notaire en train de faire sa barbe.

Le trouble de M. Hautebois avait été tel à cette entrée inattendue, que dans le premier moment il n'avait parlé de rien moins que de faire fusiller la délinquante.

III

Cependant, au milieu de ces divers petits incidents, le congrès s'était mis à l'œuvre et travaillait;

Mais doucement, doucement.

On sait que partout, pour qu'un congrès vaille quelque chose, il faut qu'il ait longue vie. Aussi celui-là, dont les différents mêmbres prenaient chaque jour une nourriture excellente, se prolongea-t-il six mois.

Au bout de ce temps la décision fut rendue publique, et lecture en fut faite à la reine qui, dès les premiers mots, faillit tomber à la renverse.

La décision disait :

Que,

Attendu les différents dissentiments survenus entre le roi des Beauperthuisistes et la reine de l'île Rose et afin de tout pacifier, un mariage serait célébré entre Sa Majesté Pique-Vinaigre I[er], demeuré jusqu'à son âge célibataire, et Sa Majesté Odette I[re], également en état de célibat.

— Je refuse, s'était écriée la reine.

Et elle était rentrée brusquement dans ses appartements.

IV

Une fois chez lui, M Hautebois se dit :

— Ah! non, par exemple, celle-là est trop forte. Moi épouser Pique-Vinaigre! moi devenir la femme d'un filou pareil! Et d'ailleurs, quand il ne serait pas filou, je vous demande un peu si la chose est faisable... puisque...

Puis, avec des larmes dans la voix :

— Helas! voilà le moment fatal arrivé... voilà le moment où toute ma ruse va se découvrir... Que dire maintenant, que répondre à mes ministres, quand elles vont, selon toute probabilité, me demander la cause de mon refus?

Et on veut que je ne regrette pas la rue Montorgueil!

Le notaire en était là de son monologue, lorsqu'un bruit étrange vint brutalement l'interrompre.

— Qu'est cela? fit-il, on dirait un bruit de verres cassés.

Il appela. Une de ses gardes pénétra.

— Qui se permet, fit M. Hautebois, de casser mes vitres?

— Hélas! répondit la garde, celui qui en a toujours le droit puisqu'il les paye : votre peuple.

— Mon peuple casse mes vitres?

— En personne.

— Et pourquoi se donne-t-il ce loisir qui ne laissera pas que de me coûter de nouvelles dépenses?

— Mais parce que vous venez de refuser d'épouser le roi des Beauperthuisistes et que cette idée éminemment politique donnait un agrandissement sérieux à votre

royaume, en unissant à jamais deux populations ennemies.

— Hélas! fit M. Hautebois avec désespoir, c'est pour cela!

Puis, l'œil humecté de pleurs :

— C'est bien, retirez-vous, j'ai besoin d'être seul.

La garde se retira.

Le notaire, jetant alors vivement loin de lui sa couronne et sa robe, se fourra dans son lit :

— Au moins, dit-il, d'ici je ne recevrai pas d'éclat de verre.

V

Cependant la ville était en pleine ébullition, des cris de :

— A bas la reine!

ou de :

— Vive Pique-Vinaigre!

se faisaient entendre.

Enfin, à un certain moment, l'agitation devint si forte, que la ministre de la guerre parut sur le balcon et parla au peuple.

— Femmes, dit-elle, après une courte délibération entre mes collègues et moi, nous venons de découvrir la cause du refus. Nous croyons penser que l'ignorance où est Sa Majesté du gracieux physique du roi Pique-Vinaigre est la véritable raison qui le lui fait repousser; aussi venons-nous de décider qu'un exprès serait envoyé sur-le-champ au souverain des Beauperthuisistes pour qu'il accoure au

plus tôt en ces lieux, afin de convaincre la reine qu'à l'envers de ses idées, il n'est ni bossu, ni bancal.

— Bravo! beugla toute la population. Vivent les ministres!

— Retirez-vous donc, continua la secrétaire d'État, et soyez convaincues que demain nous aurons la joie de vous annoncer que notre gracieuse souveraine sera tombée amoureuse folle de Pique-Vinaigre Ier.

A cette invitation si sagement exprimée, de nouveaux vivats retentirent, et cinq minutes après la place était complétement déserte.

Quant à M. Hautebois, il ronflait.

VI

Cependant la ministre de la guerre avait fait une promesse au peuple et il fallait la tenir.

Aussi, dès le lendemain matin, l'exprès promis fut-il expédié à Sa Majesté. Pique-Vinaigre répondit que le soir même il serait aux portes de la ville.

On alla prévenir de cette arrivée le notaire, qui jeta de hauts cris.

— Mille sabres de bois! fit-il. Comment, vous vous êtes permises sans mon ordre de faire venir ici ec chenapan!

— Majesté, répondit la ministre, c'était le seul moyen de sauver votre couronne.

— Mais je m'en fiche bien de ma couronne! Tout ce que je demande, c'est l'exil .. Qu'on me serve l'exil sans

me désigner d'endroit... ça m'est égal, pourvu que ce soit en France.

— Grande reine, un pareil langage...

— Pardon. Qui est-ce qui est la maîtresse ici de vous ou de moi ?

— C'est vous, Majesté.

— Eh bien alors décommandez sur-le-champ Pique-Vinaigre, je ne veux point recevoir chez moi des gens de cette sorte-là.

— Impossible, fit la ministre avec fermeté.

— Comment, impossible! vous avez dit impossible!

— Oui. Nous sauverons Votre Majesté malgré elle, et malgré elle elle épousera Pique-Vinaigre Ier.

— C'est ce que nous verrons.

Et M. Hautebois, oubliant qu'il portait les habits d'un autre sexe, releva ses jupes à moitié pour mettre fièrement ses mains dans ses poches, comme il en avait l'habitude quand la colère lui arrivait.

— Seigneur! s'écrièrent les ministres à cette vue; Sa Majesté qui devient folle.

A ce moment un bruit de trompettes retentit.

C'était Pique-Vinaigre qui opérait à son tour son entrée dans la ville.

Il était suivi d'une foule nombreuse et parée.

Arrivé sous les fenêtres du palais, un vivat prolongé se fit entendre.

Le roi des Beauperthuisistes y répondit par un léger speech, et M. Hautebois put ouïr :

— Merci, mesdames, merci, en attendant que je devienne

votre père, recevez le bonjour d'un de vos voisins les plus dévoués.

— C'est bien sa voix, murmura alors le notaire. Grands dieux! que va-t-il dire en me voyant!

Et il tomba accablé sur un fauteuil.

CHAPITRE IV

I

Pique-Vinaigre I[er], ainsi que nous l'avons dit, s'était arrêté aux portes du palais.

Par déférence il expédia son chambellan à la reine pour lui faire demander l'autorisation de paraître en sa présence.

Le chambellan monta s'acquitter de sa commission; mais dès les premiers mots qu'il prononça, M. Hautebois s'écria :

— Non, non, pas aujourd'hui ! Dites au roi des Beauperthuisistes que je suis indisposée, que je garde la chambre, que...

La ministre de la guerre cette fois encore l'interrompit, et, prenant énergiquement la parole, elle répondit à l'envoyé :

— Sa Majesté la reine se trompe; elle est au contraire toute prête à recevoir le seigneur Pique-Vinaigre I[er], et la preuve, c'est que la reine va s'asseoir sur son trône et

attendre qu'il plaise à votre maître de venir lui rendre ses devoirs.

L'envoyé salua et sortit.

— Mais, dit le notaire à sa secrétaire d'État, c'est de la tyrannie! c'est vous qui me faites tourner comme un tonton, qui me faites répondre ce que je ne réponds pas: vous me traitez comme une reine constitutionnelle...

— Madame, répondit la ministre avec dignité, dans certains cas le devoir du sujet est de servir son souverain malgré lui-même. En agissant ainsi, je vous sauve plus que la pourpre, je vous sauve l'existence. Allez donc vous asseoir sur votre trône.

M. Hautebois poussa un soupir, et, courbant la tête sous cette fermeté, gagna son siége royal et s'y laissa tomber en murmurant:

— Ça va faire un joli coup de théâtre!

II

Au même moment les portes de la salle s'ouvrirent à deux battants et les pages annoncèrent:

— Sa Majesté Pique-Vinaigre Ier, souverain des Beauperthuisistes.

Pique-Vinaigre parut aussitôt.

Il était vêtu magnifiquement; son manteau était couvert de diamants gros comme des œufs; il portait une épée dont la garde était faite d'un seul rubis.

M. Hautebois, sitôt qu'il eut entendu le pas de son an-

cien compagnon résonner sur le parquet, s'était dissimulé derrière son éventail.

Mais il avait regardé par dessus.

En apercevant toutes ces richesses, il s'était dit :

— Les serins! qui confient des valeurs pareilles à un monsieur de cette espèce-là ! Je parie qu'il ne leur en a même pas donné un reçu!

Pique-Vinaigre s'avança majestueusement jusqu'au pied du trône, et là, mettant un genou en terre et baisant le bas de la robe du notaire, il dit :

— Noble reine! un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi. Il paraîtrait que certaines calomnies répandues sur mon compte vous auraient fait repousser la proposition de nos ministres respectifs; la crainte que ma personne ne répondît point à votre attente vous a fait vous renfermer dans un refus aussi obstiné que cruel. C'est pourquoi, confiant en votre goût et dans les avis d'une foule de dames, j'ai pris la résolution de me présenter moi-même et de vous dire : Regardez!

Et Pique-Vinaigre, se redressant de toute sa hauteur, prit une pose noble et attendit, les yeux fixés sur la reine.

M. Hautebois, pâle d'émotion, sentant que le moment de se démasquer était venu, le coude bleui par les poussées que lui donnait en dessous sa ministre de la guerre, écarta enfin l'éventail et se montra.

Pique-Vinaigre, à cette vue, fit un tel bond qu'il faillit renverser ceux de son entourage qui se tenaient respectueusement derrière lui.

— Ah bah! fit-il, Hautebois!

— V'lan! pensa le notaire en pâlissant encore, ça y est, il m'a reconnu... Ça va t'être du propre!...

— Qu'avez-vous? firent quelques courtisans au roi des Beauperthuisistes, dont le visage marquait une stupéfaction véritable et qui était resté muet d'étonnement.

— Rien... rien .. se décida-t-il enfin à répondre, — ou plutôt si... j'ai quelque chose... je voudrais rester seul avec la reine.

— Comment! fit la ministre de la guerre, seul avec Sa Majesté!... Cela est impossible, et si elle-même n'en donne l'ordre formel, nous ne pouvons permettre...

— Elle va le donner, j'en suis sûr. insista Pique-Vinaigre qui peu à peu reprenait son calme.

Et il regarda fixement le notaire.

— Oui, murmura ce dernier, qu'on nous laisse... Si j'ai besoin, je sonnerai.

Toute la cour s'inclina et sortit.

II

Pique-Vinaigre courut aux portes, et les fermant sur le dernier courtisan, revint près de Hautebois en éclatant de rire.

— Eh bien! écoute, lui dit-il, pour une bonne, en voilà une bonne!

— Pique-Vinaigre!

— Allons, il paraît que toi aussi tu as trouvé à faire un coup, et un rude coup, à ce que je vois. Je t'en félicite;

mais à partir d'aujourd'hui j'espère bien que tu ne te fâcheras plus quand je t'appellerai cher confrère.

— Monsieur, laissez-moi vous expliquer...

— Oui, je vais te laisser, car tu comprends que j'ai soif de connaître par quelles merveilles d'audace tu es arrivé à régner ici sous des habits de femme et avec une barbe aussi dure que l'était la tienne.

— Je suis prêt à vous satisfaire, mais avant tout jurez-moi que vous ne me perdrez pas.

— Imbécile! est-ce que tu me crois capable de nuire à un confrère? Ta main, ma vieille, et vas-y de ton récit; sois tranquille, si quelqu'un te fait du tort dans l'avenir, ce ne sera pas Bibi.

M. Hautebois se mit en devoir de narrer ses aventures.

Quand il eut tout dit, ses impressions comme figure de cire, le complot des deux princes entendu et dénoncé, la générosité de Blondia, son couronnement comme rosière et enfin son avénement au trône, Pique-Vinaigre lui dit :

— Eh bien, ma vieille, tu peux te flatter d'en avoir eu des caravanes, mais ce n'est rien auprès des miennes.

— En effet, dit le notaire, car vous aussi vous êtes parvenu à une haute dignité, quoique vous n'y fussiez appelé ni par votre naissance, ni j'oserais même dire par votre éducation.

— Ah! sapristi! je te prie de croire que ça m'a donné du mal, si ça t'intéresse à connaître, je vais y aller à mon tour de mon récit; mais auparavant tu serais bien gentil de me faire servir un moss.

M. Hautebois sonna. Une huissière parut :

— De la biere! fit-il.

L'huissière s'inclina et une seconde après reparut apportant sur un plateau d'argent deux bouteilles de la boisson demandée.

Pique-Vinaigre vida les deux bouteilles et mit le plat d'argent dans sa poche en disant :

— Ne fais pas attention, c'est une des lois de mon royaume.

Puis, s'asseyant sans façon sur le trône à côté du notaire, il commença sa narration en ces termes :

IV

— Tu te rappelles, lui dit-il, qu'au moment où nous nous séparâmes, je me dirigeai à pied vers la capitale beauperthuisiste en compagnie d'un de ses habitants que j'avais forcé à me servir de guide.

— Je m'en souviens, répondit M. Hautebois.

— Après une heure de marche, nous atteignîmes les portes de la ville ; il faisait nuit noire... Nous pûmes entrer, grâce à une brèche que connaissait mon guide, et, une fois dans la place, je commençai à prendre mes renseignements, car j'avais mon plan.

— Hélas ! comme toujours, fit le notaire.

— Oui, je rêvais un coup... oh ! mais un coup à étonner Vautrin lui-même... Je m'enquis donc d'abord du nombre de voleurs et de filous connus dans le pays.

— De filous ! pourquoi ?

— Ah ! pardon... si tu m'interromps toujours, tu sais, je redemande un second plat d'argent !...

— Je ne bronche plus.

— Mon guide me répondit qu'ils devaient être quelque chose comme une vingtaine de mille. Je sautai en l'air de joie, et, m'étendant sur un banc, je m'endormis. Le lendemain, sitôt que le jour parut, je courus chez un imprimeur et je lui commandai sur-le-champ la circulaire suivante :

« *A MM. les voleurs et filous beauperthuisistes.*

« Un confrère ayant un coup gigantesque à proposer aux escarpes de la ville, a l'honneur de les inviter à une soirée qu'il donnera demain en dehors des fortifications.

« Demander M. Hautebois, notaire. »

— Mon nom ! bondit Hautebois, vous vous êtes servi de...

— Dam ! tu comprends, je jouais gros jeu et je ne voulais pas me compromettre. D'ailleurs, qu'est-ce que ça te faisait ? tu n'espères point, n'est-ce pas, t'établir dans cette ville-là et y faire tes écritures ?

— Non, mais...

— Enfin, ç'a été fait, n'en parlons plus. Le lendemain, comme je m'y attendais, tous les filous étaient au rendez-vous. Ah ! ma vieille, si tu avais vu ces têtes !... Je ne suis pas beau, hein ! ni toi non plus... eh bien, à côté d'eux, deux amours, quoi ! deux vrais amours...

Je reprends :

Quand tout le monde fut reuni, je montai sur un tas de pierres et demandai la parole pour faire la communication du coup en question; un silence se fit immédiatement : on aurait entendu voler une tabatière. J'attaquai mon discours :

— Chers collègues, leur dis-je...

CHAPITRE V

I

— ..... Vous êtes-vous jamais demandé, continua de narrer Pique-Vinaigre en rapportant le discours qu'il avait tenu aux filous beauperthuisistes, — vous êtes-vous jamais demandé pourquoi vous qui avez à subir tous les ennuis d'une société civilisée, — qui êtes obligés de lutter de ruses avec ces tyrans soi-disant policés qu'on nomme des magistrats et des gendarmes, pourquoi, dis-je, ne pourriez-vous pas un jour prendre votre revanche et fonder un État où tout le contraire aurait lieu...

Où, à l'envers de la société existante, ce serait votre tour de traquer ces mêmes gendarmes, de juger ces mêmes magistrats, d'emprisonner ces mêmes geôliers?

Eh bien! ce rêve que vous avez évidemment fait tous à un moment donné, je viens vous en offrir la réalisation.

Un silence plus profond que le premier fut la réponse de mes invités; cela m'indiquait suffisamment qu'ils étaient alléchés par mon préambule et qu'ils prêtaient au développement de mon idée une attention solide.

— Je comprends cela, fit M. Hautebois.

— Cette réalisation, continuai-je, est facile comme bonjour à obtenir, et voici enfin le plan que je vous propose. Vous êtes vingt mille hommes décidés à tout...Renversez le gouvernement actuel, nommez-moi roi à la place de celui qui vous gouverne, et je m'engage sur mon honneur de filou à vous donner une charte comme celle dont je vous ai touché tout à l'heure quelques mots.

— Vivat! crièrent les vingt mille escarpes au comble de la joie.

— Vous consentez?

— C'est-à-dire, fit l'un d'eux en s'avançant vers moi, que nous demandons seulement deux jours pour te faire asseoir sur le trône beauperthuisiste.

— Je vous les accorde, répondis-je.

— Et si dans deux jours nous ne sommes pas maîtres du royaume, c'est que nous n'aurons plus de sang dans les veines et qu'il faudra faire de nous des gens qui sont dignes du prix de vertu.

II

— Sur cette bonne parole, je levai la séance... Mes futurs sujets et moi nous n'avions plus rien à nous dire. Nous n'avions plus qu'à agir.

Nous nous séparâmes, et j'allai me coucher.

Le lendemain de bonne heure je fus réveillé par un bruit de fusillade insensé.

C'étaient mes hommes qui commençaient la besogne, et ils la commençaient si vertement que le soir même le roi était chassé, les ministres renvoyés, et que je montai entre dix et onze sur le trône avec le titre de Pique-Vinaigre Ier, roi des filous.

— C'est ignoble, fit le notaire.

— Oui, mais c'était joliment agréable, va! Aussi, afin de tenir la promesse faite à mon peuple, je confectionnai pendant la nuit même la charte suivante:

Art. 1er. — Toutes les lois sont égales devant les filous; elles ne valent rien.

Art. 2. — La police, les magistrats, les gendarmes, et enfin tout ce qui constitue ce qu'on appelait jadis la justice active, sont mis hors la loi.

Art. 3. — Autorisation est donnée à tout citoyen de punir comme il lui plaira quiconque de ces anciens fonctionnaires qui tenterait d'exercer ses fonctions soit au grand jour, soit secrètement.

Art. 4. — Sont compris dans l'article 3 ceux d'entre les habitants qui essaieraient d'adresser aux citoyens voleurs le moindre reproche sur leur façon de comprendre le commerce et l'industrie beauperthuisistes.

Art. 5. — Le mariage est aboli et le divorce est rétabli; nul ne pourra prendre officiellement femme et demander à un magistrat quelconque le droit de la conserver toute la vie.

Art. 6. — Les seuls magistrats autorisés sont ceux qui prendront le titre de divorçants et qui auront le privilége de rompre les liaisons trop prolongées et d'employer au

besoin la force pour obliger les dames à quitter les messieurs qui déclareront vouloir passer de la brune à la blonde, et *vice versâ.*

Art. 7. — Le vin sera débité gratis, les comptoirs des liquoristes devront être ouverts jour et nuit, et la seule boisson pour laquelle ils auront le droit de réclamer le salaire qu'il leur plaira sera l'eau claire.

Art. 8 et dernier. — Nul n'est tenu à aucun respect envers le roi, et l'appellation de Majesté (mais cela seulement pour les nationaux) est remplacée par celle de *ma vieille.*

III

— En voilà une charte ! fit M. Hautebois.

— Soignée, n'est-ce pas ? et neuve au moins ; — aussi à peine fut-elle promulguée qu'une députation vint m'adresser des félicitations à perte de vue et qu'immédiatement on la mit en vigueur par tout le royaume.

On vola, on pilla, on pendit cinq cents gendarmes, on flanqua en prison deux cents magistrats, tous les cachots de la ville furent transformés en débits de liqueurs, et la prospérité commença à régner.

— La prospérité !

— Oui, mon vieux ; et cette prospérité n'a fait que croître et embellir jusqu'au jour où on s'aperçut d'un détail qui ne laissait pas que d'avoir une certaine importance.

— C'était...

— Qu'à force de se voler réciproquement les forts avaient tout et les faibles n'avaient plus rien.

— Dam !...

— Ceci indiquait clairement qu'il existait une lacune dans ma charte.

— Et une forte.

— Une députation revint me trouver pour m'exposer cet état de choses, je demandai deux heures pour en trouver le remède, et deux heures après je décrétai la nouvelle loi suivante :

Attendu qu'il ne reste plus rien à voler dans tout le royaume beauperthuisiste,

Ordonnons à tout citoyen d'aller voler ailleurs et donnons avis à nos peuples que, pour prêcher d'exemple, nous, Pique-Vinaigre I[er], allons commencer par déclarer la guerre à l'île Rose, afin d'y trouver de quoi remplir les poches percées de l'État.

— Ah ! exclama le notaire, c'était pour ça que...

— Simplement. La restauration de la reine n'était qu'un bout de prétexte... Les choses en étaient là lorsque nos ministres mutuels résolurent de nous marier. C'était un nouvel horizon qui s'ouvrait. — Grâce à cette annexe à mon royaume, cela faisait un État nouveau à dépouiller, quelque chose comme six mois d'ouvrage pour ma brave population. J'acceptai avec enthousiasme et je filoutai à un de mes ministres une corbeille de noce superbe. Lorsque ton refus me parvint, je me décidai à accourir moi-même essayer de te faire revenir sur cette détermination ; mais juge de ma surprise en te reconnais-

sant. Heureusement que cette surprise fut immédiatement suivie d'une forte joie, car voici le raisonnement que je me fis...

— Voyons le raisonnement.

— Eh! mon dieu! il est bien simple; je me dis: Puisque la reine Odette est mon vieux camarade Hautebois, il ne mettra plus, j'en suis sûr, d'obstacle à mes projets et il continuera, comme par le passé, à m'aider dans mes opérations.

IV

M. Hautebois se leva et avec dignité:

— Monsieur, dit-il, veuillez vous rappeler dans quelles conditions vous m'avez connu; veuillez vous souvenir que quoi que vous ayez fait, jamais, au grand jamais, je ne suis entré dans l'exécution de vos coups. Aujourd'hui, par un hasard que je bénis, je me trouve à même de m'opposer par la force à la perpétration de vos ignobles projets. Soyez donc assuré que je remplirai mon devoir d'honnête homme et que je ne laisserai pas un filou abuser d'une situation aussi étrange.

— Ah bah! fit Pique-Vinaigre étonné.

— C'est assez vous dire, je l'espère, que je persiste à vous refuser comme époux et que j'accepte la déclaration de guerre que vous me faites.

— Et moi, répondit le roi des Beauperthuisistes en imitant le ton solennel du notaire, et moi je te réponds

que, puisque c'est ainsi, je vais tout bonnement apprendre à ton peuple que madame Odette Bernard n'est tout simplement qu'un monsieur appartenant au sexe opposé.

— Je m'attendais à cette coquinerie, fit M. Hautebois, mais j'ai le moyen d'y parer sur-le-champ.

Et, se levant avec rapidité avant que Pique-Vinaigre eût eu le temps de faire la moindre tentative, le notaire courut aux portes et cria d'une voix de Stentor :

— A moi, mes gardes !

Les gardes entrèrent.

— Emparez-vous de ce misérable, fit M. Hautebois, qu'on le bâillonne et qu'on lui mette les fers aux pieds, il a osé insulter votre reine !

Les gardes sautèrent sur Pique-Vinaigre qui, malgré sa résistance, fut enchaîné.

Une fois seul, M. Hautebois tomba à genoux et remercia la Providence.

— Oh ! oui, dit-il, merci, car grâce à ce coup de main je rachète évidemment toutes les infamies que ce gueux m'a fait commettre depuis ma chute dans le tonneau de mélasse.

V

Quinze jours glissèrent sur cet événement.

Le notaire avait narré à ses ministres les projets de Pique-Vinaigre, et ce simple exposé imprimé et distribué dans tout le royaume avait suffi pour faire donner raison à la reine.

On surveilla de près le monarque-filou, la ville reprit sa tranquillité et M. Hautebois son calme.

Un soir qu'il était endormi dans sa chambre à coucher royale, sa bougie éteinte, la fenêtre de la rue s'ouvrit sans bruit et un homme pénétra.

Il se dirigea à petit bruit vers le lit, et écartant doucement la couverture, il découvrit le notaire qu'il prit par les jambes et la tête, et l'emportant entre ses bras sans le réveiller, renjamba la fenêtre et disparut.

CHAPITRE VI

I

Enjambant la fenêtre et descendant sur la place au moyen d'une échelle qui lui avait déjà servi à gravir l'étage, l'inconnu, tenant toujours le notaire endormi dans ses bras comme un enfant, courut à une voiture attelée de deux chevaux qui stationnait au coin de la rue voisine, puis, déposant sur les coussins son précieux fardeau, il monta sur le siége, fouetta les chevaux et fendit l'espace.

M. Hautebois dormait toujours.

Son paisible sommeil était même orné d'un rêve délicieux.

Il rêvait qu'il avait la rue Montorgueil dans sa poche et qu'il n'avait qu'à se glisser dans cette même poche pour réintégrer son ancien domicile.

Déjà il avait pu y glisser la moitié de son corps et il y allait fourrer son corps entier, lorsque le jour parut.

II

M. Hautebois avait pour coutume, sitôt que le soleil faisait sa rentrée quotidienne sur la scène terrestre, d'ouvrir la prunelle.

Il se réveilla donc, et encore tout souriant du doux rêve qu'il venait de faire, il étendit machinalement le bras pour sonner sa camériste, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire chaque matin dans son royal palais. Mais il chercha inutilement.

Cette absence de cordon l'étonna, aussi, dissipant tout à coup les derniers nuages qui obscurcissaient son intelligence, il se mit sur son séant et jeta un cri formidable à l'aspect de la voiture.

— Où suis-je, fit-il, et où m'emmène-t-on ?

Courant vivement à la portière, il vit la route, les arbres, les buissons qui fuyaient.

— Mais je voyage, dit-il, je voyage sans le savoir.

Alors il se précipita vers la glace de face et tira le cocher par le pan de son habit :

— Arrêtez ! cria-t-il... arrêtez ! il y a erreur.

Pour toute réponse, le mystérieux cocher frappa rudement les chevaux, qui doublèrent l'allure de leur trot.

III

— Ah çà ! mais, fit encore M. Hautebois, que veut dire ceci, et rêvé-je à nouveau ? Comment ! hier je me couche dans un lit et ce matin je me réveille dans un fiacre... Je rêve vraisemblablement, et rien de plus facile que de m'en assurer.

Le notaire mit son doigt dans sa bouche et se mordit.

Il poussa un cri de douleur.

— Je ne rêve pas, dit-il, ça m'a cuit ! Oh ! mais alors je veux savoir et savoir sur-le-champ pourquoi l'on me fait et qui me fait cette mauvaise farce.

Et se jetant de nouveau sur le pan de l'habit du cocher, il le tira tant en criant :

— Arrêtez ! arrêtez ! c'est moi, la reine, qui vous l'ordonne !

Qu'il s'enroua et que le pan de l'habit lui resta dans la main.

IV

Les chevaux couraient toujours.

Alors M. Hautebois, fou d'étonnement et d'inquiétude, essaya d'ouvrir la portière, et ce au risque de se casser le cou, de se jeter sur la route ; mais la portière était solidement close et fermée à clef.

Il chercha à briser la serrure, mais en vain.

Il se retourna vers le cocher, supplia, pria, beugla.

Rien ne fit. Le cocher continuait de fouetter ses chevaux.

Enfin, arrivé à un certain coin de route, la voiture s'arrêta.

Le notaire, qui, las d'appeler et de se démener, était retombé anéanti sur le coussin, se leva et essaya au moins de découvrir le visage de celui qui l'enlevait.

Mais à peine l'eut-il vu, qu'il poussa un cri terrible et sentit tout son sang refluer au cœur :

— Pique-Vinaigre ! fit-il.

— Oui, ma vieille, c'est moi.

Et l'ancien roi des Beauperthuisistes, le sourire à la lèvre, ouvrit la portière et vint s'asseoir à côté du notaire.

V

— Eh bien ! lui dit-il, que dis-tu de la farce ? J'espère qu'elle vaut bien la tienne.

— Vous ! vous ! libre ! et me faisant faire une promenade en voiture !

— Ça t'étonne, pas vrai ! Mais il me semble que tu aurais dû t'y attendre... depuis le temps que nous nous connaissons. Tu aurais dû savoir que j'ai l'habitude de sortir

vainqueur de tous les pétrins, et que, si bien gardée que soit une prison, je trouve toujours moyen de m'y creuser une porte de sortie. D'ailleurs, chaque fois que j'ai eu une vengeance à exercer, la chance m'a toujours servi. Tu vois qu'aujourd'hui encore cette noble déesse a été fidèle au poste.

— Une vengeance ! murmura M. Hautebois en pâlissant, et contre qui donc?

— Ah ! tu le demandes ! Mais il me semble, ma vieille, que ta conduite avec ton ancien copin mérite bien une petite vexation.

— Et cette vexation...

— Tu vas l'avoir... Tel que tu me vois, je t'emmène tout simplement dans mes États à seule fin de t'y faire la plaisanterie que tu m'as faite dans les tiens.

— Vous m'emmenez en Beauperthuisanie?

— Tout bêtement ; et une fois là, tu verras comment je comprends les vexations, moi.

— Seigneur ! s'écria le notaire avec terreur, je suis mort !

— Aie donc pas peur, j'ai pas pour habitude d'achever mes victimes si vite que ça. Tout le monde sait que je suis un raffiné. Mais les chevaux se sont suffisamment reposés, rétends-toi sur les coussins, moi je remonte sur mon siége.

Et Pique-Vinaigre descendit de la voiture, referma soigneusement la portière, et, reprenant la place qu'il occupait primitivement, donna de nouveau le signal du départ.

Les chevaux se mirent à fendre l'air comme par le passé.

M. Hautebois essuya la sueur qui coulait de son noble front.

VI

— Il faut cependant que j'échappe de ses griffes, pensa-t-il une fois que son émotion fut un peu calmée, car cet homme doit rêver une vengeance atroce ; mais comment... Ah ! si la Providence, cette belle et bonne Providence tant de fois invoquée par moi, voulait m'indiquer un moyen même canaille !

Hélas ! elle a déjà tant fait pour moi depuis que je voyage, que je suis sûr qu'elle est lasse de m'écouter et de m'assister.

Et cependant elle sait si je mérite tout ce qui m'arrive et si c'est moi qui ai demandé à être jeté dans le tonneau de mélasse.

Et M. Hautebois courba mélancoliquement la tête.

Soudain il releva brusquement cette même tête, et, se frappant le front, il se dit :

— Oui, c'est le moyen, moyen dangereux, impossible, fou, mais qui ne me fait risquer que quelques côtes, tandis qu'en restant dans cette situation je les risque toutes.

Se levant alors avec précaution, il baissa la glace qui le séparait du siége où se tenait Pique-Vinaigre, et s'ai-

dant de toutes les aspérités qu'il rencontra, il parvint à sortir de la voiture et à se placer à côté de son terrible cocher.

Celui-ci, surpris par l'apparition, ne put retenir un cri d'étonnement ; mais avant qu'il eût le temps de faire le moindre geste le notaire ferma les yeux et se précipita follement en avant.

Il tomba juste sur le cheval de gauche.

Ce dernier, ébaubi par l'arrivée de ce poids inattendu, partit d'un galop insensé dans lequel son camarade fut bien obligé de le suivre.

VII

Pique-Vinaigre, remis de son étonnement, cria à M. Hautebois :

— Mais, animal, tu vas te faire tuer ! Veux-tu descendre tout de suite ?

M. Hautebois, pour toute réponse, se cramponna de toute sa force à la crinière du cheval, et, tirant son couteau de sa poche, couteau qui lui servait de rasoir et qui ne le quittait plus depuis son avénement au trône, commença à scier les traits qui retenaient la bête à la voiture.

Pique-Vinaigre, à cette vue, prit son fouet et battit le notaire avec fureur.

Mais ce dernier, qui avait gardé sa robe de chambre royale, laquelle était faite d'une laine à double crin, s'en

enveloppa soigneusement, et sentant à peine les coups il continua à scier.

Pique-Vinaigre, voyant que la danse qu'il administrait ne servait à rien et que cinq minutes encore et le cheval allait être détaché, sauta sur la bête de droite et prit le notaire au collet.

CHAPITRE VII

I

M. Hautebois, pris au collet par Pique-Vinaigre, se sentit perdu.

Les cheveux hérissés de terreur, surexcité par la course furieuse qu'il accomplissait, il ferma de nouveau les yeux, et, levant la main qui tenait le couteau avec lequel il sciait les traits à la hauteur du corps de Pique-Vinaigre, il frappa au hasard.

Un cri terrible s'ensuivit, et à son tour la main qui tenait le collet du notaire se desserra comme par enchantement. Pique-Vinaigre était atteint.

Les chevaux couraient toujours.

II

Au cri poussé par son compagnon de route, le front du notaire s'était couvert d'une sueur glacée.

Il maintint sa paupière close, accablé sous le poids de l'acte qu'il venait de commettre.

Sa conscience s'agita sur-le-champ en prenant une voix sépulcrale ; sans attendre même le délai moral accordé à tout coupable, elle lui cria :

— Assassin ! assassin !

M. Hautebois demeura un temps assez long en cet état. Cependant il fallait se décider à ouvrir les yeux. Les chevaux avaient besoin d'être dirigés et pouvaient d'un instant à l'autre se jeter à travers champs.

Il releva donc la paupière et regarda.

Pique-Vinaigre, blessé grièvement à la cuisse, était évanoui sur son cheval.

III

M. Hautebois se dit :

— Certes, cet homme mérite son sort... Il a rompu depuis longtemps avec tous les principes et avec toutes les convenances, mais l'humanité me fait un devoir de le secourir, d'autant plus que sa blessure est mon œuvre. Soyons donc charitable et arrêtons les chevaux.

Le notaire tira tant qu'il put la bride de son cheval ; mais, nouvel incident, le cheval ne s'arrêta pas.

Tout au contraire, exaspéré par la douleur que lui causait le tiraillement forcené de son mors, il redoubla de vitesse, entraînant à sa suite la voiture, son camarade, le notaire et Pique-Vinaigre, toujours évanoui.

M. Hautebois employa la voix, la cravache, la persuasion, rien ne fit.

Le galop effréné continuait.

C'était à en devenir insensé.

Le notaire sentait peu à peu la respiration lui manquer.

Peu ferré sur les lois de l'équitation, il se tenait cramponné à la crinière du cheval et subissait un mouvement continu qui provoquait une commotion extravagante dans tout son organisme.

Il fallait cependant en finir.

Une idée terrible surgit à nouveau dans le cerveau obscurci du notaire.

Avant de la mettre en œuvre, il tenta un nouvel essai, tira sur le mors à rompre la bouche du cheval, l'appela de tous les doux noms qu'il connaissait, mais ce fut inutilement.

Alors, bien convaincu qu'il avait assez fait pour satisfaire à la loi Grammont, il rouvrit le couteau qui lui avait servi à frapper Pique-Vinaigre et le plongea dans le ventre du cheval.

Celui-ci s'arrêta net, hennit et tomba, entraînant M. Hautebois dans sa chute.

IV

Le notaire se releva cinq minutes après, il n'était qu'étourdi ; s'adossant à un arbre, il contempla son ouvrage et versa un pleur.

Pique-Vinaigre, toujours sans connaissance, était couché à côté du cheval mort.

M. Hautebois se dit :

— A quoi pourtant tiennent les idées qu'on a reçues sur l'assassinat! Il n'y a qu'une heure, quelqu'un m'aurait dit que j'allais commettre un crime, que je l'eusse traité d'insensé, et voilà que l'heure à peine écoulée, j'ai refroidi deux êtres vivants.

Ah! terrible, bien terrible chose que la vie!...

Et M. Hautebois se moucha avec désespoir.

Le bruit fit faire un mouvement à Pique-Vinaigre.

Le notaire, qui l'avait oublié un instant pour s'apitoyer sur son propre sort, courut à lui.

— Eh bien, lui dit-il, comment vous sentez-vous?

— Mal, répondit Pique-Vinaigre, j'ai une fièvre de chien. Ah! gueusard, va! Tu peux te flatter de m'en avoir fait une joliment mauvaise.

— Monsieur, répondit le notaire, Dieu m'est témoin que j'en ai le regret le plus vif, quoique, si c'était à refaire, je n'hésiterais pas.

— Nous causerons de cela plus tard; pour le moment, si tu ne veux pas me laisser mourir comme un cloporte, tâche de me donner à boire, car je brûle.

M. Hautebois se retourna pour chercher du regard un ruisseau ou une fontaine, il ne découvrit rien.

— Hélas! c'est que pour satisfaire à votre demande je manque de l'élément principal : l'eau fait relâche.

— Alors, cherches-en.

— Je n'en vois pas dans le voisinage.

— Explore, animal.

Le notaire courba la tête sous cette nouvelle injure et s'éloigna.

A peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit comme un lointain bruissement.

— Sans doute, fit-il, l'eau d'une rivière, je crois reconnaître le bruit d'un flot quelconque.

Il continua à marcher dans la direction du bruit et ne fut pas peu surpris de se trouver sur le bord de la mer.

Il revint annoncer cette nouvelle à Pique-Vinaigre. Ce dernier dit :

— Eh bien, tant mieux! Aide-moi à me soulever et à me traîner jusque-là ; — à défaut de boisson, je trouve un bain salé délicieux pour les blessures. J'aime autant cela.

M. Hautebois prit son compagnon par les épaules, le releva, et, clopin-clopant, le mena jusqu'à proximité du flot.

Là, Pique-Vinaigre se jeta de lui-même dans l'eau.

Quelques minutes après il en sortait presque guéri.

— Maintenant, dit-il, maintenant que je me sens mieux, réglons nos comptes.

M. Hautebois se jeta à ses genoux.

— Monsieur, lui dit-il, je sais que je mérite une punition sévère. J'ai agi follement et j'ai été, je l'avoue, beaucoup trop loin. Des coups de couteau ne se doivent pas donner avec cette facilité ; mais si votre intention est de m'arracher la vie, laissez-moi vous rappeler que, père de famille, notaire de mon état, je laisserai derrière moi des regrets véritables et des affaires profondément embrouillées. Soyez généreux, conservez-moi l'existence, elle seule pourra me consoler de tous les déboires qui me

sont arrivés depuis que j'ai eu la fatale idée de regarder la boutique d'un épicier de la rue Saint-Denis.

Pique-Vinaigre, qui avait écouté gravement ce discours, se mit à rire quand il fut terminé.

— Imbécile, dit-il, tu es donc lâche?

— Je suis notaire, monsieur, ajouta Hautebois.

— Eh bien, soit, je ne te tuerai pas, quoique, nom d'un petit bonhomme, j'en aie *refroidi* qui m'en avaient fait moins que toi. Mais c'est plus fort que moi, j'ai un faible pour ta personne, et puis tu viens de m'aider à me relever. Tu as tué un cheval pour que la course effrénée que je faisais sur le mien n'empirât pas ma position. Tout ça se balance et me pousse à te pardonner.

M. Hautebois se jeta sur la main de son compagnon et y déposa un baiser panaché d'un pleur.

Pique-Vinaigre lui allongea un coup de pied.

— Pas d'attouchement! fit-il, je n'aime pas les caresses, ça me chatouille.

V

Ce coup de pied rendit le calme au notaire. Il se leva et :

— Maintenant, fit-il, que l'incident est vidé, voyons un peu où nous en sommes, car, dans cette course furibonde qui a duré un temps que je ne saurais dire, j'ignore vraiment où je nous ai menés tous les deux.

— En effet, dit Pique-Vinaigre en regardant autour de lui, je ne connais pas ce pays.

— Nous sommes encore perdus! exclama Hautebois.

— Je le crains... C'est toujours ta veine, car au moment où je te menais dans mon royaume, pour t'y rendre ce que tu m'as fait dans le tien, tu trouves moyen de nous faire perdre notre route.

— Hélas! fit le notaire avec un soupir prolongé, si encore celle que nous allons suivre aboutissait à la rue Montorgueil.

Puis, après un silence :

— Tiens! j'ai faim, ajouta-t-il.

— Moi aussi, fit Pique-Vinaigre, mais il faut boucler notre ceinturon; ce paysage me fait l'effet de manquer de bouillon Duval.

Pour toute réponse, M. Hautebois promena son regard autour de lui. Tout à coup il poussa un cri de joie.

— Qu'est-ce donc? demanda Pique-Vinaigre.

Le notaire étendit le bras dans la direction de la mer.

— Là-bas, fit-il. Une voile! une voile blanche!

— En effet, dit son compagnon après avoir regardé, c'est une voile, et on dirait qu'elle vient sur nous!

— C'est la délivrance! acclama le notaire en tombant à genoux. C'est la rue Montorgueil!

Et, se relevant d'un bond, il arracha une branche à un buisson, attacha au bout son mouchoir et se mit à l'agiter fortement.

Pique-Vinaigre l'imita avec ses deux bras.

VI

La voile grossissait de seconde en seconde, et au bout de dix minutes nos deux personnages purent distinguer la coque du navire. A cette vue ils redoublèrent de signaux, un coup de canon partit.

Ils avaient été vus.

— C'est un vaisseau marchand, fit M. Hautebois.

— Non, dit Pique-Vinaigre, ça me fait l'effet d'un vaisseau de guerre.

— N'importe, qu'il soit béni, fit le notaire.

Et il agita de nouveau son mouchoir avec frénésie.

Un quart d'heure après, le bâtiment était à deux portées de canon du rivage.

M. Hautebois et Pique-Vinaigre virent avec une suprême joie qu'on mettait le canot à l'eau et qu'il se rapprochait d'eux à force de rames.

Enfin vingt minutes après, cinq matelots hollandais mettaient pied à terre, et M. Hautebois, accablé par l'émotion, se trouvait mal d'allégresse dans leurs bras.

CHAPITRE VIII

I

Les matelots hollandais, en leur qualité d'étrangers, ne comprenaient pas un mot de français.

Aussi, sans attendre que M. Hautebois eût même commencé le récit de ses aventures, ayant vu aux premiers mots par lui prononcés que c'étaient des paroles perdues pour eux, ils avaient fait signe à nos deux héros d'embarquer, et avaient, à force de rames, cinglé vers le navire.

Le notaire ne se sentait pas de joie.

Quant à Pique-Vinaigre, il souffrait de sa cuisse ; mais il n'en indiquait pas moins un certain ravissement de regagner un sol plus connu.

— Je sais bien, disait-il, que j'abandonne un royaume. Mais franchement, dans l'état où je le laisse, je n'ai rien à regretter... en le fouillant de fond en comble on n'y trouverait pas une pièce de vingt sous suisse. Mes sujets se sont tout filouté.

M. Hautebois disait, lui :

— Moi, je ne regrette rien, quoique j'abandonne des splendeurs véritables. Mais tout le monde sait que je suis né avec des goûts simples, et d'ailleurs dans cet abandon je gagne une chose qui suffirait à me consoler de vingt couronnes : je n'ai plus besoin de faire ma barbe.

II

Le canot atteignit enfin le vaisseau.

Pique-Vinaigre et le notaire se hissèrent sur le bord où ils furent reçus par le capitaine et le reste de l'équipage.

Le capitaine parlait français.

Il interrogea d'abord Pique-Vinaigre.

— Monsieur, lui dit-il, vous étiez donc égaré dans cette île déserte?

— En effet, ma vieille, répondit l'interrogé avec ce sans-façon que nous lui connaissons. Depuis trois mois, à la suite d'un naufrage, nous habitons cet endroit dépouillé de toute espèce de civilisation.

— Comme Robinson.

— Tu l'as dit.

— Et madame était votre Vendredi, fit gaiement le capitaine en se tournant vers le notaire.

— Comment, madame! exclama ce dernier.

Mais, après avoir regardé sa toilette, il comprit l'erreur du capitaine : il était encore en tenue de femme.

— Monsieur, répondit-il, je n'appartiens pas au sexe

que vous croyez... Je suis un simple homme comme vous et vos matelots.

— Ah bah !

— Oui, cela tient à une foule de circonstances que j'aurai l'honneur de vous raconter après que vous nous aurez fait servir à déjeuner, car je ne vous cacherai pas que mon compagnon et moi nous mourons littéralement de faim.

— Que ne le disiez-vous plus tôt? fit le capitaine.

Et hélant un des matelots :

— Conduisez les deux naufragés dans ma salle à manger.

Pique-Vinaigre et M. Hautebois suivirent l'homme, et une heure après ils étaient repus fortement.

Le notaire même mangea à ce point qu'il fut obligé de recourir de nouveau à l'obligeance du capitaine pour obtenir une tasse de tilleul.

III

Quand, grâce à ce repas, ils eurent repris leur assiette, ils se mirent tous deux en devoir de narrer leurs aventures au capitaine, qui paraissait impatient d'en prendre connaissance.

Ce fut M. Hautebois qui commença ; mais à peine en fut-il arrivé à leur entrée dans le royaume beauperthuisiste et à l'histoire des rôdeuses de l'île Rose, que Pique-Vinaigre remarqua un nuage sur le front du capitaine.

Ce nuage devint même gigantesquement intense lorsque M. Hautebois entama le chapitre de son couronnement en qualité de rosière et celui de son avénement au trône.

Ce fut bien pis quand Pique-Vinaigre prit à son tour la parole et narra l'histoire de son gouvernement en Beauperthuisanie.

Le capitaine devint tout à fait sombre, et quand la narration fut terminée il sortit de la salle à manger sans dire mot.

Le notaire et Pique-Vinaigre se regardèrent.

— Qu'a-t-il donc? fit M. Hautebois assez inquiet.

— Je ne sais pas, répondit son compagnon, mais il me fait l'effet de ruminer quelque chose... Dans tous les cas, je le défie de savoir l'heure au juste à laquelle il nous fera une farce.

— Et pourquoi donc?

— Parce que je lui ai filouté sa montre pendant qu'il écoutait.

— Monsieur, fit le notaire indigné, un pareil procédé avec un homme qui a le tilleul si généreux...

— Imbécile! répondit Pique-Vinaigre en haussant les épaules, puisque c'est une loi de mon royaume.

M. Hautebois allait répliquer lorsqu'un bruit de serrure vint couper sa diatribe au début.

— Qu'est-ce donc? fit-il.

— Ça, dit Pique-Vinaigre, mais c'est le bruit de clefs qu'on tourne dans les serrures, voilà tout.

— Dans quelles serrures donc?

— Dans les nôtres, parbleu!... va plutôt voir.

Le notaire courut aux portes et reconnut qu'en effet on venait de les clore sur eux.

Ils étaient enfermés.

— Mais pourquoi cet emprisonnement? dit-il en pâlissant.

— Animal! fit Pique-Vinaigre, c'est la farce du capitaine qui commence... Est-ce que je n'ai pas dit qu'il ruminait quelque chose ?

M. Hautebois tomba accablé sur une chaise.

— Encore des aventures qui recommencent! fit-il. Ah! il est écrit que j'en aurai six mille... Mon Dieu, sous quelle étoile biscornue suis-je donc né?

IV

Cependant Pique-Vinaigre s'était levé à son tour et avait été s'assurer si réellement les portes étaient fermées à double tour.

Cet examen fait, et convaincu que le notaire avait la vue excellente quand il s'agissait de constater un nouveau danger, il frappa à la porte et appela.

— Que faites-vous donc? lui dit le notaire.

— Mais je veux savoir si c'est bien avec intention qu'on nous a emprisonnés et s'il n'y a pas erreur. Dans tous les cas, je tiens à apprendre ce qu'on veut faire de nous.

Et il tambourina avec violence sur la porte.

Pique-Vinaigre y mit les deux mains, et il cognait furieusement depuis dix minutes, lorsque la porte s'ouvrit

brusquement et un seau d'eau, jeté avec violence, vint le frapper en plein visage, lui et le notaire qui était accouru au bruit.

— Bon! on nous asperge à présent! dit Pique-Vinaigre, qu'est-ce que cela peut vouloir dire?

Et il revint vers la porte, mais celle-ci était soigneusement close.

— Sapristi! fit l'ancien roi des Beauperthuisistes, voilà que ça commence à me mettre en colère, et il faut que je sache absolument ce qui se mijote là-haut sur notre compte.

Et s'arc-boutant contre la porte, il essaya de la défoncer.

— Que faites-vous? lui dit le notaire, vous allez nous faire écharper!

— Flûte à toi qui me fais des remontrances au lieu de venir m'aider! Crois-tu donc que je vais rester bêtement à attendre qu'on vienne me faire je ne sais quel tour... J'aimerais mieux tuer encore une fois l'équipage en entier.

— Seigneur! dit M. Hautebois, un douzième meurtre!... Mais quel homme êtes-vous donc? et comme décidément je suis déplacé dans votre société!

Pique-Vinaigre, sans faire aucune attention à la tirade du notaire, continua son opération.

Déjà la porte criait et se fendait dans les jointures lorsqu'elle s'ouvrit de nouveau pour donner passage à six matelots qui, sans laisser le temps aux deux amis de se reconnaître, se jetèrent sur eux et leur passèrent à chacun une camisole de force.

Sitôt ce travail terminé, l'un d'eux, qui baragouinait

quelques mots de français, s'approcha de Pique-Vinaigre et lui dit :

— Voyons... vous tâcher de rester tranquille... vous idiot ainsi que camarade à vous, mais vous peut-être guérir une fois arrivés.

— Comment! essaya de dire Pique-Vinaigre.

— Silence! reprit le matelot... vous rien dire, ou nous rejeter eau à vous!...

— Mais, pardon, fit Pique-Vinaigre... moi vouloir parler, moi vouloir savoir ce qui se passe.

— Eh bien, moi vais vous le dire... Vous avoir raconté au capitaine des choses si impossibles que le capitaine avoir reconnu que madame et vous étiez fous, et que lui avoir peur des fous.

— Ah! exclama M. Hautebois, il nous prend pour des... C'est une nouvelle tuile qui nous choit sur l'occiput.

Et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, en proie à un désespoir mélangé de découragement.

Les matelots s'étaient retirés, non sans avoir, encore cette fois, clos sérieusement les deux portes.

CHAPITRE IX

I

— C'en est trop, par exemple, dit Pique-Vinaigre. Au moment où nous croyions toucher à la délivrance, tomber juste sur un capitaine qui prend nos aventures pour des hannetons !

— C'est la fatalité, murmura M. Hautebois.

— Mais aussi pourquoi diable aller lui raconter nos deux histoires ? En y réfléchissant, je trouve que ce capitaine a raison. Comment avaler que j'ai régné sur un pays de filous, et que, toi, tu as gouverné une nation de dames sous le nom d'Odette Bernard?... C'est des vrais récits de toqués, ça !...

— Mais puisque c'est la vérité !

— Toutes les vérités ne sont pas bonnes à raconter, et la preuve c'est que tu vois où ça nous mène.

— Hélas, c'est vrai... ça nous mène partout... excepté rue Montorgueil. Mais qu'allons-nous faire ?

— Est-ce que je sais, moi ? ces satanées camisoles tien-

nent comme le diable... Autrement il y aurait bien un coup à faire...

— Encore ! bondit le notaire ; et lequel, Seigneur ?

— Ce serait de mettre tout bêtement le feu au bâtiment, et pendant qu'il brûlerait de nous sauver à la nage.

— Eh bien ! en voilà un coup qui n'a pas mon approbation, par exemple.

— Parce que tu es une poule mouillée... Mais si je n'étais pas attaché, je te flanque mon billet que ce serait fait séance tenante.

— Alors je bénis nos camisoles !... et Dieu sait si pourtant elles me gênent dans les entournures !

II

Abandonnons pour quelques instants nos deux héros et montons sur le pont du navire.

Le capitaine s'y promène en compagnie d'un personnage fort crépu, à la tête bronzée et à longues moustaches.

Ils causent.

— Par ainsi, fait le personnage, vous êtes certain qu'ils ne sont connus de personne ?

— De personne que nous connaissions. Non...

— Que, partis depuis sept ou huit mois de Paris, on a mille raisons pour les croire morts ?

— Mille.

— Qu'ils sont solides ?

— Très-solides.

— En excellente santé?

— Excellente.

— Et qu'enfin votre responsabilité est complétement à couvert?

— Complétement à cause du stratagème que j'ai imaginé de les faire passer pour fous.

— Tout est pour le mieux alors, et voici vos trois mille francs, le prix convenu.

— Merci.

— Vous remarquerez que je ne vous demande pas de reçu.

— Et bien vous faites, car c'est à cette expresse condition que j'ai consenti au marché.

— Maintenant ces deux hommes m'appartiennent.

— En toute propriété... Il ne s'agit plus que d'opérer sur eux le petit travail en question et de trouver un moyen de les débarquer nuitamment sur la côte que vous désignerez.

— Ceci est mon affaire... J'ai dans mes caisses, pour ce travail, un moyen infaillible. Quant au débarquement, nous continuerons, pour l'effectuer sans rien révéler à l'équipage, à spéculer sur votre petit stratagème, vous me présenterez comme docteur-aliéniste... possesseur d'une maison de fous en Amérique et chargé par vous d'y renfermer nos deux insensés.

— Mais si mes matelots s'aperçoivent qu'ils ont changé de couleur?

— Je ferai en sorte qu'ils ne le voient pas.

— Tout est pour le mieux alors.

Et les deux hommes se serrèrent la main en silence.

III

Une heure après ce mystérieux colloque, les portes qui emprisonnaient Pique-Vinaigre et M. Hautebois s'ouvrirent de nouveau.

Le matelot qui baragouinait le français parut portant le dîner.

Il le plaça devant les deux voyageurs et leur dit:

— Vous manger, vous boire et vous dormir.

Et il sortit.

— Hé, là-bas ! cria Pique-Vinaigre.

Mais il était trop tard, la porte s'était déjà refermée.

— Ah çà ! il est idiot cet animal-là, continua de crier l'ancien roi des Beauperthuisistes. Comment veut-il que nous mangions? nous avons les bras attachés !

— Peut-être compte-t-il, objecta M. Hautebois, que nous saurons dîner sans le secours de nos mains.

— Comme les chiens, alors !

— Hélas ! oui !

— Soit ! alors, essayons !

Et Pique-Vinaigre mangea en prenant avec sa bouche à même les plats.

Le notaire l'imita; mais, une seconde après, Pique-Vinaigre éclata de rire.

— Ah ! qu'elle est bonne ! fit-il. Tu es tout noir.

— Et vous aussi, fit M. Hautebois. Qu'est-ce que nous mangeons donc?

— Je l'ignore. Dans tous les cas je ne connais pas ce chipolata-là ! Ça ne me fait rien, comme j'ai faim et que ça n'est pas absolument mauvais, je continue à en manger.

Et Pique-Vinaigre replongea sa tête dans le plat de telle façon qu'il la retira complétement prise partout par la couleur déjà remarquée.

M. Hautebois, aiguillonné par l'appétit, en fit autant, et tous deux opérèrent si bien chacun de son côté qu'une fois les plats nets, en se regardant mutuellement, ils ne purent s'empêcher de s'écrier en chœur :

— Tiens, un nègre !

— N'est-ce pas ? fit derrière une voix inconnue.

Ils tournèrent vivement la tête et aperçurent le personnage mystérieux qui avait causé sur le pont avec le capitaine.

Il était entré à petit bruit.

IV

— Qui est-ce que c'est que celui-là ? dit Pique-Vinaigre.

— Qui je suis ? répondit l'homme, je suis votre propriétaire, messieurs !

— Notre propriétaire !... et comment cela ?

— Le bâtiment est donc à vous ? demanda naïvement M. Hautebois.

— Non, pas précisément ; ma propriété n'est représentée ici que par vos deux individus.

— Nous vous appartenons ?

— D'un bout à l'autre, oui, messieurs.

— Et c'est pour cela que vous nous avez fait emprisonner et fait revêtir ces camisoles ?

— Pas tout à fait ; mais puisque cela est fait, je suis trop heureux de cette circonstance pour m'en plaindre.

— Comment, trop heureux ?

— Oui, car elle va me permettre de continuer l'œuvre de teinture habilement commencée par ces plats...

— Vous allez nous teindre en noir ?

— Des pieds à la tête.

Et l'inconnu tira de dessous sa redingote un pot et un pinceau.

— Mais quel est donc votre projet, Seigneur ?

— Mon Dieu, messieurs, mon projet est bien simple, et je suis convaincu qu'à ma place vous en feriez tout autant.

Il faut vous dire, messieurs, que, grâce à cette satanée guerre d'Amérique, nous manquons foncièrement de nègres, et plus nous en manquons — comme un fait exprès — plus on nous en demande, plus on veut nous les payer cher... Alors...

— Pardon, monsieur, fit le notaire poliment ; avant tout, à qui avons-nous l'honneur de parler ?

— Monsieur, à Jérôme Cracovinard, marchand d'esclaves en chambre.

— Ah !

— Puis-je continuer ?

— Comment donc!

— Or, messieurs, puisque nous manquons de nègres et qu'en en vendant nonobstant je pourrai réaliser un joli bénéfice, voici l'industrie à laquelle je me livre déjà depuis quelques mois, et avec succès... J'achète tous les blancs vagabonds que je trouve sur ma route, je les teins et je les vends comme Africains garantis.

— Pas mal! dit Pique-Vinaigre qui commençait à comprendre, c'est un assez joli coup!

— N'est-ce pas? Est-ce aussi l'avis de monsieur?

Et Jérôme Cracovinard se retourna vers Hautebois.

Ce dernier avait une fois de plus la tête penchée sur la poitrine. Il était anéanti par l'aveu qu'il venait d'entendre.

— Oui, oui, fit-il; mais est-ce que votre projet est de nous vendre aussi?

— Vous n'en doutez pas, je l'espère, puisque j'ai l'intention de finir de vous teindre.

— Mais, monsieur, exclama le notaire, c'est une simple infamie!

— Monsieur, c'est du commerce.

— Mais nous ne sommes pas des vagabonds!

— C'est ce qui ne m'est pas bien prouvé; dans tous les cas, j'ai l'honneur de vous supplier de vous prêter à ma petite opération.

— Jamais, fit M. Hautebois, et je suis sûr que mon compagnon est dans mes idées, il a horreur du noir.

— Pardon, dit Pique-Vinaigre, qui depuis un instant réfléchissait, qui est-ce qui te prie de répondre pour moi?

— Comment!

Et, s'adressant au marchand négrier:

— Au contraire, continua l'ancien roi beauperthuisiste, je trouve l'idée de monsieur excellente, et la preuve, c'est que voilà mes jambes et mes bras... qu'il les teigne!

— Ah bah! fit le notaire ébahi.

— A la bonne heure, dit Cracovinard. Vous êtes complaisant, vous. Je ne vais donc pas vous faire attendre.

Et, s'approchant de Pique-Vinaigre, il commença sur lui son travail de teinture.

M. Hautebois donnait sa langue aux chiens.

Lorsque tout à coup il releva brusquement la tête, sourit à son compagnon qui se laissait gravement teindre et murmura:

— J'y suis! Pique-Vinaigre a trouvé un plan! Nous sommes sauvés!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I[er]

I

Le plan de Pique-Vinaigre était d'une simplicité évangélique.

Il consistait à faire celui qui consent, pour que le teinturier Cracovinard, abusé par sa condescendance, lui retirât sa camisole.

C'est ce qui advint.

Afin de lui teindre le torse en noir, le marchand de nègres aida de lui-même Pique-Vinaigre à se débarrasser de ses liens.

Déjà il remuait son pinceau dans le pot pour le promener agréablement sur la poitrine de l'ancien roi des Beauperthuisistes, lorsque celui-ci, lui sautant d'un bond à la

gorge, l'étrangla à moitié et le coucha de tout son long sur le parquet.

La demi-asphyxie de Cracovinard lui assurant au moins quelques secondes de tranquillité, il courut au notaire, lui retira sa camisole, et revenant tous deux au marchand de nègres, ils l'enchaînèrent à son tour en lui faisant endosser — pour plus de sûreté, — les deux camisoles ensemble.

Cracovinard revint à lui.

— Messieurs, dit-il, c'est un abus de confiance.

— C'est possible, répondit Pique-Vinaigre ; mais, demande à monsieur, je suis de ceux qui n'ont confiance que dans l'abus.

II

Le notaire prit à son tour la parole :

— Monsieur, dit-il au négrier, tous ceux qui me connaissent vous diront que de ma vie je n'ai approuvé une violence, mais cette fois je suis forcé d'avouer que la récompense égale vos méfaits ; en d'autres termes, j'ai bien l'honneur de féliciter Pique-Vinaigre de vous avoir mis dedans.

Pour toute réponse, Cracovinard se mit à rugir. La colère commençait à s'emparer de lui...

— Messieurs, dit-il avec fureur, que comptez-vous sérieusement faire maintenant?...

— Mais, répondit Pique-Vinaigre, nous comptons ne

rien faire du tout. Ce que nous voulions, c'était de n'être point vendus comme nègres. Nous ne le serons pas. Nous nous déclarons satisfaits.

— Eh bien! messieurs, fit Cracovinard, à mon avis vous vous réjouissez trop tôt, car tout me prouve à moi que vous serez nonobstant vendus.

— Ah bah ! fit Pique-Vinaigre.

— Diable ! dit M. Hautebois, étonné de cette assurance.

— Oui, continua le négrier, car le capitaine de ce vaisseau est un de mes amis, il commande en souverain sur son navire et l'équipage se compose d'une cinquantaine d'hommes... Dans une heure ou deux, le capitaine ne me voyant pas revenir enverra prendre de mes nouvelles ; en supposant que vous m'empêchiez de parler, votre délivrance seule lui révélera votre révolte, et alors...

— Et alors...

— Et alors, ma foi, les cinquante hommes rétabliront tranquillement les choses dans leur état primitif... Les camisoles vous seront remises, je continuerai mon œuvre de teinture, et, au lieu de vous vendre aux sudistes qui traitent quelquefois les nègres en hommes du monde, j'irai vous vendre à quelque roi africain qui aura besoin de sacrifier quelques braves gens à son dieu !

— Diable ! diable ! répéta M. Hautebois de plus en plus inquiet.

Et il regarda Pique-Vinaigre, dont la figure s'était rembrunie.

— Monsieur pourrait bien avoir raison, continua le notaire, et peut-être avons-nous été trop loin...

— Non, fit l'ancien roi des Beauperthuisistes avec énergie, car moi aussi j'ai un moyen de leur échapper.

Et courant mettre un genou sur la poitrine de Cracovinard, il lui prit la gorge dans ses cinq doigts et commença à l'étrangler doucement.

— Au secours ! essaya de crier le marchand de nègres en blêmissant.

— Silence donc ! dit Pique-Vinaigre, c'est pour rire ; c'est à seule fin de t'aider à me dire toute la vérité ; tu vas voir comme ça aide les consciences, ça.

III

— Voilà la chose, ma vieille, continua-t-il. Tu vas nous dire, mais sans farce, sans ambage, sans coquinerie, ou je serre les doigts, tu vas nous dire où nous sommes et à quelle distance de la terre nous naviguons en ce moment.

— A deux lieues.

— D'où ?

— De...

Cracovinard essaya, mais la voix ne sortait pas.

— Monsieur Pique-Vinaigre, fit Hautebois, il me semble que votre moyen d'aider les consciences, quoique bon, ne laisse pas que d'avoir certains inconvénients, entre autres celui d'arrêter les bons mouvements. Desserrez donc vos doigts, car encore quelques minutes, et le marchand né-

grier ne sera plus qu'un asphyxié au grand complet, du moins c'est mon humble avis.

Pique-Vinaigre desserra.

— De Pernambuco, dit Cracovinard.

— Pernambuco, Brésil, glapit le notaire, trente mille habitants, ancienne possession espagnole.

— Tu es sûr ? poursuivit l'ancien roi des Beauperthuisistes.

— Il est facile de vous en assurer. Regardez par l'écoutille, vous verrez la terre dans la brume.

— Regarde, fit Pique-Vinaigre à M. Hautebois.

— Je vois, dit le notaire. C'est la terre.

— C'est bien alors... Maintenant voici mon plan. Comme en effet dans une heure à peine on va venir à ton secours, nous allons employer cette heure à nous tirer de tes griffes en gagnant la terre à la nage.

— A la nage ! exclama M. Hautebois.

— Oui, et ce ne sera pas la première fois que nous aurons accompli ce petit travail... Par ainsi, notaire, ouvre l'écoutille et lance-toi. Moi, je donne un dernier tour de doigts au Cracovinard pour qu'il dorme un bon quart d'heure... et je te suis.

— Mais, monsieur, fit le notaire, vous ne vous souvenez donc plus que je ne sais pas nager.

— Diable ! c'est juste, dit Pique-Vinaigre. Il va encore falloir que je te porte. M'auras-tu ennuyé tout de même pendant ce voyage ! Allons, houpp ! Je saute, et tu vas sauter après moi. Je te recevrai dans mes bras.

Le notaire courba la tête. Il sentait bien qu'il n'y avait pas d'autres moyens de sortir de la position, mais la pers-

pective de prendre un bain de cette dimension jetait de la perturbation dans son âme.

Il fallut bien se décider.

Pique-Vinaigre donna un violent coup de pouce au marchand négrier, qui s'évanouit, monta jusqu'à l'écoutille et se précipita.

Une seconde après, le notaire lui tombait sur la tête.

IV

Le lecteur sait déjà à quoi s'en tenir sur la nature de l'ancien roi des Beauperthuisistes. Il ne s'étonnera donc pas de le voir nager vigoureusement d'une seule main, l'autre étant employée à tenir M. Hautebois à fleur d'eau.

Il nageait depuis un quart d'heure, et le notaire, malgré les nombreux coups qu'il buvait, signalait déjà la terre, lorsqu'en se retournant pour regarder a quelle distance ils étaient du vaisseau, Pique-Vinaigre jeta un cri terrible.

— Qu'est-ce que c'est? fit M. Hautebois.

— Nom d'une pipe! une baleine!

— Une baleine!

Et le notaire effaré laissa tomber sa tête dans l'eau.

Il la releva promptement, et pour cause.

— Une baleine! Et où cela, Seigneur? fit-il.

— Derrière nous, elle nous a vus...

— Mon Dieu!

— Elle se dirige de notre côté. Nageons, ma vieille, ou nous sommes frits !

— Mais je ne sais pas faire la coupe ! exclama M. Hautebois avec désespoir.

Et il se cramponna fiévreusement à Pique-Vinaigre.

— Mais tu vas me faire couler, animal ! beugla celui-ci, ne me serre donc pas la jambe.

— J'ai peur, fit le notaire.

— Eh bien ! et moi, animal ? Est-ce que je suis rassuré ? Ah ! sapristi !

— Quoi ?

— J'entends son souffle, elle doit être tout à fait derrière nous.

M. Hautebois regarda.

— En effet, dit-il, je vois sa bouche, Seigneur ! elle s'ouvre ; pourquoi donc l'ouvre-t-elle ? dites.

— Parbleu ! pour nous manger.

— Ah !

— Tiens, sens-tu, elle nous aspire ; voilà que je ne puis plus remuer ni pied ni pattes... Malgré moi je vais aller à elle.

— N'allez pas !

— Si je pouvais, parbleu !... Ah ! mille millions de sabres de bois, nous sommes avalés !... ça y est !

— Au secours ! essaya de crier le notaire, à la garde !

M. Hautebois n'acheva pas, et par une raison plausible.

Il venait, en compagnie de Pique-Vinaigre, de faire son entrée dans le gosier de la baleine.

CHAPITRE II

I

Toutes les personnes qui ont eu l'occasion d'être avalées par des baleines savent que le séjour que l'on fait dans leur gosier est de courte durée.

Avec la rapidité de l'éclair ces aimables cétacés introduisent dans leur ventre les objets quelconques qui en sollicitent l'entrée.

C'est ce qu'il advint à M. Hautebois et à Pique-Vinaigre.

Avant même qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître ils étaient installés dans ce vaste estomac en compagnie d'une foule de poissons et d'épaves de toutes sortes.

La première émotion passée, Pique-Vinaigre s'assit sur un turbot, et le notaire sur une masse de homards.

— Eh bien! dit l'ancien roi des Beauperthuisistes, avalés comme de simples goujons!

— Hélas! murmura M. Hautebois.

— Si encore nous étions les premiers à faire ce voyage, mais non! il y a un nommé Jonas, n'est-ce pas? qui dans le temps...

— Jonas? fit le notaire.

— Jonas ou Joas, ça m'est égal; et moi qui croyais que c'était une fable, un conte... Il n'y a pas à dire maintenant, ça peut arriver.

— Et la preuve, c'est que nous y sommes, et pour combien de temps!... Dieu seul le sait.

— Dans tous les cas, continua Pique-Vinaigre, nous sommes sûrs de ne pas mourir de faim. Avec ce que la baleine avale de poissons, nous pourrions nous mettre revendeurs à la Halle.

— Il plaisante dans un moment pareil! exclama le notaire; oh! le tonneau de mélasse! le tonneau de mélasse!

II

M. Hautebois essuya un pleur.

Pique-Vinaigre se leva.

— Ma foi, dit-il, c'est grand ici... Je n'aurais jamais cru qu'un estomac pût avoir cette dimension. Tant mieux, au moins nous pourrons nous installer à notre aise.

— Comment... à notre aise?

— Dame! il va bien falloir s'organiser. Nous sommes ici pour plus de trois-six-neuf, va!

— Hélas!

— Ce qui me console, c'est que nous n'aurons pas de loyer à payer. Tiens, voilà ta chambre et voici la mienne.

Et Pique-Vinaigre indiqua la paroi de gauche et la paroi de droite.

— Je prends le côté du cœur, poursuivit-il... c'est une manie... Au moyen des débris qu'elle va indubitablement avaler, nous pourrons nous meubler. Du reste, nous n'avons pas à faire les difficiles... un lit de coquillages, une couverture de n'importe quoi, et pas de table de nuit... Ah çà ! voyons, vas-tu un peu rire, à la fin des fins !

— Monsieur, répondit le notaire, je n'en ai plus la force, mon courage est à bout; vous êtes témoin que jusqu'à ce jour j'ai tout supporté avec dignité et résignation. Mais cette fois c'est trop... Habiter l'intérieur d'une baleine, cela dépasse toutes mes idées. Tel que vous me voyez, je donnerais mon étude pour être même entre les mains de M. Cracovinard.

— Je l'accepte. A notre retour en France, j'irai en prendre possession. Mais, en attendant, fais ton lit.

III

M. Hautebois se leva à son tour, et, pour obéir aux ordres de son compagnon de voyage, il chercha du regard ce qui pouvait lui servir tout au moins d'oreiller.

L'estomac de la baleine était, comme nous l'avons dit, rempli de poissons et d'épaves.

Parmi ces épaves, le notaire avisa une chaise à trois pieds, cinq ou six livres, une table et un jeu de cartes.

De son côté Pique-Vinaigre avait trouvé un fourneau, deux casseroles et un semblant de marmite.

M. Hautebois s'étonna :

— J'avais bien entendu parler, dit-il, de l'indifférence des cétacés à ingurgiter toute espèce de choses, mais ma foi n'allait pas jusqu'à supposer qu'ils avalaient des mobiliers.

— Tu vois bien, répondit l'ancien roi des Beauperthuisistes, que tu as eu raison de voyager et que tu avais encore pas mal de choses à apprendre. Ce mobilier nous sauve la vie ; grâce à la chaise nous pourrons nous asseoir, grâce aux cartes nous pourrons nous distraire, grâce aux livres tu pourras me flanquer la paix quand je n'aurai pas envie de causer avec toi, et enfin grâce au fourneau nous pourrons faire notre cuisine.

— Dans le ventre de la baleine ?

— Dans son propre ventre. Si tu crois que je vas me gêner avec ma propriétaire !... et la preuve... passe-moi ces morceaux de bois qui se promènent là-bas près des homards, ces deux clous, et tu vas voir qu'avec les deux clous je vais allumer le feu et avec le feu t'apprêter un joli petit turbot à la sauce... blanche — dont tu te lécheras la barbe.

Le notaire obéit, mais en hochant la tête.

Il doutait.

Pique-Vinaigre, pour le convaincre, alluma le feu en quelques minutes et mit le saumon dans une casserole.

M. Hautebois le regardait faire avec une certaine admiration en se disant à part lui :

— Quelle intelligence ! et quand on pense que si cet homme avait reçu la moindre éducation il aurait peut-être été la gloire de son siècle, au lieu d'en être le rebut. O Piedeloup ! continua-t-il toujours *in petto*, mais avec un

lyrisme relatif, homme sévère mais juste, à toi cette pensée profonde! à toi ce remercîment pour m'avoir flanqué tant de pensums injustes mais nécessaires!

IV

Cependant le turbot cuisait.

Mais un incident nouveau se produisit et vint prouver au notaire que son admiration pour Pique-Vinaigre était exagérée.

La fumée, ne trouvant pas d'issue, s'entassait dans le ventre de la baleine et menaçait d'étouffer les deux voyageurs.

Déjà M. Haufebois avait toussé sept ou huit fois et il allait tousser à nouveau lorsqu'il se décida à prendre la parole :

— Monsieur, dit-il, vous avez, dans votre rapide organisation, oublié un détail que tout m'oblige à qualifier de sérieux. Vous avez omis de vous souvenir que ce logement manque de cheminée.

— C'est vrai, répondit Pique-Vinaigre, et ça nous obligera à manger toujours froid, à moins que...

— Que quoi?

— Que nous ne risquions un coup.

— Encore!

— Oui, que nous ne perçions un trou dans le toit.

— Blesser notre baleine!

— Bah! elle est si grosse qu'elle ne s'en apercevra pas.

— Et si elle s'en aperçoit?

— Eh bien, si elle s'en aperçoit... après?

— Comment, après!... Mais songez donc que notre vie dépend d'elle. Je dirai plus : qu'elle dépend de la plus légère indisposition qui lui surviendra. Qui vous dit que cette blessure ne lui donnera pas un peu de fièvre, et qu'avec la fièvre elle n'aura pas un mal de cœur quelconque?

— Qu'elle l'ait, je m'en moque, moi!

— Mais, malheureux! si elle l'a, vous ne vous rappelez donc plus les conséquences du mal de cœur?

— Comment?

— Vous ne vous souvenez donc plus de ce qui se passe, par exemple, dans les cas d'indigestion? L'estomac se contracte et alors...

— Et alors?

— Il se vide.

— Et alors?...

— Eh bien, voilà! nous sommes tranquillemen rejetés tous les deux à la mer, nous et notre mobilier.

— Ah! sapristi! c'est vrai, je n'y songeais pas, moi. Ce que c'est que d'avoir étudié la médecine! Tu nous sauves la vie, tout bêtement.

— Monsieur, fit le notaire avec majesté, c'est une simple revanche.

Et M. Hautebois levait la main pour se la passer noblement dans les cheveux, lorsque lui et Pique-Vinaigre furent violemment renversés par une secousse terrible.

C'était la baleine qui, elle aussi, commençait à être indisposée par la fumée.

CHAPITRE III

I

— Sapristi! fit M. Hautebois.

— Nom d'une pipe! s'écria Pique-Vinaigre, quel tremblement de terre!

— D'où cela peut-il venir?

— Mais de notre maison, parbleu! c'est la fumée.

— Éteignons alors...

— Je crois bien, sans cela nous allons continuer à danser des farandoles à nous briser la tête contre les côtes.

Et l'ancien roi des Beauperthuisistes courut éteindre le feu.

Il était temps. La baleine, étonnée de cette fumée anormale qui lui grattait l'estomac, commençait à éprouver les symptômes de l'indisposition tant redoutée par le notaire.

Ces symptômes prirent même à un moment donné une telle gravité que nos voyageurs furent obligés de se cramponner aux parois pour échapper à un sort aussi terrible qu'étrange.

M. Hautebois, qui recevait par derrière les contractions de l'estomac, était livide.

— Seigneur, dit-il, faites que la Providence lui envoie plusieurs baquets de thé.

II

Enfin l'orage se calma.

La baleine reprit son assiette, et le notaire et Pique-Vinaigre purent s'occuper à nouveau de leur dîner

Le turbot était cuit d'une façon suffisante.

L'ancien roi des Beauperthuisistes installa la table, prit la chaise pour lui, fit à son compagnon un siége de poissons et mit le couvert.

Ils dînèrent.

Après le dîner, Pique-Vinaigre assez repu prit la parole :

— Maintenant, dit-il, ce n'est pas tout ça, il s'agit de régler notre vie pour tout le temps qu'il va nous falloir rester ici.

— Réglons, fit M. Hautebois.

— Le hasard nous a envoyé des livres, je veux que le matin tu m'apprennes l'orthographe.

— C'est facile.

— Après cette leçon, nous déjeunerons...

— Avec du poisson?

— Toujours. Après le déjeuner nous dormirons.

— Bien.

— Après notre sieste, nous ferons une partie de cartes, mais en intéressant ferme la partie...

— Cela sera difficile, puisque nous sommes tous deux sans argent.

— Et nos propriétés donc!... ton étude!... que tu m'as déjà offerte.

— Permettez... je l'ai offerte... au destin, mais pas à vous .. Vous n'êtes pas le destin, n'est-ce pas?

— Soit, nous la rejouerons, et je te la gagnerai.

— Permettez encore.

— Silence! tu sais que quand je dis quelque chose... Après la partie de cartes nous dînerons, et après le dîner nous passerons la soirée à orner notre chambre.

— Et avec quoi? Seigneur!

— Avec ce que la baleine avalera, j'aime le luxe, moi.

— Mais qu'avalera-t-elle?

— Puisqu'on te dit qu'elle avale de tout... et tiens, la preuve, regarde...

En effet, au même moment, le gosier de la baleine s'ouvrit et un rouleau soigneusement enveloppé parut au milieu d'une trentaine de crabes.

— Qu'est-ce que c'est? fit M. Hautebois.

— Je ne sais pas... mais je parie que c'est quelque chose qui nous servira pour notre ornementation.

Le notaire déchira l'enveloppe et jeta un petit cri d'étonnement.

— Du papier peint! fit-il.

— Tu vois! du papier peint, et du superbe encore! il y en aura pour nos deux cases... dès demain soir nous commencerons à le coller.

— Coller du papier peint dans le ventre d'une baleine! murmura le notaire. Qui croira jamais qu'un officier ministériel aura pu en arriver là?

III

La nuit se faisait plus intense dans l'estomac du cétacé. Pique-Vinaigre en conclut que le soleil était couché et que l'heure de prendre du repos avait sonné.

— Couchons-nous, fit-il, et à partir de demain, en avant la vie intime et réglée.

M. Hautebois s'étendit sur le lit qu'il s'était préparé, Pique-Vinaigre l'imita, et dix minutes après ils ronflaient tous deux à faire croire à la baleine qu'elle avait avalé deux contrebasses.

Le lendemain l'existence projetée commença.

L'ancien roi des Beauperthuisistes prit sa première leçon d'orthographe.

Mais soudain et au moment où M. Hautebois expliquait à son élève que l'*h* était aspirée dans *haricots* et point dans *Annibal*, nos deux voyageurs éprouvèrent le même tiraillement qu'ils avaient éprouvé lors de l'indisposition de la baleine. Seulement cette fois le tiraillement avait lieu en sens inverse.

Le notaire et Pique-Vinaigre coururent de nouveau se cramponner aux côtes et virent pendant un quart d'heure tous les objets entassés dans l'estomac disparaître à leurs yeux avec une rapidité terrifiante.

Ces objets s'en allaient par le côté exactement opposé au gosier.

Les deux voyageurs étaient pâles et la sueur perlait sur leurs fronts.

La situation était terrible, en effet.

Enfin, au bout de quinze minutes, ce colossal déménagement s'arrêta, et Pique-Vinaigre et M. Hautebois purent abandonner les parois.

— Ouf! fit l'ancien roi des Beauperthuisistes... en voilà une sur laquelle nous n'avions pas compté.

— Seigneur! dit le notaire, quelle terrible chose! et moi qui me demandais comment une simple baleine pouvait supporter tout cela!

IV

Le calme rentra bientôt dans le cœur des deux compagnons. Mais quand ils purent réfléchir, le désespoir s'empara d'eux.

Tout leur mobilier avait fui, l'estomac était vide comme si une machine pneumatique y eût opéré son petit travail.

— Qu'allons-nous devenir maintenant? fit M. Hautebois.

— Ma parole, si je le sais! répondit Pique-Vinaigre; si tous les jours c'est à recommencer, tu comprends que ça ne sera pas long. Nous n'aurons une nuit qu'à être endormis, et crac...

— A la mer, et par quel passage, mon Dieu!

— Il va falloir changer notre plan de conduite.

— Mais, vous êtes donc toujours pour les plans! s'écria le notaire découragé.

— Dame! si je te laissais cette besogne-là à faire, il y a longtemps que nous serions frits. A partir d'aujourd'hui nous ne dormirons plus.

— Bon!

— Ou, du moins, l'un veillera pendant que l'autre dormira, et, à la moindre alerte...

— Il réveillera l'autre...

— C'est bien cela. Mais, quand ce sera ton tour, ne va pas flâner, suivant ton habitude. Tu as vu que ça n'est pas long.

— Soyez tranquille, dès aujourd'hui quand je veillerai, afin de ne pas perdre de temps à vous secouer, je m'assoirai sur vous.

V

Vers le soir l'estomac de la baleine s'emplit de nouveau.

Le poisson ne manquait pas, mais il fallut le manger cru.

Aussitôt la nuit arrivée, ainsi qu'ils en étaient convenus, chacun des deux voyageurs dormit et veilla à tour de rôle.

Un mois se passa.

On s'habitue à tout. En effet, à peine le mois s'était-il écoulé, que les deux voyageurs étaient complétement ac-

coutumés à leur genre de vie et vivaient en parfaite intelligence.

M. Hautebois poussait bien de temps à autre un soupir, mais Pique-Vinaigre le lui faisait rentrer en lui disant :

— C'est encore meilleur que d'être vendus comme nègres.

Et le notaire courbait la tête.

En effet, la position était préférable, mais comme elle l'éloignait encore de la rue Montorgueil !

Un matin qu'ils déjeunaient, ils sentirent que leur maison nageante s'agitait fortement.

Ils subissaient une foule d'oscillations auxquelles ils n'étaient pas habitués.

La baleine allait, venait... et causait aux deux voyageurs des transes inconnues.

— Que se passe-t-il? fit M. Hautebois.

— Je n'en sais rien, répondit Pique-Vinaigre, mais il me semble que ça recommence à mal aller pour nous.

— Quand on pense, dit le notaire avec amertume, que nous ne pouvons être tranquilles six semaines !

A ce moment la baleine se retourna si violemment que les deux voyageurs se trouvèrent tout portés à marcher sur les mains.

D'où venait cette perturbation insolite? c'est ce que nous saurons en mettant un peu le nez à la porte du cétacé.

CHAPITRE IV

I

La baleine venait tout simplement d'échouer sur une plage.

Prise dans le sable, elle essayait vainement de se dégager, et, malgré les ruades auxquelles elle se livrait, à chacun de ses mouvements elle s'ensablait davantage.

Le bord de la mer était couvert de spectateurs.

C'était en effet une lutte imposante et digne d'être regardée. Le colosse se débattait avec frénésie, soufflait et jetait des torrents d'eau par ses évents.

Les spectateurs disaient :

— Faut-il la harponner ? car c'est une belle capture à faire.

— C'est inutile, elle ne se dégagera point et nous l'aurons sans avarie.

Le combat dura six heures, au bout desquelles la baleine épuisée se coucha sur le dos et ne bougea plus.

Au même instant la foule des spectateurs s'approcha d'elle en poussant des cris de joie.

Quand ils se furent assurés qu'elle était dans l'empêchement absolu de se défendre, ils organisèrent avec une rapidité merveilleuse un système de transport.

Quarante hommes la roulèrent jusqu'aux bords des maisons.

Une fois déposée là, on courut chercher les autorités constituées pour qu'elles en prissent possession au nom du gouvernement.

Dans le pays où la baleine venait d'échouer si malheureusement, ce qui est à trop de monde n'est plus à personne.

Les autorités arrivèrent, verbalisèrent et décidèrent que la baleine serait envoyée à la capitale pour faire l'ornement du musée d'icelle.

Quelles étaient ces autorités, quelle était cette capitale et quel était ce musée ?

C'est ce que nous dirons tout à l'heure.

II

Revenons à M. Hautebois et à Pique-Vinaigre.

Nos deux voyageurs avaient été si rudement secoués pendant six heures qu'ils étaient étendus dans le ventre du cétacé le corps meurtri de contusions.

Le notaire surtout ne pouvait se tenir debout.

Dans sa lutte contre l'ensablement, la baleine avait deux ou trois fois éprouvé la même indisposition que celle

qui obligeait les deux compagnons à veiller mutuellement.

M. Hautebois, dont les forces étaient épuisées, avait failli disparaître à la dernière indisposition.

Déjà la tête avait passé et ses jambes allaient imiter sa tête, lorsque Pique-Vinaigre, se cramponnant d'une main à une côte, l'avait fortement retenu par le mollet.

C'était la quatrième fois que l'ancien roi des Beauperthuisistes sauvait la vie au notaire.

Ce dernier, pâle, tremblant, lui avait sauté au cou en lui disant avec émotion :

— Monsieur Pique-Vinaigre, si jamais vous êtes dans le même cas... sur le point d'être rejeté à l'eau d'une façon si humiliante et par un passage aussi profondément étrange, faites-moi signe, je serai tout à vous et par n'importe quel temps.

— C'est bon, avait répondu le sauveteur, mais avant de faire du sentiment, va un peu te débarbouiller.

III

Le reste du temps s'était passé à être ballotté en tous sens, si bien que, quand la baleine n'avait plus bougé, les deux compagnons avaient poussé un *ouf !* de satisfaction.

Mais dans quel état étaient-ils ?

M. Hautebois surtout, ainsi que nous l'avons dit, n'avait même plus la force d'interroger son compagnon, et cepen-

dant ce qui venait de se passer était bien fait pour piquer sa curiosité.

Enfin, après quelques quarts d'heure donnés à un sommeil réparateur, le notaire ouvrit les yeux, se leva et parla.

— Qu'y a-t-il donc, Seigneur ? fit-il.

— Parbleu ! dit Pique-Vinaigre qui lui tournait le dos, il y a que la baleine est morte... voilà !

— Je m'en doutais, répondit M. Hautebois ; mais de quoi et dans quelles conditions ?

— Cela, je l'ignore, mais je vais bientôt le savoir.

— Comment ?

— Parbleu ! quand j'aurai fini de nous percer une fenêtre.

Le notaire tourna la tête et vit qu'en effet Pique-Vinaigre, à l'aide d'un morceau de fer, creusait un trou dans la peau du cétacé.

Déjà même le jour commençait à filtrer par une légère ouverture, et l'ancien roi des Beauperthuisistes allait par un coup vigoureux agrandir cette même ouverture, lorsque M. Hautebois lui arrêta le bras.

— Qu'est-ce que tu as encore ? dit Pique-Vinaigre.

— J'ai qu'il me vient une terrible pensée.

— Et laquelle ?

— Si la baleine avait coulé au fond de l'eau, et si par le trou que vous faites la mer allait entrer ici !

— Eh bien ?

— Eh bien, ce serait l'inondation, et avec l'inondation un trépas aussi certain qu'horrible.

— C'est possible, répondit Pique-Vinaigre ; mais tant

pis, il n'y a pas d'autre moyen de sortir de la position, car avant deux jours notre maison entrera en décomposition, et alors tu verras l'odeur, ma vieille!

— C'est vrai, fit le notaire en courbant la tête, ce sera une odeur mortelle! faites donc, et à la grâce d'Allah!

Et Pique-Vinaigre agrandit le trou.

L'eau ne vint pas, et pour cause.

IV

A la vue des maisons, les deux voyageurs poussèrent un cri de joie.

— Nous sommes en terre ferme, s'écria M. Hautebois; la Providence recommence à veiller sur moi!

— Quelle veine! se contenta de dire Pique-Vinaigre.

Et en deux coups vigoureusement donnés, il fit du trou une porte.

Passant le premier, il tendit la main au notaire.

Celui-ci sortit à son tour, non sans murmurer un adieu sentimental au ventre de la baleine.

— Si mal que l'on soit quelque part, dit-il, il y a toujours en abandonnant n'importe quel logement un regret véritable. Chère et pauvre baleine, adieu et merci pour ta noble hospitalité!

Deux secondes après il foulait le sol de la mère commune, ce que lui et Pique-Vinaigre n'avaient pas fait depuis un mois.

La nuit était venue.

— Il s'agit maintenant, dit M. Hautebois, de savoir où nous sommes, et si nous ne venons pas d'échanger notre cheval borgne pour un aveugle, en d'autres termes, si nous ne sommes point en un pays inhospitalier.

— C'est facile à savoir, allons à la découverte.

Les deux voyageurs se prirent par la main et marchèrent. A peine avaient-ils fait quelques pas, que le notaire s'arrêta tout ému.

— Mon Dieu! fit-il en mettant la main sur son cœur, je ne sais si c'est un rêve, ou si mes nombreuses aventures m'ont détraqué le cerveau, mais en regardant ces maisons, cette rue, ce passage, il me semble...

— Il te semble?

— Que je connais ce pays... que ce pays est un pays civilisé, et que même...

— Eh bien?

— C'est la France.

— La France?

— Elle-même... arrêtez. Je vais tenter une épreuve. Cette maison, qui est là-bas et dont je ne puis lire l'enseigne, vu l'obscurité, eh bien, allez voir... l'enseigne doit porter ces mots : *Babinard, photographe.*

L'ancien roi des Beauperthuisistes regarda le notaire. Il était pâle, ému.

Sans rien répondre il alla à la maison et lut l'enseigne, puis revint tout courant vers son compagnon de route.

— Tu avais raison, lui dit-il; il y a bien Babinard, seulement ça s'écrit avec un *t*.

— Ah! s'écria M. Hautebois, je ne m'étais donc pas

trompé. C'est bien la France! Je suis dans ma patrie. Merci, Seigneur, merci!

Et il tomba complétement évanoui dans les bras de Pique-Vinaigre.

V

Grâce à un vigoureux coup de poing que lui allongea l'ancien roi des Beauperthuisistes, le notaire revint à lui.

— Comment, animal, lui dit-il, tu te trouves mal au moment où pour la première fois de ta vie tu vas me dire une chose intéressante!

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit M. Hautebois. Mais la joie fait autant de mal que la douleur. C'est passé maintenant et je puis parler. Nous sommes à Arromanches, petite ville du littoral normand, à deux lieues de Bayeux, département du Calvados, en pleine France.

— Ma foi, tant mieux! fit Pique-Vinaigre. Je commençais à en avoir assez, moi, des voyages... et tu connais du monde dans ce pays-ci?

— Oui, j'y ai un beau-frère d'établi. Babinard avec un *d*, celui dont tu viens de lire l'enseigne.

— Courons-y alors, car j'ai faim et soif.

— Oui, courons-y... ou plutôt, oui, j'y cours.

— Comment... eh bien, et moi?

— Vous!

— Mais certainement, est-ce que tu vas me lâcher?

— Monsieur, mon beau-frère a des filles, mon beau-frère a des garçons, mon beau-frère est établi...

— Eh bien?

— Eh bien... votre moralité?

— Ma moralité a consisté, animal, à te sauver quatre fois la vie... Si ça ne te suffit pas comme principes...

— C'est juste, fit le notaire, j'ai tort, et puis j'en serai quitte pour dire que vous êtes un prince étranger... chez mon beau-frère, Pique-Vinaigre!

— Chez ton beau-frère, Hautebois!

Et tous deux coururent frapper à la porte de Babinard, photographe; mais là une nouvelle infortune les attendait.

Babinard était déménagé depuis la veille!

CHAPITRE V

I

Les deux voyageurs se regardèrent.

— Ah çà ? dit M. Haûtebois, c'est donc un parti pris... il faut que je boive le calice jusqu'à la lie ! Où peut être allé Babinard ?

— A Paris, parbleu !

— A Paris ! mais Paris, c'est la rue Montorgueil.

— Tout le monde le dit.

— Alors, allons à Paris.

— Comme ça, sans façon ! et manger et boire ?

— Nous mangerons chez moi.

— Mais les moyens d'y aller, à ton Paris.

— Comment, les moyens ? et le chemin de fer donc !

— Mais, animal, ça coûte de l'argent, les chemins de fer, et en as-tu de l'argent, toi ?

— Non.

— Eh bien, ni moi non plus.

— Alors que faire ?

— Dam!... il y a deux moyens : y aller à pied...

Le notaire fit la grimace.

— Ou bien emprunter de l'argent à quelqu'un.

— A qui?

— Ah! dam! voilà..... puisque tu es connu dans le pays!

— Moi... non. Je connaissais Babinard; mais, Babinard parti, je ne connais plus personne.

— Eh bien, alors, empruntons à ceux que nous ne connaissons pas.

— Comment?

— Il fait nuit, tout le monde est couché; avisons une maison isolée, cassons un carreau, entrons dans une chambre, fracturons un secrétaire, et...

— Monsieur, exclama M. Hautebois, mais c'est encore un coup que vous me proposez?

— Dam!

— Mais vous n'êtes donc pas corrigé? J'espérais que mon honnête fréquentation vous aurait ramené à des sentiments délicats. Je m'illusionnais; vous resterez filou toute votre vie!

— Je l'espère bien, répliqua Pique-Vinaigre. Alors, ça ne te va pas?

— Je vous crois!

— Eh bien, en attendant que nous trouvions un moyen qui te convienne, couchons-nous sur la dure et dormons; je bâille comme une carpe.

— Couchons-nous. Mais, c'est égal, je n'aurais jamais cru cela de Babinard.

II

Les deux compagnons s'étendirent sur la terre et s'endormirent.

Au point du jour ils s'éveillèrent, et, sans ouvrir les yeux, chacun d'eux chercha un moyen honnête de regagner la capitale.

Ils y songaient assez inutilement depuis dix minutes, lorsque, s'entendant mutuellement remuer, ils levèrent les paupières et se regardèrent.

Au même moment ils partirent tous deux d'un immense éclat de rire.

Depuis un mois c'était la première fois qu'il leur était donné de se contempler.

L'intérieur de la baleine avait manqué essentiellement de fenêtres et par conséquent de lumière.

Ils étaient dans un état plus que bizarre.

Le pinceau de Cracovinard avait laissé des traces sur leurs deux visages, et celui de M. Hautebois était d'une couleur inqualifiable.

Son accident dans le ventre du cétacé, accident qui avait donné l'occasion à Pique-Vinaigre de lui sauver la vie, avait apporté au noir du marchand de nègres une teinte jaunâtre également indélébile, et le tout, avec le temps, avait pris un ton complétement inconnu, mais foncièrement étrange.

En outre, il se trouvait toujours vêtu comme il l'était

lors de son départ de l'île Rose, c'est à-dire en robe de chambre, avec un fichu sur les épaules et un bonnet de femme sur la tête.

Sa barbe avait poussé.

Quant à l'ancien roi des Beauperthuisistes, il était encore porteur de son costume de prince et jouissait de cinq ou six raies noires sur la figure.

Sa barbe avait également pris du ventre.

On eût dit deux bâtons de chocolat déguisés en roi et en reine de carnaval.

Après avoir consommé tout ce qu'ils avaient d'hilarité sur eux, Pique-Vinaigre prit la parole :

— Ma foi, dit-il, je ne sais pas comment je suis, mais à te voir rire comme tu le fais en me regardant, je suppose que je dois être aussi farce que tu l'es et que l'on donnerait de l'argent pour nous voir.

— Ça, oui, par exemple, répondit le notaire. Dans la vie ordinaire je donnerais volontiers dix centimes pour regarder votre visage qui ressemble à une fenêtre espagnole. J'ai toujours aimé les caricatures.

— Eh bien, animal ! voilà notre moyen tout trouvé !

— Comment ?

— Nous cherchons à nous faire de l'argent, pas vrai, pour regagner Paris... eh bien, je vais aller louer une baraque et te montrer.

— Moi !

— Oui, toi !... qui es certainement plus drôle que moi, car tu ressembles comme deux gouttes d'eau à une femme sauvage que j'ai vue à la fête de Batignolles-Monceaux et qui faisait un argent fou.

— Me montrer en femme sauvage, moi? un notaire!

— Mais, animal, qui veux-tu qui te reconnaisse ainsi?.. Moi, grâce à mon costume, je dois ressembler pas mal à un pitre, et d'ailleurs j'ai plus de bagou que toi, je ferai la parade.

— Et vous croyez que ce moyen...

— Est le seul qui puisse nous tirer honnêtement d'embarras, puisque tu ne veux pas te décider à filouter tes concitoyens.

— Eh bien, oui, je me décide ; montrez-moi comme femme sauvagé. C'est encore un nouveau sacrifice qu'il me faut faire au guignon. Mais j'espère qu'après cela,.. il cessera de taquiner ma frêle existence! Et d'ailleurs, pour revoir la rue Montorgueil, je suis prêt à tout.

Pique-Vinaigre se leva.

— Attends-moi, dit-il, je vais me mettre à la recherche de notre théâtre. — Et surtout ne te débarbouille pas.

III

Une heure après, l'ancien roi des Beauperthuisistes revint annoncer au notaire qu'un hôtelier consentait à leur prêter, moyennant cinq francs par jour, une baraque complète de saltimbanque qui lui avait été laissée en paiement d'une note.

Il ne s'agissait plus que de peindre le tableau traditionnel qui devait représenter la femme sauvage en train de

se défendre contre des marins français, lequel tableau, suivant l'usage, devait faire l'ornement du frontispice.

Pique-Vinaigre avait besoin du notaire pour ce.

Hautebois seul se connaissait assez en beaux-arts pour accoucher de cette œuvre.

Ils gagnèrent le champ de foire, où les garçons de l'hôtelier venaient d'apporter tout le matériel démonté du théâtre.

Il s'était chargé de l'érection de la baraque.

Pendant ce temps le notaire commençait à peindre son propre portrait.

Ce double travail fut mené avec une telle rapidité que dix heures sonnaient lorsque tout fût prêt pour recevoir le public.

— Là, maintenant, fit l'ancien roi des Beauperthuisistes, il ne reste plus qu'à répéter notre séance afin de régler tout ce que nous devons faire devant l'auguste assemblée qui va envahir nos bancs... Je commencerai par te mettre un sabre sur la poitrine.

— Bon !

— Puis je te passerai du tabac à fumer que tu avaleras.

— Diable ! c'est que...

— C'est que quoi ?

— Je n'ai pas l'habitude, et ça va m'indisposer.

— Tu le rejetteras après... On fait semblant de l'avaler et on le fourre dans le coin de sa bouche.

— Comme si on chiquait, alors ?

— Tu l'as dit.

— Puis, je te ferai manger de la viande crue.

— Mais je n'aime pas cela !

— Tu la fourreras dans ta poche.

— Bon !

— Et enfin tu termineras en mangeant du feu.

— Ah ! pour ça, non, par exemple ! je n'ai pas envie de m'incendier la bouche.

— C'est cependant l'usage !

— Je vous ferai observer, cher maître, que je ne suis femme sauvage que par raccroc et que mon intention formelle est d'abandonner cette profession aussitôt que nous aurons assez d'argent pour regagner Paris !

— Soit, tu n'avaleras pas de feu !... Tout est bien compris, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Mets-toi derrière ce rideau et tâche que personne ne te voie avant que je te fasse signe. Moi je monte sur mes tréteaux et... je vais commencer la parade !

— Allez ! fit M. Hautebois avec majesté, et que Dieu protége notre salle de spectacle !

Pique-Vinaigre sortit, se plaça sur son estrade et, après un fort roulement de tambour qui attira à ses pieds une partie des promeneurs, il commença son boniment en ces termes :

CHAPITRE VI

I

— Messieurs, mesdames, bonnes d'enfants et militaires, dit Pique-Vinaigre, je ne viens pas sur cette place, comme les charlatans mes confrères, dans l'intention d'offrir un spectacle malsain.

Non! ce que je viens vous montrer, c'est une très-authentique, très-véridique femme sauvage. Vous pouvez en voir le portrait sur ce tableau, chef-d'œuvre d'un de nos plus grands artistes tombé subitement amoureux de mon sujet et qui s'est pendu pour elle à la suite d'un malentendu.

Cette jeune personne, d'origine africaine, a les dents blanches et le teint complétement noir cuivré.

Elle appartient à la tribu si connue des Beni-Moutardini. Cette secte, découverte en 1819 par Christophe Colomb, a le curieux privilége de porter de la barbe, de manger des viandes crues et de boire le tabac à fumer.

En outre, elle chante, cause, narre dans sa langue maternelle des contes à mourir de rire.

Moi qui vous parle, messieurs, moi qui ai l'heureux avantage de vivre en sa société, chaque soir je m'assieds à ses côtés, et là, tout en lui passant son tabac à fumer quotidien, je lui fais me raconter ses histoires que je comprends comme je comprends le français de l'Académie.

Tout ceux d'entre vous qui parlent le beni-moutardini seront à même de juger si j'ai ajouté le moindre pain à cacheter à la vérité.

Mais, me dir162ez-vous, pour montrer cette femme extraordinaire, incomparable, phénoménale, cette femme qui ferait les délices de tous les salons de Paris, combien nous prendras-tu?

Combien, messieurs?...

Rien!!

Oui, rien!... car je veux que l'univers entier la connaisse! je veux que l'Europe d'un bout à l'autre ait causé avec elle... mais...

Mais comme je connais le caractère français, comme mon intention n'est point d'humilier un peuple renommé pour sa générosité, pour qu'enfin mes ennemis ne viennent pas me jeter à la tête que je vis de l'air du temps, je prendrai par chaque personne la somme modeste de dix centimes!

Oui, messieurs, deux sous par personne, le droit seulement de ne pas être tenu de me remercier.

Entrez! Entrrrez! on commence à l'instant.

Et Pique-Vinaigre fit de nouveau sonner son tambour.

Six personnes se précipitèrent.

II

Parmi ces personnes, nous demandons au lecteur la permission de lui présenter particulièrement un personnage qu'il ne connaît pas encore.

Ce personnage est une dame.

Vêtue d'une robe courte à tirets formant guirlande, le chef coiffé d'un chapeau toréador, tenant à la main une canne Louis XIV, cette dame, mise essentiellement à la dernière mode des bains de mer, était ornée d'un visage qui marquait quarante à quarante-cinq ans.

La suprême distinction nonobstant ne paraissait point être son côté fort.

Au moment d'entrer, elle fouilla dans sa poche et voulut remettre ses dix centimes à l'ancien roi des Beauperthuisistes, qui les refusa en disant :

— Pardon, on ne paie qu'en sortant, nous avons confiance dans le public.

Elle pénétra et fut s'asseoir sur le premier banc.

A sa suite s'installèrent les cinq autres spectateurs.

Piqué-Vinaigre, après avoir recommencé la parade et convaincu que, pour une première séance, il ne pouvait obtenir davantage de l'enthousiasme du public arromanchois, ferma la porte et passa dans l'enceinte.

Il salua trois fois, puis :

— Messieurs et mesdames, quoique la compagnie ne soit pas extrêmement nombreuse, je ne veux point pour

la première fois la faire poser indéfiniment. Nous allons vous montrer sans plus de badinage la fameuse femme sauvage. Une dernière recommandation : j'engage le public à se tenir éloigné d'elle, car, quoique enchaînée, elle a quelquefois des accès de rage qui la font se jeter sur le public et lui manger tout ce qu'elle trouve sur lui de viande crue.

Le premier banc se recula de dix pas.

— Bien, fit l'ancien roi des Beauperthuisistes. Maintenant, regardez!

Et Pique-Vinaigre alla au rideau, le tira et laissa voir M. Hautebois dans toute sa splendeur.

III

— Voici l'objet, fit-il, vous voyez qu'il n'est pas en carton et qu'il est parfaitement vivant. Nous allons commencer par l'interroger.

Se tournant vers le notaire qui, par manque d'habitude, était fort gêné et, depuis son apparition, n'avait osé lever les yeux, ce qui donnait, entre parenthèses, un singulier démenti à la recommandation de Pique-Vinaigre; il lui dit :

— Coucouli, Carafa, Magachinerdini.

— Ya, ya.

— Ricola, ricolo, ricolet...

— Choufleur.

— Très-bien!

Et s'adressant au public :

— Mesdames et messieurs, fit Pique-Vinaigre, elle me répond qu'elle est toute disposée à faire ce qu'il vous plaira... Mais qu'a donc madame... serait-elle indisposée?

Et il regarda la personne que nous avons dépeinte plus haut et qui depuis un instant ne cessait de jeter de petits cris.

— Désireriez-vous un verre d'eau sucrée? continua l'ancien roi des Beauperthuisistes.

— Non, merci, répondit la dame. Ce n'est rien .. ou plutôt si, c'est l'étonnement... car...

— Car quoi?

— Car il me semble bien que... mais non... j'erre... c'est impossible, et cependant...

— Mais cependant quoi? fit Pique-Vinaigre, qui commençait à s'énerver de cette conversation à bâtons rompus.

— C'est bien sa voix.

— Sa voix...

Et mentalement :

— Fichtre! dit-il, si c'était quelqu'un qui le reconnût!

— Mais non, ajouta la dame en dévorant Hautebois des yeux, je me trompe certainement, c'est une erreur de mes sens... D'ailleurs, je crois le voir partout. Continuez!

— Je continue.

— M. Hautebois tenait toujours ses paupières baissées.

Pique-Vinaigre alla prendre un morceau de viande crue et le présenta au public en disant :

— Voici un morceau de viande qui n'est nullement

préparé et qui n'a jamais passé par la plus petite casserole. Vous allez voir comme cette jeune personne en fait ses choux gras.

Et venant au notaire :

— Fla, flic, flac, ramonida bigo, lui dit-il.

— Ratanplan, tire te l'œil yes ver, répondit Hautebois.

— Cela signifie, dit Pique-Vinaigre aux spectateurs, qu'elle est enchantée de déjeuner, attendu que depuis ce matin elle n'a pris qu'une simple tasse de café au lait sans sucre.

Et il remit le morceau de viande au notaire.

Celui-ci le prit dans ses mains, le flaira, et voulut le porter à sa bouche ; mais aussitôt qu'il eut mordu dedans, il rejeta vivement le morceau en s'écriant en bon français :

— Ah ! non, décidément non, c'est trop mauvais !

— Malheureux ! fit Pique-Vinaigre en essayant de lui allonger un coup de pied.

Mais à peine avait-il eu le temps de lever la jambe, que la dame du premier banc tombait dans les bras de M. Hautebois, en s'écriant à son tour :

— Ah ! pour cette fois, il n'y a pas à dire, c'est bien lui.

IV

Pique-Vinaigre resta ébaubi : les spectateurs se levèrent étonnés.

Quant au notaire, il n'avait pas encore osé lever les

yeux, et la dame s'était laissée si rapidement choir dans ses bras qu'il n'avait pas eu le temps de regarder son visage.

— Mais, madame, fit-il, relevez-vous, vous me chiffonnez ma robe.

La dame se releva et posant devant lui :

— Eh quoi, Honoré, lui dit-elle, voilà tout ce que tu me dis après un an d'absence ?

— Ah ! beugla M. Hautebois, ma femme !

— Elle-même !

— Mon épouse ! oh ! oui, sur mon cœur ! sur mon cœur, tu avais raison, c'était bien là ta place.

Et madame Hautebois, se précipitant à nouveau sur la poitrine de son mari, y demeura couchée cinq minutes.

Pendant ce temps, Pique-Vinaigre, revenu de sa surprise, jugea prudent de congédier le reste des spectateurs.

— Messieurs et mesdames, leur dit-il, vous voyez que la représentation dégénère en scène de famille, il est inutile que vous assistiez à ses développements. Comme vous ne deviez payer qu'en sortant, on ne vous a rien filouté, ce qui est étonnant. Veuillez aller voir chez vous si j'y suis.

Les spectateurs sortirent.

Une fois seuls, madame Hautebois abandonna la poitrine de son mari, le notaire quitta sa loge, et Pique-Vinaigre, s'asseyant par terre, invita les deux époux à l'imiter pour se donner le temps d'asseoir leurs idées.

L'invitation venait à point et fut agréée, car l'émotion suffoquait l'homme et la femme.

Enfin, au bout de quelques minutes, ils retrouvèrent le calme, et la femme du notaire put commencer ses interrogations.

CHAPITRE VII

I

— Et d'abord, dit madame Hautebois à son mari, explique-moi pourquoi tu n'es pas rentré dîner le jour où tu es parti pour aller faire signer un contrat chez un layetier-emballeur ?

— Madame, dit le notaire, avant de vous raconter en détail le récit de mes nombreux malheurs, narrez-moi comment vous vous trouvez à Arromanches quand je vous croyais rue Montorgueil, et pourquoi Babinard votre frère est déménagé?

— Mon Dieu! c'est bien simple. Après avoir passé onze mois à faire préparer ton dîner chaque jour pour cinq heures, supposant que tu allais rentrer ainsi que tu me l'avais promis, je me dis un beau matin : — Mais, ma foi, je me détruis la santé à attendre ainsi. Mon cousin Bitranchu.

— Quel cousin ?

— Un cousin à moi qui m'est venu pendant ton absence.

— Hum! glapit Pique-Vinaigre qui depuis dix minutes écoutait sans dire mot.

— Vous dites? fit madame Hautebois en se tournant de son côté.

— Rien, répondit l'ancien roi des Beauperthuisistes, c'est que je tousse!

— ... Mon cousin Polycarpe donc, un lieutenant de spahis...

— Hum! hum! glapit encore Pique-Vinaigre.

— Oh! mais il faudra soigner ce rhume-là, fit la femme du notaire en le regardant encore. Mon cousin donc, en me voyant dépérir ainsi, me proposa d'aller passer un mois avec lui à Bayeux où son régiment tenait garnison, Par ce moyen, disait-il, vous serez à deux lieues de la mer, où vous pourrez venir prendre des bains, ce qui vous remettra de votre inquiétude, et vous aurez quelqu'un à qui raconter vos peines le soir.

— Ce Polycarpe est un homme de bon sens, dit M. Hautebois.

— Tu trouves? fit Pique-Vinaigre.

— Je trouve.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Continuez, Adélaide, dit-il.

II

— J'attendis encore une semaine, le couvert toujours mis ; voyant toujours qu'enfin vous ne vous décidiez pas à rentrer, j'achetai ce costume de bains de mer, et confiant mes enfants à des soins mercenaires, je vins rejoindre Polycarpe.

— Et?

— Et voilà. Depuis douze jours je suis ici, me plongeant chaque matin dans l'onde amère, lorsque par bonheur j'eus l'idée de pénétrer dans cette baraque où, malgré votre déguisement, je crus reconnaître en vous un époux qui a la rentrée difficile. Je doutais encore lorsque vous parlâtes, et... vous savez le reste.

— Non, continue à m'instruire, et dis-moi pourquoi Babinard est déménagé.

— Parce qu'il est allé s'établir à Cabourg, un pays, dit-il, où les artistes sont plus nombreux et plus à même de comprendre les beaux-arts.

— Ceci est une raison qui en vaut trois autres : je commence donc.

Et M. Hautebois déroula son histoire.

III

Quand il eut fini, sa femme qui avait maintes et maintes fois sangloté se jeta dans ses bras pour la troisième fois en lui disant :

— Pauvre chéri, comme tu as dû t'embêter !... Mais ce n'est pas tout cela, je veux que tu quittes ces oripeaux et que tu abandonnes cet horrible métier de femme sauvage. Tu vas venir à l'instant à l'hôtel du Nord, où je suis logée, et là tu commenceras à te débarbouiller fortement.

— J'allais te le demander et j'oserai même dire que tu vas, comme toujours, au-devant de mes vœux...

— Pardon, donc.

Et les deux époux se levèrent pour se diriger vers l'hôtel de madame Hautebois, lorsque Pique-Vinaigre prit la parole à son tour :

— Eh bien ! et moi, dit-il, est-ce qu'on ne m'emmène pas aussi ?

— Monsieur, fit le notaire après un silence et avec majesté, voici le moment solennel que j'attendais depuis longtemps... Nous allons nous séparer enfin !

— Ah bah !

— Mais, avant de vous quitter, laissez-moi vous exprimer toute ma reconnaissance et tout mon mépris.

— Hautebois !

— Ma reconnaissance, poursuivit le notaire, pour les

quatre fois que vous m'avez sauvé la vie, et mon mépris pour les différents coups que vous avez tenté d'accomplir en ma compagnie. Je ne vous en veux pas, mais j'exprime le désir de ne plus vous revoir jamais.

— Alors, tu vas me planter là?

— Oui, physiquement; moralement, non.

Et se tournant vers sa femme :

— Votre porte-monnaie, Adélaïde?

Madame Hautebois obéit.

— Je ne sais ce qu'il contient, poursuivit-il, mais tel qu'il est je vous l'offre; puisse-t-il vous aider à rentrer dans le sentier de la vertu... tel est mon vœu le plus cher.

Et M. Hautebois, tendant le bras à son épouse, s'éloigna en laissant le porte-monnaie entre les mains de Pique-Vinaigre.

Ce dernier était resté immobile d'ébahissement.

IV

Arrivés à l'hôtel, le notaire entreprit le grand œuvre de son rappropriage.

Mais la teinture de Cracovinard tenait ferme. Il fallut employer les grands moyens.

On fit venir un étrilleur, lequel, au moyen d'une brosse en fer battu et de plusieurs kilos de grés, parvint à rendre à M. Hautebois son ancienne blancheur.

Le surlendemain, le mari et la femme partaient pour Bayeux, où Polycarpe fut présenté au notaire, qui le

pressa sur son cœur et le remercia des soins qu'il avait donnés à son épouse.

Puis, gagnant le chemin de fer, le soir même ils réintégraient leur domicile.

En traversant la rue Montorgueil, M. Hautebois essuya un pleur et courut embrasser la borne qui fait le coin de la rue du Petit-Carreau.

— Que fais-tu donc? lui dit sa femme.

— Pardonne ce moment de sensibilité, dit-il, je ne croyais jamais la revoir.

Les parents et les amis, prévenus de son retour, vinrent le complimenter à la file.

Il lui fallut recommencer seize fois le récit de ses aventures. Enfin, au bout d'une semaine, il était complétement rentré dans sa vie habituelle, oubliant déjà qu'il avait parcouru une partie du monde connu et inconnu, lorsqu'un matin on sonna à sa porte.

— Qui est-ce? fit-il à sa bonne.

— Monsieur, c'est un étranger qui désire vous parler, il se nomme le marquis de Saint-Albin.

— Un marquis chez moi ! Faites entrer.

La bonne s'inclina et s'effaça pour livrer passage à l'étranger.

A sa vue, M. Hautebois jeta un cri.

— Pique-Vinaïgre ! fit-il.

— Moi-même, répondit l'ancien roi des Beauperthuisistes.

— Laissez-nous, fit le notaire à sa bonne.

Une fois seul :

— Vous, vous chez moi, et sous un nom d'emprunt !

— Je me suis douté que tu ne me recevrais pas sous mon vrai nom, et, ma foi, comme je tenais à te voir...

— Mais que me voulez-vous donc encore, Seigneur?

— Ce que je veux, je veux te dire que je ne puis plus me passer de toi, que depuis que je suis seul je m'ennuie, que j'ai l'habitude de ta société, et que, ma foi, j'ai résolu d'entrer dans ta famille.

— Dans ma famille!

Et Pique-Vinaigre, tirant un gant blanc de sa poche et le mettant, ajouta :

— Hautebois, j'ai l'honneur de te demander la main de ta fille!

V

— Monsieur, cette amère plaisanterie...

— Ce n'est pas une plaisanterie, c'est un plan bien arrêté!

— Mais, malheureux! ma fille n'a que huit ans.

— Je le sais. Aussi me suis-je décidé à attendre qu'elle soit en état de prendre un mari. Mais j'attendrai chez toi.

— Chez moi!

— Oui, en qualité de maître clerc, mais avec de vrais appointements. Du reste, je les fixerai moi-même.

Le notaire se leva.

— Monsieur, un mot de plus, et j'appelle la garde!

— Ah! c'est comme ça! eh bien, alors, sache donc tout! Hautebois, je suis ton propre neveu!

— Mon neveu, vous!

— Regarde ces papiers. Je me nomme Alfred Hautebois, je suis le fils de ton frère. Pique-Vinaigre n'était que mon nom de guerre, et si tu me livres au bourreau, ton nom, ton nom sera déshonoré.

— Seigneur!... vous... toi... ce neveu qui a disparu il y a quinze ans à la suite d'une correction trop forte que son père lui avait donnée? C'était... c'était toi?

— Moi-même.

— Seigneur! j'ai un filou dans ma famille!

Et M. Hautebois tomba évanoui sur son fauteuil. Quand il revint à lui, il vit Pique-Vinaigre à ses pieds, qui pleurait comme un veau, et qui, en le voyant ouvrir les yeux, poussa un tel cri de joie que le notaire ne put s'empêcher de lui tendre les bras.

— Ah! mon oncle, fit Alfred! mon cher oncle! vous n'êtes donc pas mort et vous me pardonnez?

— Oui, je te pardonne, car je ne sais pas en vouloir aux gens qui m'aiment, et ton cri de joie m'a révélé toute ton affection. Promets-tu de te ranger?

— Je ne le promets pas, je le jure.

— Promets-tu de ne plus rêver à des coups à faire?

— Je le rejure.

— C'est bien; tu seras mon maître clerc... Mais dans ta nouvelle vie prends bien garde à une chose.

— A laquelle?

— Évite avec soin de tomber dans un tonneau de mélasse!

FIN

LA LÉGENDE

DU MONSIEUR QUI AVAIT LE FRISSON

LA LÉGENDE DU MONSIEUR

QUI AVAIT LE FRISSON

CHAPITRE Ier

I

Saturnin Bavolet était un jeune homme blond aux yeux bleus et candides.

Il avait, au moment où notre rideau se lève, juste vingt-neuf ans et six mois.

Orphelin depuis douze ans, il vivait obscurément à Paris au moyen d'une quinzaine de mille francs de rentes que lui avait remis son tuteur à l'époque de sa majorité.

Rangé, économe, Saturnin était l'orgueil de ses concierges, qui le donnaient en exemple aux enfants du quartier.

Un jour, s'ennuyant de vivre seul et croyant avoir épuisé toutes les joies du célibat en connaissant à fond le bal de l'Opéra et le Casino-Cadet, il s'était décidé à prendre femme.

Introduit dans une maison qui recélait des demoiselles à marier, il avait remarqué mademoiselle Clorinde Cas-

solard, jeune brune au minois piquant et à la taille élancée.

Mademoiselle Clorinde, fille aînée de M. Joseph Cassolard, ancien chef de bureau retraité, n'avait pas un maravédis à apporter en dot à son époux.

Avec ses quinze mille francs de rentes, ses économies et ses goûts sobres, Saturnin se croyait assez riche pour s'offrir une compagne qui ne possédait pour toute fortune que deux yeux petillants et une chevelure d'ébène.

Il la demanda en mariage.

Le père Cassolard eut un moment d'émotion.

— Elle n'a pas le sou, dit-il loyalement.

— Je le sais.

— Vous l'aimez donc?

— Non, mais je veux être deux.

— Qu'il soit fait comme vous le désirez.. Mais vous êtes un bien honnête jeune homme.

On publia les bans.

Mademoiselle Clorinde n'osait croire à son bonheur.

Elle avait vingt-deux ans, et depuis l'âge de dix-sept ans elle était parfaitement convaincue qu'elle devait coiffer sainte Catherine. Le jour où Saturnin lui demanda son consentement, elle se jeta à son cou en pleurant des larmes de joie.

— C'est donc vrai, dit-elle, vous m'épousez et vous êtes riche?

— C'est vrai, répondit Saturnin.

— Soyez béni alors! mais nous ferons la noce dans des voitures de remise?

— Nous la ferons en voiture à deux chevaux.

Et Bavolet s'en était allé en disant :

— Je crois que voilà une femme qui me rendra bien heureux.

II

Or, le jour où commence cette histoire, Saturnin avait passé la soirée chez sa future.

Comme il entrait dans la loge de ses portiers pour prendre sa clef et son bougeoir, il se sentit pris subitement d'un grand froid.

— Tiens ! fit-il, je frissonne.

Son concierge le regarda.

— En effet, lui dit-il, vous êtes tout pâle.

Saturnin se mira.

— Ce ne sera rien, ajouta-t-il ; je couve probablement un rhume. Comme c'est agréable, huit jours avant mon mariage... Je serai forcé d'éternuer devant M. le maire !

Il monta chez lui, mais en ouvrant sa porte il fut pris d'un étourdissement.

— Ah çà ! mais, dit-il quand il fut un peu remis, qu'est-ce que cela veut dire ?

Il se coucha, mais le froid continuait à le gagner.

Il empila sur son lit édredons, couvertures, manteau, et le frisson montait toujours.

Inquiet, il appela son portier :

— Père Bernardet, lui dit-il, il me semble que je suis

malade. Priez donc votre épouse de me faire de la tisane.

La tisane bue, Bavolet ne se sentit pas mieux.

Il n'avait aucune envie de dormir et ses pieds étaient glacés.

— Si j'allais vous chercher un médecin? dit le portier.

— Ma foi, ce n'est pas de refus, fit Saturnin, car, en vérité, ça ne va pas.

Le médecin fut cherché et amené.

C'était un homme de la science froid et grave, qui était réputé dans le quartier pour son extrême prudence.

Il tâta le pouls au jeune rentier, écouta les battements de son cœur, mit l'oreille contre son dos et hocha la tête.

Saturnin sentit son sang se figer.

— Est-ce que j'ai quelque chose de grave? demanda-t-il.

Le médecin recommença ses auscultations et, après avoir de nouveau hoché la tête, il dit :

— Ma foi, mon cher monsieur, avant de me prononcer, je vous demanderai une consultation.

— Une consultation ! fit Bavolet en bondissant; j'en suis déjà là !

Le médecin ne répondit pas.

— Docteur, répéta Saturnin, pourquoi une consultation? J'ai donc une véritable maladie... Parlez, ne craignez rien, je suis fort. J'ai vu tomber un homme du cinquième et je n'ai pas été ému.

— Monsieur, dit le médecin, je n'ai pas pour habitude de beaucoup causer avec les malades. Voulez-vous, oui ou non, une consultation?

— Je le veux ; mais je ne vous cacherai pas que vous me laissez dans une forte inquiétude.

Le lendemain, trois autres médecins furent mandés.

Après qu'ils eurent causé avec leur collègue, ils vinrent un par un ausculter le malade qui continuait à avoir le frisson, puis ils passèrent dans une chambre voisine et laissèrent Bavolet seul.

Celui-ci se met sur son séant.

— Voilà quelque chose de curieux ! pensa-t-il, hier à onze heures je me portais comme un charme, et ce matin je suis l'objet d'une causerie entre quatre docteurs de la Faculté de médecine. Qu'est-ce que je puis bien avoir... une fluxion de poitrine ou une maladie de peau...

Il prêta l'oreille pour essayer d'entendre, mais rien ne venait jusqu'à lui. La porte avait été soigneusement fermée.

Au bout d'un quart d'heure, n'y tenant plus, il se leva sans bruit et alla mettre la tête près de la serrure.

— Il faut absolument, pensa-t-il, que je sache le nom de ma maladie. Les médecins sont trompeurs et pourraient bien me déguiser la vérité. Je veux savoir à quoi m'en tenir. J'ai assez de force de caractère pour tout apprendre sans émotion. Quand on a vu tomber avec indifférence un homme du cinquième, on peut tout affronter.

Tout à coup il se sentit pâlir.

Les voix venaient à son oreille et il avait parfaitement distingué celle de son médecin de la veille. Elle disait :

— N'est-ce pas, messieurs, vous êtes tous de mon avis... C'est un jeune homme perdu... Il lui reste à peine six mois à vivre.

— C'est parfaitement clair, disait une autre. Il est atteint d'un mal qui doit être un mal héréditaire. Ses parents ont dû mourir jeunes.... Il ne sentira pas la douleur. Il ira, mangera, dormira, mais un beau matin il s'éteindra.

— C'est mon avis, fit la troisième.

— C'est le mien, dit la dernière.

Saturnin, livide et chancelant, regagna son lit en s'aidant des meubles.

— Seigneur ! dit-il, que viens-je d'entendre !

Au même instant la porte s'ouvrit et les médecins parurent.

L'un d'eux, qui était le plus vieux, s'approcha du lit.

— Jeune homme, dit-il, après une longue consultation, nous venons de nous convaincre mutuellement que votre indisposition n'a aucune gravité ; nous ne vous ordonnons rien.

— Ah ! fit Saturnin en serrant les poings pour ne pas s'évanouir.

— Ce soir vous pourrez vous lever ; tout ce que nous vous recommandons, c'est un régime doux, mais sans exagération. Ne vous privez de rien et vivez en paix ; vous en avez pour longtemps à jouir de la vue du soleil.

Les médecins tendirent la main ; Bavolet leur glissa à chacun en frissonnant deux louis d'or, et ils se retirèrent en saluant avec politesse.

Une fois seul, Saturnin commença par se trouver mal.

Quand il revint à lui, il renvoya son portier qui lui avait fait respirer du vinaigre, et s'asseyant sur son lit il se mit à réfléchir.

— Voyons, se dit-il, maintenant que j'ai payé mon tribut à ma sensibilité en restant évanoui dix-sept minutes, causons avec moi-même et tâchons de retrouver cette énergie qui ne m'a jamais abandonné.

Me voici donc condamné, — je suis un homme mort, il n'y a pas à en douter, quatre médecins me l'ont dit, et l'évidence est là... J'ai donc encore six pauvres mois à vivre.

C'était bien la peine d'essayer de devenir amoureux de mademoiselle Clorinde Cassolard!

Par un reste de bonté de la Providence, je ne souffrirai pas... Je mangerai, je boirai et je dormirai ; la mort me viendra un matin sans que je m'en doute.

C'est une consolation.

Que vais-je faire de mes six mois ?

Et mettant sa tête dans ses mains, il chercha.

Que trouva-t-il? c'est ce que nous aurons l'honneur de vous apprendre dans le chapitre suivant, si toutefois vous voulez bien en prendre connaissance.

CHAPITRE II

I

Saturnin n'avait pas trouvé grand' chose.

Et pourtant, pendant les trois heures qu'il était resté accroupi, sa pensée avait fait un rude chemin.

La seule décision qu'il avait prise était de rompre immédiatement avec sa future.

— Je n'ai pas le droit, s'était-il dit, d'apporter à mademoiselle Clorinde Cassolard un mari de six mois; c'est une jeune personne qui ne se marie pas pour être veuve... L'honnêteté me fait un devoir de lui rendre sa liberté et de lui souhaiter un époux qui dure.

Et, en effet, il s'était levé, habillé, et, après s'être confortablement installé dans un fauteuil, il avait pris la plume : voici ce qu'il écrivit :

A M. Cassolard, ancien chef de bureau retraité.

Monsieur et honoré futur beau-père,

Un incident grave qui vient de se produire dans mon existence m'oblige à vous redemander ma parole.

En faisant cela, je remplis un devoir et je suis les lois sévères de l'honnèur.

Je vous supplie de me permettre de taire les raisons qui me font agir de cette façon ; elles sont trop terribles pour être divulguées à un ancien chef de bureau aussi sensible que vous l'êtes et à une jeune fille aussi impressionnable que l'est l'estimable mademoiselle Clorinde.

J'envoie par le même courrier un contre-ordre à M. le notaire, à la mairie et au loueur de voitures.

Je vous prie de m'excuser auprès de votre charmante fille. Un jour, je l'espère, elle appréciera toute la délicatesse de ma conduite.

Il est bien entendu que les frais déjà faits pour notre solennité restent à ma charge et que vous m'obligerez en m'adressant toutes les notes non encore payées.

Adieu, monsieur et honoré futur beau-père; pensez quelquefois à moi, mais priez mademoiselle Clorinde d'oublier à tout jamais qu'elle a dû un jour porter le nom de

Votre désespéré serviteur,

SATURNIN BAVOLET.

II

Cette lettre relue et cachetée, Bavolet mit l'adresse et l'expédia avec un soupir.

Puis il retomba dans ses rêveries.

L'emploi de ses derniers six mois était toujours le but de ses réflexions.

— Me livrer à une noce incendiaire, disait-il, voilà tout ce que je trouve de plus tentant à faire.

Courir les viveuses, souper à trente francs par tête et prendre un abonnement aux courses de Vincennes, c'est peut-être le moyen de manger gaiment mon semestre final; mais qui me dit que cette existence délabrée ne m'enlèvera pas quelques jours sur ceux qui me restent à vivre. Je consens bien à mourir dans six mois, mais plus tôt je n'en aurai certainement pas le courage.

Il en était là de ses projets quand son portier revint lui apporter de la tisane et lui annoncer le lever de la lune.

Le concierge semblait soucieux.

— Qu'avez-vous donc, père Bernardet? lui demanda Saturnin.

— J'ai, monsieur, répondit le portier, que je viens de voir une chose qui m'a fait une peine affreuse.

— Et où cela?

— Il faut d'abord que j'apprenne à monsieur que j'ai une manie: c'est d'aller à la cour d'assises sitôt que j'ai une heure ou deux à dépenser. Je gagne le palais et j'assiste à des drames qui me font d'autant plus d'effet qu'ils sont historiques et à meilleur prix que ceux qu'on joue à l'Ambigu-Comique.

— C'est un plaisir honnête.

— Et à la portée de tout le monde, d'autant plus qu'on y est chauffé. J'y suis donc allé aujourd'hui comme d'habitude et j'ai assisté au procès d'un pauvre jeune homme

de dix-neuf ans qui avait assassiné un vieillard de quatre-vingt-quatre ans.

— Et pour quelle raison?

— Des bêtises. Le vieillard l'aurait insulté, appelé mioche. Des riens, quoi! Ce qui n'empêche pas que le jury a condamné le jeune homme à la peine de mort.

— Qui a tué mérite d'être tué.

— C'est possible, monsieur; mais en revenant je me faisais des réflexions à part moi, et je me disais: — Eh bien, ils ont beau dire, c'est pas juste ce qu'ils ont fait là!

— Et pourquoi?

— Dam! faites le compte. Voilà, n'est-ce pas, un jeune homme de dix-neuf ans qui tue un vieillard de quatre-vingt-quatre ans... Le jeune homme a encore au moins cinquante ans à vivre, le vieillard en avait tout au plus un ou deux, eh bien, parce que le jeune homme a retiré deux ans d'existence au vieux, on lui en retire cinquante à lui. Est-ce juste?

— Non, fit Saturnin qui pensait à autre chose.

— Qui sur cinquante paie deux reste quarante-huit... Je suppose que, pour punir le jeune homme, on lui prenne encore cinq ans, comme qui dirait pour l'intérêt de la chose, eh bien, c'est quarante-trois ans qu'on lui filoute. Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Faites encore un autre compte, vous allez voir, et retournez la chose. Supposez que ce soit le vieillard qui ait assassiné le jeune homme. Le vieux aurait donc payé

deux pour cinquante, c'est-à-dire qu'il aurait fait faillite à sa victime, qu'il aurait escroqué la cour d'assises.

— Hein ? fit Saturnin en levant la tête.

— Faut que je recommence ?

— Oui. Vous disiez?

— Je disais que si un monsieur qui n'aurait, un supposé, qu'un an ou deux à vivre tuait un jeune homme qui en aurait soixante ou soixante-dix, il ferait une bonne affaire, puisqu'il donnerait presque rien pour beaucoup.

— C'est vrai cela!

— N'est-ce pas ?

— Profondement vrai.

Et Saturnin sentit l'émotion le gagner, car une idée terrible venait de lui surgir.

— Ainsi, ajouta-il avec un tremblement dans la voix, je suppose que moi qui suis mal portant, qui pourrais très-bien mourir dans quelques mois, si je me payais le plaisir de *chouriner* un de mes semblables... j'aurais ce plaisir pour une misère.

— Oui !

— Ou presque pour rien, car j'aurais des chânces de mourir pendant le procès.

— Oui, et voilà ce que je ne trouve pas juste. C'est pas la vraie peine du talion, ça, et dans ces affaires-là il y en a toujours un qui est le bœuf. Est-ce bien raisonné, monsieur ?

— Oui, c'est de la philosophie élevée.

Et en disant cela Saturnin était livide, car l'idée qui venait de lui arriver prenait peu à peu dans son cerveau une consistance effrayante.

Tout à coup il se leva et :

— Père Bernardet, dit-il, laissez-moi seul ; j'ai besoin de converser une heure avec moi-même.

— A vos ordres, monsieur, mais prenez garde de vous fatiguer.

Et le concierge se retira en disant :

— Tiens, c'est bizarre, il lui est venu un drôle de regard depuis quelques instants !

III

— Ainsi, répéta Bavolet une fois seul et se promenant à grands pas dans sa chambre, moi qui n'ai que six mois à vivre, j'ai le droit d'occire un homme ou une femme, de me régaler de ce plaisir olympien *gratis pro Deo...* ; je puis me payer une victime, faire couler le sang et me rire des cris de la société et de ses soifs de vengeance ! C'est comme si j'avais un billet de faveur pour le crime, un bon pour l'assassinat, un laissez-passer pour le meurtre...

Quel terrible privilége !

Et Saturnin s'arrêta en laissant tomber de nouveau sa tête dans ses mains.

Quelques minutes après il la releva.

— Quel bel emploi de mes derniers six mois ! dit-il ; oui, mais aurai-je le courage de tuer ? Je suis bon, moi, honnête ; j'ai vu sans émotion tomber un homme du cinquième, mais je me suis évanoui un soir qu'on a égorgé un pigeon sous mes yeux... et cependant il me semble

qu'il y a quelque chose à faire de ce billet gratis que m'envoie la Providence.

Il réfléchit encore quelques instants, puis tout à coup se frappant le front il poussa un cri de joie.

C'était une seconde idée qui lui venait!

CHAPITRE III

I

La seconde idée qui arrivait à Saturnin le séduisit à ce point que, sans plus hésiter, il s'habilla et, malgré la nuit, qui était tout à fait venue, il sortit.

Il gagna les boulevards et s'arrêta devant la boutique d'un armurier.

Là, avisant un superbe couteau-poignard, il en demanda le prix.

— Que comptez-vous en faire? lui dit le commis, car nous ne pouvons vendre nos armes qu'à des personnes sûres.

— Je compte chasser, répondit Bavolet.

— Si c'est ainsi, fit le commis, nous allons faire affaire.

Le prix dit et discuté, Saturnin emporta le poignard.

Une fois qu'il le sentit dans sa poche, Bavolet se crut plus grand du double. Il marchait tête levée, le regard assuré et le sourire à la lèvre.

Quelques passants le regardèrent étonnés de lui voir cette démarche quasi majestueuse. Ils semblaient se demander quel était ce singulier jeune homme à la figure pâle et à l'œil brillant qui paraissait un grand homme en promenade.

Saturnin s'apercevait de l'effet étrange qu'il produisait, il en fut comme joyeux.

— Qui je suis? dit-il mentalement; vous le saurez bientôt. Encore quelques jours, et la *Gazette des Tribunaux* vous le dira. Je suis celui qui va tuer!... Je suis le bras de la Providence... je suis le bourreau de la divine justice.

Et ce qu'il disait était vrai, car voici en quoi consistait sa seconde idée.

II

Une heure auparavant Bavolet s'était dit :

— Puisque j'ai le droit de frapper impunément un de mes semblables, je vais tuer... Mais, en honnête homme que je suis et pour ne pas abuser de la terrible faculté que le destin m'a donnée, je ne tuerai que celui d'entre mes concitoyens qui me semblera mériter la mort. Il est en ce monde des méchants qui échappent au glaive de la loi, il en est qui, en restant sur la limite du Code pénal, évitent par une infernale adresse un juste châtiment. Je vais être pour ceux-là l'ange exterminateur.

A partir d'aujourd'hui, je me mets à la recherche du

plus méchant des mortels, de celui que la justice humaine ne peut frapper et qui se rit de la justice divine.

A celui-là je donnerai la mort... Trépas pour trépas!

Puisque j'ai le droit d'escroquer la société, je la volerai honnêtement.

En échange du mois qu'elle me prendra en vertu de ses règlements, je la débarrasserai d'une de ses hontes, qui est peut-être destinée à devenir centenaire.

C'est encore de mon côté que sera la noblesse, car il me semble que c'est me servir magnifiquement de mon billet de faveur infernal.

. . . . . Mon compte est fait.

Sur mes six mois j'en prends deux pour chercher ma victime, c'est-à-dire la personne la plus méchante d'ici-bas.

J'en laisse trois à l'instruction du procès, et le dernier je l'occupe à mourir courageusement dans ma prison, de la mort prédite par les quatre médecins.

N'est-ce pas là une belle vie?

Hélas! je ne dis point que je n'eusse préféré arriver à la soixantaine et m'éteindre doucement, entouré de la considération générale, en bénissant mes enfants et en serrant la main de mademoiselle Clorinde Cassolard, qui se serait alors appelée madame Saturnin Bavolet.

Mais, puisque le ciel en a ordonné autrement, place à l'assassin rédempteur! place au chasseur de méchants!

III

Dix heures sonnaient à toutes les horloges.

Bavolet n'avait plus rien à faire dans les rues. Il rentra chez lui, plaça son poignard sur sa table de nuit, et, soit contentement de lui-même, soit lassitude, il s'endormit profondément.

Le lendemain matin il se réveilla en sursaut.

Il lui avait semblé qu'un bras avait secoué le sien pour l'éveiller et qu'une voix lui avait dit :

— Et ta mission!

Saturnin se leva rapidement, fit une toilette légère et gagna la rue.

Là, ôtant son chapeau, il s'arrêta avec émotion, et, une main sur la gaîne de son couteau-poignard, il se dit solennellement :

— Bavolet, à partir de ce jour tu ne t'appartiens plus; tu appartiens à la magistrature céleste. Va chercher les méchants et sois implacable. Ta conscience te protége.

Et il se mit en route.

IV

A peine avait-il fait quelques pas, qu'il rencontra un de ses amis de collége qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

— Saturnin ! dit l'ami.

— Anatole Martinet ! dit Saturnin.

— Comme il y a longtemps que je ne t'ai vu !

— En effet ; qu'es-tu donc devenu depuis si longtemps ?

— Hélas ! mon ami, j'ai vu bien du chemin... Je me suis marié d'abord.

— Ah !

— J'ai des enfants.

— Ah !

— Et je suis le plus malheureux des hommes.

— Pourquoi donc cela ?

— Pourquoi ? Parce que je suis ruiné, totalement ruiné.

— Et la raison ?

— Les affaires, mon ami. Tel que tu me vois, je suis en train de me demander s'il faut me jeter à l'eau ou m'expatrier.

— Tu en es là, toi que j'ai connu si bon, si honnête, si dévoué !

— J'en suis là, et cela grâce à un tigre, à un chacal.

— Un méchant ? fit vivement Bavolet.

— Oui, une véritable bête féroce, et dont, hélas ! nul ici-bas ne pourra jamais me venger.

— Raconte-moi donc cela, dit Saturnin avec émotion ; nous verrons bien si les vengeurs sont si rares que tu le crois.

— Eh ! mon Dieu ! pauvre ami, mon histoire est bien simple ; c'est l'histoire commune. J'ai voulu augmenter mes richesses pour que mes enfants eussent des dots sérieuses...

J'ai spéculé, je me suis lancé dans des affaires mauvaises, et la ruine est venue peu à peu. Alors j'ai emprunté, et d'emprunts en emprunts je suis tombé dans l'antre d'un usurier. C'est celui-là qui est le tigre en question.

— Un usurier! fit Saturnin. Bien.

— Pour une somme minime il m'a fait signer une lettre de change du triple. Je n'ai pu payer, et demain il me fait mettre à Clichy. Il me retire ma liberté, c'est-à-dire ma dernière ressource. Ma femme est allée hier se jeter à ses genoux, mes enfants y sont allés tout à l'heure, ils ont pleuré, supplié, et rien n'a pu attendrir ce cœur de roc, et cependant ils pleuraient sincèrement, va; car, si je vais en prison, le modeste emploi que j'occupe me sera retiré, et alors comment vivront-ils?...

— C'est bien vrai tout ce que tu me racontes là? fit Bavolet.

L'ami, étonné de cette demande, releva la tête.

— Pourquoi donc te mentirais-je, à toi à qui je ne demande rien?

— C'est juste, dit Saturnin. Ainsi voilà un homme qui a résisté à toutes les prières?

— A toutes!

— Qui spécule sur les ruines des familles, qui fait métier d'argent?

— Et comment le fait-il, Seigneur!

— Qui n'a pas été ému par les pleurs d'une femme, d'enfants?

— Par rien!

— Qui est un méchant, en somme?

— Une honte de la société!

— Et qui fera sa vie durant souffrir impunément ses semblables?

— Dam! il doit prendre ses précautions.

— C'est bien. Son nom?

— Pierre Birmann.

— Son adresse?

— Rue des Prouvaires, 43.

— Merci, et adieu.

— Adieu; mais, te reverrai-je?

— Demain!

— A demain, donc... si je ne suis pas à Clichy.

L'ami s'éloigna, Bavolet gagna rapidement une place de fiacres, et hélant un cocher :

— Rue des Prouvaires, 43, dit-il.

Et sa main caressait le manche de son couteau.

CHAPITRE IV

I

Pierre Birmann était chez lui installé, comme toujours, dans son cabinet, au milieu d'innombrables dossiers.

L'usurier semblait joyeux, il se frottait les mains en riant d'un gros rire.

— Eh! eh! disait-il, l'année est aux rentrées. Les affaires prospèrent... Le ciel bénit mon petit commerce. Encore une ou deux campagnes comme celle-ci, et j'aurai le droit d'aller finir tranquillement mes jours dans un bon vieux château de Normandie, où je cuverai longuement mon honnête fortune.

Elle est honnête, en effet, ma fortune.

Il se leva, alla ouvrir un coffre-fort scellé dans la muraille, et, contemplant les valeurs qui y étaient déposées pêle-mêle, il ajouta en se frottant les mains de rechef :

— La voici. N'est-ce pas, madame, que, sous le rapport de l'honnêteté, vous pourriez en remontrer à quiconque? Vous êtes belle, vous êtes épaisse, vous êtes cer-

taine, vous avez toutes les qualités et vous ne devez vos politesses qu'à moi seul... Madame, je vous en suis bien reconnaissânt, et c'est moi qui suis le vôtre!

L'usurier alla se rasseoir en continuant à monologuer.

— On dit que l'usure porte malheur; allons donc! elle ne porte malheur qu'à ceux qui ne savent pas en jouir... témoin moi. Depuis vingt ans que je spécule sur les besoins d'argent de mes contemporains, j'ai mené une existence tissée d'or et de joie... Présentement me voici à la tête de cinquante ans, d'une fortune aussi âgée en rentes sur l'État, d'une santé robuste, quel malheur peut m'atteindre à présent?

Et Pierre Birmann, prenant une pose majestueuse, releva la tête :

— Oui, quel malheur? répéta-t-il.

En ce moment un violent coup de sonnette retentit à sa porte.

C'était Bavolet qui arrivait.

II

— Monsieur Pierre Birmann? dit Saturnin en entrant.

— C'est moi, monsieur, fit l'usurier.

— Je viens vous demander un moment d'entretien.

— A vos ordres!

L'usurier avança une chaise au jeune rentier.

— Monsieur, dit Bavolet après avoir longuement re-

gardé son interlocuteur, je suis l'ami, le féal d'Adolphe Martinet.

— Ah! fit l'usurier en fronçant le sourcil.

— C'est un frère pour moi. Élevés presque ensemble, nous suivîmes pendant un fort long temps la même route, puis un jour nous bifurquâmes. Aujourd'hui le malheur nous a réunis. Je le quitte à l'instant et je l'ai laissé en pleurs.

Celui qui le fait ainsi gémir, celui qui est la cause de son désespoir, c'est vous.

— Monsieur, fit l'usurier en se levant, permettez-moi de ne pas vous laisser continuer : vous êtes le troisième envoyé de ce débiteur pleurnichard. J'ai déjà beaucoup trop écouté les deux premiers; mes occupations m'obligent à ne pas écouter le troisième.

Et comme Bavolet ne se levait pas, Birmann lui présenta son chapeau en ajoutant :

— J'ai bien l'honneur de vous offrir mes devoirs.

Saturnin continua.

— Vous êtes celui qui fait pleurer les hommes, vous êtes la nature mauvaise qui n'écoute aucune prière et qui se rit de la colère céleste.

— Monsieur, fit l'usurier, est-ce à un fou que je parle?

— Je n'ai pas fini. Répondez-moi avec franchise, car cette heure est grave pour vous.

Birmann sentit la colère lui monter à la tête.

Il fit un pas pour sonner son garçon de bureau, mais la figure placide de Saturnin le rassura.

Il se rassit en disant :

— C'est un original.

Bavolet poursuivit.

— Monsieur, depuis combien de temps exercez-vous ce métier d'usurier?

— Depuis vingt ans.

— Bien. Et pendant ces vingt ans vous avez fait mettre à Clichy, réduit à la misère un nombre effrayant de débiteurs, n'est-ce pas?

— C'était mon droit.

— Avez-vous toujours été aussi implacable envers eux que vous l'êtes aujourd'hui envers mon ami Martinet?

— Toujours.

— Bien! Vous êtes sans famille?

— Sans famille.

— Célibataire?

— Célibataire.

— Votre âge?

— Cinquante ans.

— Je vous remercie, vous êtes l'homme que je cherche.

Saturnin se léva et porta la main à la poche de son paletot.

— Que faites-vous? fit l'usurier en se reculant instinctivement.

— Rien.

Et en effet Bavolet s'arrêta, retira sa main et se rassit.

III

Birmann sentit que sa patience était à bout.

— Monsieur, dit-il, vous avez dû remarquer que j'ai mis à vous répondre une complaisance qui n'est pas dans mon éducation habituelle, cela tenait probablement à la bonne humeur que m'avait causée certaine visite que j'avais faite avant votre arrivée.

Et l'usurier jeta un regard à son coffre-fort.

— Mais tout a un terme, continua-t-il, et je vous déclare que cet instant est la fin de notre entretien. Vous veniez sans doute me demander un délai pour votre ami. Je le refuse comme je l'ai refusé à lui-même, à sa femme, et à ses pleurnichards d'enfants, J'ai bien l'honneur cette fois et pour de bon de vous offrir mes devoirs.

Saturnin était toujours assis et restait calme.

— Monsieur, répéta Birmann avec colère, m'avez-vous entendu et faut-il que j'appelle?

Bavolet le regarda.

— J'ai fini, dit-il, et je ne vous demande qu'une dernière réponse.

— Par la sambleu! vous ne l'aurez pas, dit l'usurier en gagnant avec fureur son bureau sur lequel il se mit à feuilleter ses dossiers, car je ne vous écoute plus.

Bavolet continua.

— Monsieur, fit-il, à qui comptez-vous laisser votre fortune?

Birmann s'agita sur son fauteuil en faisant un geste de fureur.

— Je ne réponds plus, vous dis-je.

Saturnin répéta :

— A qui comptez-vous laisser votre fortune, à des collatéraux, à des arrière-petits-neveux ou aux pauvres?

— Monsieur, dit l'usurier, vous m'ennnyez et la patience m'échappe. Voulez-vous, oui ou non, me laisser travailler?...

— Monsieur, dit Bavolet pour la troisième fois, répondez-moi avec franchise, car, je vous le répète, de votre réponse va dépendre un grand événement. Qui palpera votre héritage?

— Vous voulez le savoir! eh bien, pour avoir la paix, pour être débarrassé de vos questions singulières, je vais vous répondre.

— Enfin! fit Saturuin avec un soupir de satisfaction.

— Je la laisserai à celui d'entre mes confrères qui aura été le plus féroce envers les emprunteurs.

— Ah! exclama Bavolet.

— Êtes-vous satisfait?... Et maintenant veuillez me croire votre humble serviteur.

Bavolet plaça son chapeau sur sa tête et mit sa main dans sa poche.

L'usurier était courbé sur son bureau et paraissait abîmé dans ses comptes.

Saturnin s'approcha de lui, regarda ses deux épaules et tira son couteau.

— Allons, dit-il mentalement, je n'aurai pas été long à

trouver un méchant. Fasse le ciel que les assises n'aient lieu que dans trois mois!

Et il leva son poignard en visant.

Tout à coup une voix se fit entendre dans la cour.

C'était celle d'un chanteur des rues.

Le bruit fit lever la tête à l'usurier.

Saturnin dut se reculer.

La voix chantait.

L'usurier écouta quelques instants, puis quittant son fauteuil il alla ouvrir la fenêtre.

Bavolet tenait toujours son poignard à la main.

CHAPITRE V

I

L'usurier s'était mis à la fenêtre.

La voix continuait à chanter.

— Oh! dit-il, un enfant... Et quelle misère... Il grelotte sous le froid...

Saturnin alla regarder.

C'était, en effet, un petit Savoyard chétif et grêle qui demandait la charité en chantant.

L'usurier poursuivit et comme à lui-même :

— Pauvre petit! fit-il. A peine couvert par ce temps... S'il mendie, celui-la, au moins c'est par nécessité... Comment pourrait-il travailler étant si jeune?

Et tirant une pièce blanche de son gousset :

— Hem! fit-il en la jetant au petit Savoyard. Et chaque jour il y en aura autant pour toi.

II

Bavolet demeura interdit.

Les bras lui tombaient.

— Il fait la charité, dit-il; il est ému par la vue d'un enfant qui mendie... Quel étrange usurier!

Remettant son couteau dans sa poche, il frappa sur l'épaule de Birmann qui s'était rassis à son bureau.

— Encore vous! fit l'usurier en se redressant.

— Oui, dit Saturnin. Pourquoi venez-vous de donner à ce petit?

— Pourquoi? Ah çà! mais...

— Pourquoi... je vous prié... Répondez!

— Mais parce qu'il m'a fait pitié. Voilà pourquoi.

— Vous êtes donc sensible? Vous n'êtes donc point une nature mauvaise, un méchant d'ici-bas?

— Monsieur, dit Birmann en se levant, prenez garde, la folie vous gagne et j'ai grand'peur des fous. Je vous en préviens... Que me voulez-vous en fin de compte?

— Ce que je vous veux? Rien, maintenant, jusqu'à plus ample information. Ce que je vous voulais,.. Je vais vous le dire.

— Enfin.

— Je voulais vous tuer.

L'usurier bondit.

— Me tuer!

— En voilà la preuve, continua Saturnin avec calme en

montrant son couteau. Mais rassurez-vous, l'envie m'en a provisoirement passé. Causons tranquillement... Voulez-vous? Vous êtes donc bon?

— Qui donc vous a dit que j'étais méchant?

— Votre profession et vos actes.

— Ma profession, candide jeune homme! Eh bien, je vais me justifier, puisque cela paraît vous faire plaisir. Oui, je prête à usure; mais pourquoi l'usure n'est-elle pas autorisée? J'ai commencé par être négociant, et mes amis me félicitaient quand je parvenais à vendre ma marchandise à trente pour cent de bénéfice. Pourquoi l'argent que j'ai péniblement gagné ne serait-il pas l'égal de la marchandise? Pourquoi n'ai-je pas le droit de vendre celui-ci aussi cher que celle-là? Est-ce qu'il n'est pas aussi précieux que l'autre?

— La loi défend ce commerce.

— Elle le défend, soit. Mais a-t-elle raison? J'ai vu de près les hommes de mon temps et je leur ai prêté mon or à des taux élevés. Il en est qui m'ont remercié, car mon argent, si cher que je le leur vendais, leur a servi à en gagner d'autre. Il en est qui m'ont maudit, car mon argent ne leur servait qu'à continuer leurs folies.

— Mais vous avez été implacable pour quelques-uns?

— Pour ceux qui employaient la ruse contre moi. Quand je vois entrer dans ce cabinet un viveur qui vient m'implorer, si je lui prête, en recevant la somme il cherche quel moyen il emploiera pour ne point me payer. Je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, mais je pourrais vous montrer certaines créances que j'ai abandonnées parce qu'elles étaient représentées par des hom-

mes honnêtes que le malheur avait amenés à ma porte. Quand je suis insensible, c'est que ceux qui sont venus ont été poussés par la débauche et la paresse. Dois-je de la compassion à ceux-là?

— Mais mon ami Martinet? fit Saturnin qui ne savait s'il devait approuver ou réprouver.

— Votre ami!

— Vous avez été féroce avec lui, féroce avec sa femme, avec ses enfants.

— Martinet, dit l'usurier, le connaissez-vous bien maintenant?

— Nous avons été élevés ensemble, mais depuis dix ans je l'ai perdu de vue : c'était un honnête garçon.

— Qui est devenu un malhonnête homme. Marié avec une adorable femme, il a tout à coup quitté son ménage pour s'enamourer de je ne sais quelle baronne d'Ange. Il a mangé la dot de ses enfants en orgies de toutes espèces; il a joué, bu et fait verser plus de larmes à sa pauvre épouse que je n'en ai fait verser ma vie durant à tout mes mauvais débiteurs. L'argent qu'il est venu m'emprunter a été dévoré par sa maîtresse et a servi à désaltérer ses passions! Si je le fais mettre à Clichy demain, c'est que je veux pendant quelques mois rendre le calme à sa femme qu'il injurie et qu'il menace à chaque seconde d'un abandon.

Bavolet était abasourdi par ces révélations.

— C'est la vérité tout cela? fit-il.

L'usurier haussa les épaules.

— Je ne mens jamais! je n'en ai pas le temps. J'ai connu le père de madame Martinet, je l'ai connue elle-

même quand elle était jeune fille; c'était un ange de douceur et de résignation, et hier, lorsqu'elle est venue m'implorer pour son mari par un restant d'amitié, il ne m'a pas été difficile de lui faire raconter toutes ses douleurs.

— Elle vous a tout dit?

— Tout!

— Par ainsi, fit lentement Saturnin, Martinet est une nature mauvaise?

— Oui!

— Qui a foulé aux pieds toutes les lois de l'honneur et de l'humanité en faisant souffrir sa femme et en préparant à ses enfants un avenir de misère?

Oui.

— Le Code ne peut l'atteindre et c'est à peine si le mépris général peut le punir?

— Hélas! encore oui! Le législateur n'a pas prévu le cas où un homme rendrait sa femme malheureuse et ses enfants pauvres.

— Il peut échapper à toute justice?

— A toutes.

— Et cependant c'est un méchant qui commettra un meurtre véritable en tuant sa femme par l'abandon et la débauche?

— Je le crains bien, car madame Martinet pâlit et s'étiole.

— Merci, fit Bavolet en se boutonnant et en prenant son chapeau, je vais chez mon ami.

— Qu'allez-vous y faire?

— Vous le saurez demain... si vous lisez les journaux judiciaires.

Et Saturnin s'en alla.

III

Martinet était chez lui. Il reçut Bavolet à bras ouverts.

— Eh bien, lui dit-il, tu viens de chez mon chacal?

Saturnin s'assit sans répondre, regarda son ami et se dit :

— En effet, son visage s'est transformé, l'orgie y a laissé ses traces, et moi qui croyais que c'était le chagrin !

— Qu'as-tu? dit Martinet. Tu me regardes comme si tu devais écrire mon signalement !

Saturnin se leva.

— Adolphe Martinet, dit-il solennellement, tu es une nature mauvaise.

— Moi ?

— Tu es un bête féroce que la loi humaine est forcée de respecter.

— Moi?

— Martinet, l'usurier m'a tout dit.

— Ah ! fit l'ami en pâlissant.

— C'est donc vrai, exclama le jeune rentier, qui s'aperçut de cette pâleur subite. Ainsi tu rends ta femme malheureuse, tu as mangé la fortune de tes enfants, tu as une maîtresse, tu joues, tu es un débauché !

Martinet courbait la tête.

— Tu es un méchant, un tigre, une bête féroce !

Martinet était livide. Saturnin continuait :

— Il n'a donc pas menti, l'usurier, et de vous deux c'est toi qui est le misérable !

— Bavolet ! fit l'ami en levant la tête.

— Réponds-moi donc, acheva Saturnin avec véhémence, sans même s'occuper des injures qu'il disait ; tu vois bien que le moment est solennel !

— Tu le veux ? dit Martinet.

— Je l'exige !

— Eh bien...

— Eh bien ?

Martinet se leva, alla voir s'ils n'étaient écoutés par personne, et revenant se placer devant Bavolet, il dit avec un tremblement dans la voix :

— L'usurier a dit vrai.

— Ah ! fit Saturnin avec douleur et en portant la main à son couteau. Et c'est un ami d'enfance !

CHAPITRE VI

I

Saturnin avait tiré son couteau.

— Mais maintenant, dit Martinet en relevant la tête, maintenant que je t'ai tout avoué, je veux te présenter ma justification.

— Ta justification? fit Bavolet en s'arrêtant.

— Ami, sanglota Martinet, ma femme est un monstre.

— Ah! exclama Saturnin.

— Écoute et avance ton oreille, car tu es le premier à qui j'ose faire cette terrible confidence, et j'ai besoin pour en avoir le courage de me rappeler que jadis nous étions à ce point liés que nous ne faisions qu'un.

— J'écoute, dit Saturnin en se rasseyant.

Et mentalement il ajouta :

— Seigneur! que vais-je entendre?

II

— J'étais jeune et riche quand j'épousai ma femme, elle était jeune et belle et je l'adorais.

J'avais mis en elle toute ma vie, tout mon avenir de félicité. Je croyais en son cœur comme on croit en Dieu.

Un jour, appelé par une lettre auprès de mon père qui se mourait, je partis et revins inopinément.

J'étais triste, je venais d'accomplir un dernier devoir, j'avais enterré mon pauvre vieux père et je venais chercher des consolations.

Je sentais que seule en ce monde ma femme pouvait remplir dans ma vie le vide que cette mort venait de faire.

J'entrai dans sa chambre les bras ouverts, affamé de paroles consolantes, et je vis...

Oh! que ne suis-je mort sur le coup d'étonnement et de honte!

III

— C'est une histoire banale, dit Bavolet, mais dont je comprends toute l'horreur. Que fis-tu alors?

— Ce que je fis? hélas! je l'aimais et je me tus, mais à partir de ce jour, à partir de ce moment, toute mon existence était détruite. La pensée qu'elle m'avait trahi, qu'elle

avait répondu à mon naïf amour par une infamie, me poursuivait sans relâche. Je bus pour oublier, je dissipai la fortune de mes enfants que je savais ne plus être les miens. Je cherchai enfin en tous lieux et dans toutes les boues à tuer le souvenir de son crime. Mais, hélas! la ruine est venue seule et la pensée est toujours là.

Saturnin se leva.

— Par ainsi, dit-il, ta femme est une nature mauvaise?

— Oui.

— Elle a trompé un honnête homme, détruit sa vie; elle a été ingrate, sans foi et mauvaise épouse?

— Oui.

— La loi ne peut l'atteindre, car tu lui as pardonné, et sa faute ne sera pas publique?

— Non!

— C'est bien, je vais voir ta femme.

Saturnin prit son chapeau et gagna la porte. Mais au même moment celle-ci s'ouvrit, et madame Martinet parut.

IV

Madame Martinet était pâle.

— Monsieur Saturnin, dit-elle, j'ai tout entendu.

— Ah! dit Bavolet.

— Oui, je fus coupable! oui, j'ai payé l'amour de mon mari par une trahison, mais la faute m'appartient-elle tout entière?

Quand M. Martinet demanda ma main, je ne l'aimais pas, car j'en aimais un autre.

Cet autre avait ma foi; cet autre avait ma promesse, et j'avais juré de n'être qu'à lui.

Mes parents m'annoncèrent sa mort!

J'épousai M. Martinet.

Deux ans après, celui qu'on m'avait dit mort revint.

On m'avait trompé pour que je cédasse!

Il pleura en me voyant parjure; j'étais sans force devant ses larmes. Je cherchai un appui. Nul n'était là!

Et lui était à mes genoux, il me rappelait le passé, il me rappelait notre amour, nos serments; il repartait le soir même pour ne plus revenir cette fois.

Je suis coupable, c'est vrai; mais Dieu lui-même a pardonné à la Madeleine repentante!

V

Saturnin laissa tomber ses bras.

— Dieu a pardonné, dit-il, et je vous pardonne aussi! Si j'étais votre époux je serais peut-être plus sévère, mais je n'ai pas le droit de le venger dans le cas présent. — Adieu! pauvres amis! Vous n'êtes pas des méchants, vous n'êtes que des infortunés.

Je n'ai donc rien à faire ici!

Et il s'en alla.

Rentré chez lui, il déposa son poignard dans un tiroir et, s'asseyant dans un fauteuil, il se dit :

— J'ai vu trois méchants et aucun d'eux ne m'a paru mériter la mort... Dois-je donc renoncer à en trouver un complet, et les pessimistes de ce monde ont donc tort! Aucun mortel n'est mauvais tout d'une pièce, et tous ont un côté par lequel ils rachètent leurs crimes!

Le général qui fait tuer sert son souverain, le souverain sert son pays.

Le bourreau obéit.

Faudra-t-il que je meure sans avoir mis mon dessein à exécution?

Dois-je encore chercher, et le ciel ne me mettra-t-il donc pas sur la piste d'une victime digne de ma mission?

Et Saturnin demeura rêveur.

Tout à coup on frappa à sa porte.

Bavolet se leva, alla ouvrir et resta ébaubi.

C'était mademoiselle Clorinde Cassolard qui entrait.

VI

— Vous ici? dit Bavolet.

— Oui, moi! Ne voulez-vous pas me recevoir?

Pour toute réponse Saturnin avança son meilleur fauteuil.

— Monsieur, dit mademoiselle Clorinde, ma démarche vous dit assez que je suis guidée ici par une raison grave.

— En effet!

— Je viens, monsieur, chercher une explication.

— Une explication!

— Monsieur, nous allions nous marier, nos bans étaient publiés, soudain il vous prend une turlutaine et vous écrivez à mon père que vous retirez votre parole... c'était votre droit.

— Et je pense ne pas avoir été au delà, dit poliment Bavolet.

— Je ne récrimine point sur ce chef, mais ce qui l'était moins, monsieur, c'était d'abandonner sans raison une jeune fille qui ne vous avait point fait de mal, de la compromettre par une rupture inexplicable, au point que nul présentement ne peut l'épouser sans scrupules.

— C'est vrai, au fait, pensa Saturnin, j'ai agi un peu légèrement.

— C'est pourquoi, dit solennellement mademoiselle Clorinde en se mettant debout, j'ai le droit à mon tour de me présenter à vous et de vous dire : Monsieur Saturnin Bavolet, je vous somme au nom de l'honneur de me dire les raisons qui vous ont fait brutalement renoncer à ma main.

Saturnin se leva et prit la parole :

CHAPITRE VII

I

— Mademoiselle, dit Bavolet, votre démarche est claire, je dirai même plus, elle jette en moi un jour tout nouveau... En effet, j'ai agi comme un étourdi. J'ai l'honneur de vous offrir mes excuses.

— Continuez, fit Clorinde.

— Les raisons graves que je ne voulais pas dire, je vais vous les confier. Je vous prie seulement d'appeler à vous tout votre courage et d'oublier un instant que vous êtes une jeune personne impressionnable.

— J'essaierai.

— Mademoiselle, continua Saturnin avec des sanglots dans la voix, je n'ai plus que six mois à vivre.

— Vous! exclama Clorinde.

— Je suis atteint mortellement, je ne sens point mon mal, mais je m'éteins chaque jour, et dans un semestre il ne restera que poussière de mon individu.

— En êtes vous sûr?

— Quatre médecins me l'ont affirmé, et en outre je sens bien que ça ne va pas. Mon père et ma mère sont morts jeunes ; j'ai une maladie héréditaire.

— C'est horrible ! Et vous avez vingt-neuf ans ?

— Et six mois. Voilà pourquoi, mademoiselle, j'ai renoncé à vous nommer ma femme. Je ne voulais point que vous fussiez veuve à votre âge. Je ne voulais point que votre impressionabilité assistât au spectacle d'une agonie.

— Saturnin, fit mademoiselle Clorinde, vous êtes un honnête homme.

— Merci de cette bonne parole !

— Mais je suis une honnête femme, moi !

— Je suis prêt à le signer de mon sang !

— Et vous avez mal agi en refusant ma main.

— Et pourquoi ?

— Vous avez douté de mon cœur, de mon amour, et vous ne vous êtes point dit, quand vous avez su votre mal : Allons trouver mademoiselle Cassolard et faisons-lui part de cette funeste nouvelle.

— Mademoiselle Cassolard se serait évanouie.

— Peut-être ; mais elle aurait retrouvé ses sens pour vous dire : Saturnin, puisque vous n'avez que six mois à vivre, laissez-moi soigner vos derniers moments, laissez-moi me constituer votre garde-malade, laissez-moi essayer par mes caresses et mon amitié de prolonger votre trop courte existence.

— Vous auriez dit cela ? fit Bavolet ému.

— Je l'aurais dit.

— Et vous le diriez encore ?

— Je le dirais.

— Mademoiselle Clorinde, exclama Saturnin en tombant à genoux, vous êtes un ange... et je vous aime !

II

Une heure après cet entretien, Bavolet se faisait annoncer chez son ex-futur beau-père.

Le chef de bureau retraité fut tout ébaubi de cette visite.

— Vous chez moi ! dit-il au jeune rentier.

— Moi chez vous, fit Bavolet. Monsieur, les moments sont précieux, et je n'ai pas le droit de flâner. Je viens d'avoir une conversation sérieuse avec votre adorable fille, et je me présente de rechef pour vous la demander en mariage.

— Vous !

— Moi !... C'est une jeune personne pleine de cœur et de sentiment. Frappé à mort comme je le suis, je voulais en homme délicat finir mes jours dans la solitude, je voulais accomplir un devoir infernal ; mais, à défaut d'un démon que je n'ai pu punir, je vais essayer de faire le bonheur d'un ange que j'ai trouvé sous ma main.

M. Cassolard sentit à ce discours une larme mouiller sa paupière, l'émotion lui coupa la voix, et pour toute réponse il se jeta dans les bras de Saturnin en pleurant.

Bavolet se moucha et termina en disant :

— Après-demain nous ferons la noce, si votre habit noir est prêt.

— Il le sera, jura Cassolard ; mais laissez-moi vous dire que vous êtes un bien brave garçon.

III

Le surlendemain Bavolet s'arma d'une cravate blanche et de gants blancs.

Mademoiselle Clorinde attendait son futur en robe de mousseline et le bouquet de fleurs d'oranger au sein.

Les parents et les invités arrivèrent un par un.

Enfin l'heure d'aller à la mairie sonna, et les deux époux s'y rendirent en voiture de remise, le rêve de mademoiselle Clorinde.

Saturnin interrogé répondit un oui sonore, sa femme murmura le sien en réprimant un mouvement de joie.

Il avait été convenu qu'on se marierait sans bal.

— Les cadavres ne dansent pas, avait dit Bavolet.

A dix heures du soir tout le monde se sépara, et les nouveaux époux regagnèrent leur chambre nuptiale.

IV

Quinze jours s'écoulèrent dans une félicité parfaite ; mais un matin Bavolet s'aperçut que sa femme avait le caractère inégal.

— Je la croyais plus douce, se dit-il.

En effet, madame Bavolet était quinteuse, elle ne souffrait aucune contradiction et prétendait régenter la maison.

Un jour, Saturnin vit arriver chez lui une kyrielle de fournisseurs.

— Monsieur, dirent-ils au jeune rentier, votre femme est venue nous commander des objets de toilette pour une somme importante, êtes-vous disposé à faire face à toutes ces dépenses ? Nous ne vous cacherons pas qu'elle va loin ! Vous devez, d'après ses exigences, posséder une immense fortune, car elle compte à partir d'aujourd'hui s'habiller comme une femme du monde !

Bavolet devint sombre et renvoya les fournisseurs.

— Je la croyais moins coquette, dit-il.

Il eut une explication avec Clorinde.

Celle-ci lui répondit qu'elle ne s'était point mariée avec un homme mal portant pour se vêtir de robes de laine.

Bavolet alla trouver Cassolard.

— Monsieur, dit-il à son beau-père, votre fille me fait la vie dure ; elle commande, ordonne, jette l'argent par la fenêtre et m'injurie. Est-ce qu'elle était ainsi quand elle était jeune fille ?

— Hélas ! mon gendre, répondit le chef de bureau retraité, textuellement. —Je crois que sa mère l'a trop gâtée, et c'est pourquoi je vous ai fortement remercié quand vous avez bien voulu m'en débarrasser.

Saturnin retourna chez lui, entra dans sa chambre sans

mot dire, et allant ouvrir le tiroir de sa table il contempla longuement son poignard qu'il n'avait pas regardé depuis son mariage.

V

Tout à coup un bruit de voix arriva jusqu'à son oreille. Il reconnut l'organe de sa femme et celui d'une de ses amies.

Il écouta machinalement. Les deux voix disaient :

— Par ainsi, ma chère, dans cinq mois il sera mort?

— Je l'espère bien.

— Et tu ne l'as épousé qu'à cause de cela?

— Bien entendu. Quand il a écrit à mon père sa lettre de rupture, j'ai voulu savoir ce qui s'était passé ; le médecin qui l'avait soigné était le nôtre, il m'apprit tout.... son mal, ses derniers six mois d'existence. Alors un spectacle étrange me traversa le cerveau : je me voyais sa femme, riche de sa fortune et veuve à vingt-deux ans !

— Et ce spectacle?

— Qui n'était qu'un rêve, est devenu une réalité...

— Oh ! fit Saturnin avec abattement.

— Grâce à certaine visite que j'ai su lui faire en temps et lieux. Aujourd'hui je suis la plus heureuse des femmes. Chaque jour qui vient reluire me fait faire un pas vers la liberté, liberté dont je profiterai pour aller enfin à Mabille que je désire tant voir !

— En effet, tu n'es pas à plaindre.

— Non, car je ne serai pas ingrate ; sur les quinze mille francs de rente qu'il me laissera, je ferai à mon père une pension de douze cents francs, je donnerai tout le linge à ma tante de Bayeux et je rachèterai mon petit cousin de Limoges de la conscription.

— Ton petit cousin?

— Un garçon de vingt ans, brun, frisé et avec des moustaches naissantes, — mon idéal.

— Mais il est à Paris, je l'ai rencontré hier.

— Je le sais bien ! Je lui ai écrit de venir en lui disant: Gustave, te souviens-tu de ma promesse, je t'ai juré que sitôt mariée, et quel que fût mon mari, tu vivrais près de moi ! Et il va y vivre.

— A quel titre ?

— Tu es bête aujourd'hui ! termina mademoiselle Clorinde en éclatant de rire.

VI

Bavolet était livide; il s'était assis accablé sous le poids de l'étonnement et de la colère. L'éclat de rire de sa femme le fit bondir. Il se leva fièvreusement, essuya son front d'où tombait une sueur glacée, et rouvrant son tiroir il prit son poignard, qu'il mit dans sa poche.

— Oh ! dit-il, cette fois, c'est pour ne le remettre qu'entre les mains de la justice !

CHAPITRE VIII

I

Gustave Cassolard était, en effet, arrivé depuis deux jours à Paris.

Madame Bavolet n'avait pas parlé de ce cousin à son mari, elle l'avait logé dans un hôtel voisin de sa maison et comptait tenir sa présence secrète.

Elle s'était dit :

— Les cousins ont, de tout temps, effrayé les époux. Quel besoin ont les femmes mariées de les leur montrer ? n'est-il pas plus simple de les dissimuler ?

Saturnin, après avoir entendu la terrifiante confidence que le hasard lui avait livrée, n'était pas entré chez sa femme, il avait gagné tout droit la porte de sortie et était descendu chez son portier.

— Père Bernardet, lui avait-il dit, vous savez si j'ai de l'estime pour votre caractère honnête. Je crois avoir toujours respecté votre épouse et fait du bien à votre ménage dans la mesure de mes moyens.

— Monsieur Saturnin, avait répondu le portier, ma femme et moi nous vous aimons comme notre égal. Rappelez-vous seulement comme nous vous avons soigné le jour où vous aviez le frisson.

— Je me le rappelle, et c'est pour cela que je n'hésite pas à vous demander un grand service !... Père Bernardet, il s'agit de me dénoncer quelqu'un !

— Qui ?

— Ma femme ! Évidemment vous devez être payé pour vous taire, j'aurais pu vous faire parler en doublant la somme qu'on vous donne. Mais j'ai préféré évoquer nos souvenirs d'amitié réciproque !

— Et vous avez bien fait, monsieur Saturnin, avait dit le portier avec émotion.

— Où va ma femme chaque jour ?

— Dans l'hôtel qui est au bout de la rue.

— Qui se nomme ?

— L'hôtel du *Cerf doré*.

— Bien ! Vers quelle heure sort-elle de son appartement ?

— Vers une heure.

— Et elle reste dans l'hôtel ?

— Deux et trois heures.

— Merci. Êtes-vous déjà entré dans cet hôtel ?

— Oui, ce matin ; j'ai été y porter une lettre au jeune homme.

— De la part de ma femme ?

— De sa part.

Saturnin avait mis la main sur son cœur.

Après un silence il avait ajouté avec deux larmes aux cils :

— Père Bernardet....., j'ai épousé une femme sans cœur.

— Hélas ! monsieur Saturnin, murmura le portier, je ne voulais pas vous le dire, mais je le crains.

II

Une heure sonnait à l'horloge de la salle à manger de l'hôtel du *Cerf doré*.

Gustave, jeune provincial à l'allure printanière, au regard tendre et aux dents blanches, était rentré dans sa chambre depuis dix minutes.

En entrant il lui avait semblé que le rideau en reps de sa fenêtre avait plus d'ampleur que d'habitude.

Il avait été pour voir ce qu'il cachait ainsi, mais il s'était arrêté à mi-chemin en se rappelant que la veille il y avait placé sa malle.

Il s'était assis, avait pris un livre, et de temps à autre levait la tête pour regarder la pendule ; enfin elle sonna une heure, et au même moment un petit coup discret retentit à la porte.

Gustave ouvrit précipitamment, et madame Bavolet parut.

Le rideau s'agita.

III

— Cher Gustave, fit Clorinde.

— J'ai compté les instants, dit le cousin... car j'ai fait un mauvais rêve cette nuit, et je me suis réveillé triste...

— Toi!... Pauvre ami!

— Il me semblait que vous ne m'aimiez plus, que cette petite chambre ne recevrait plus votre visite; il me semblait enfin que vous alliez vous mettre à aimer votre mari.

— Moi, dit madame Bavolet en riant aux éclats, aimer Saturnin! tu es fou!

— Ah! c'est que je vous aime tant, moi! fit le cousin avec élan. N'ai-je point déjà tout sacrifié pour vous? Ne suis-je point parti sans embrasser mon père? N'ai-je point désobéi à ma mère, qui me défendait de la quitter dans l'état de maladie où elle était? Ne viens-je point ici trahir ma conscience en trompant un honnête homme qui ne m'a jamais fait de mal et que chacun dit bon?

— En effet, répondit Clorinde, tu t'es réveillé triste aujourd'hui... et tu as la tristesse ennuyeuse.

— Je vous déplais!

— Non! mais si tu veux m'être agréable, tu te déferas de ces petites idées de loyauté qui sont absurdes au temps où nous vivons!

— Vous croyez?

— Vois, moi! Est-ce que j'ai un seul remords? Est-ce

que je ne marche pas tête levée et le regard assuré ? Ton père ! eh bien ! tu l'embrasseras l'année prochaine. Ta mère guérira et te pardonnera... C'est la profession des mères... Quant à ta conscience...

— Eh bien ?

— Eh bien ! Je t'aime, mon joli cousin, voilà pour ta conscience !

Gustave se précipita dans les bras de Clorinde

Le rideau se souleva.

IV

— D'ailleurs, reprit Clorinde après un temps, n'es-tu pas mon fiancé, ne dois-tu pas être mon époux dans quelques mois, lorsque l'autre, celui que tu trouves si bon et que je trouve si nul, aura été là-haut justifier la prédiction des médecins ?

— C'est vrai, dit le cousin... mais bâtir ses fiançailles sur une tombe !

— Sur quoi veux-tu qu'une veuve les bâtisse ? répondit madame Bavolet en riant de nouveau. Mon Dieu ! que les cousins de vingt ans sont donc naïfs ! Hein, Gustave, une autre fois, quand tu auras fait un mauvais rêve, tu me feras le plaisir de me renvoyer sans me parler.

Clorinde était assise sur un canapé et avait le dos tourné au rideau. Elle se leva machinalement pour aller se mirer dans la glace et jeta tout à coup un cri terrible.

— Saturnin ! fit-elle en pâlissant.

En effet, Saturnin était dans la chambre.

V

Il se tenait debout, pâle, les dents serrées et une main dans son gilet piqué.

Gustave recula. L'aspect terrifiant de Bavolet, son regard fixe et sa tête pâle lui faisaient peur.

Saturnin s'avança lentement vers sa femme.

— Madame, lui dit-il, lorsque les médecins m'apprirent que j'étais un homme perdu, j'avais fait le serment de me mettre à la recherche d'un méchant et de m'en faire un compagnon pour mon dernier voyage.

J'ai trouvé un usurier qui faisait pleurer les hommes et n'avait, disait-on, ni cœur ni âme. Je voulus le tuer et je découvris qu'il avait un côté qui le rachetait.

J'ai rencontré un ami qui avait mangé la fortune de ses enfants et qui délaissait sa femme, qui était joueur et qui descendait à grande vitesse l'échelle du déshonneur.

Au moment où j'allais le frapper, j'appris qu'on pouvait, à lui aussi, lui pardonner ses fautes.

Ainsi d'une femme qui avait détruit sa vie, qui avait déshonoré sa maison, qui avait oublié tous ses devoirs et que son repentir absout.

Chacun dans tous ceux que j'allais punir avait un côté par lequel le pardon pouvait passer, et je suis rentré chez moi en me disant : Il n'y a pas de méchants en ce monde, et les prêtres ont raison : l'homme, qui est fait à l'image de Dieu, l'homme est bon.

Je vous trouvai, madame, et depuis ce matin j'ai replacé dans ma poche mon couteau vengeur, car je cherche vainement et je ne trouve pas en vous ce qui a fait la rédemption des autres.

Vous êtes une méchante complète, vous me trahissez. Vous êtes sans cœur et vous me semblez mériter la mort.

Je vais donc vous tuer.

Et Bavolet, le poignard à la main, marcha vers sa femme, qui tomba à genoux.

CHAPITRE IX

I

Gustave Cassolard, que l'aspect infernal de Bavolet avait un instant immobilisé, revint bientôt à lui à la vue du couteau nu.

Il se plaça devant Clorinde pour la protéger.

Alors une lutte s'engagea entre les deux hommes, mais Saturnin était robuste, il eut bientôt terrassé le jeune cousin qui roula à terre.

Bavolet profita de ce moment de répit pour se précipiter sur sa femme, qui jeta un grand cri et tomba frappée.

Saturnin, épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir autant que par les émotions de toute nature qu'il avait éprouvées depuis le matin, tomba évanoui à côté de Clorinde.

Le cousin alla chercher la garde.

. . . .

II

Quand Saturnin reprit connaissance, il fut assez surpris de se trouver dans une chambre proprette dont les fenêtres, quoique garnies de barreaux, étaient cachées par des rideaux blancs.

— Où suis-je, demanda-t-il, et qu'a-t-on fait de moi depuis que j'ai plongé mon poignard dans le dos de ma femme ? Pourquoi suis-je dans un cachot sombre, et pourquoi le soleil est-il mon compagnon de captivité ?

Il alla regarder à la croisée et découvrit un assez beau jardin clos de murs.

Des personnes des deux sexes s'y promenaient sous la surveillance d'un gardien en tablier blanc.

— Quelle est cette prison, reprit Bavolet, est-ce Mazas ou la Conciergerie ? Dans tous les cas, c'est une prison bien tenue, et j'avoue que je me faisais une tout autre idée des cachots de mon pays.

La porte s'ouvrit et livra passage à un homme grave, sérieusement vêtu de noir.

— Sans doute, fit Saturnin, le juge d'instruction.

L'homme noir était suivi d'une dizaine de jeunes gens également ornés de tabliers blancs.

Il s'approcha du jeune rentier et lui prit le pouls.

— C'est un médecin, pensa Bavolet. Où suis-je donc ?

Après un silence l'homme parla.

— Comment allez-vous ce matin ? dit-il.

— Mais, hésita Saturnin, il me semble que je vais comme j'allais hier.

— Tant pis alors, car hier vous alliez mal.

— Hier? dit Bavolet étonné.

— Je n'ai rien à vous ordonner, continua l'homme noir; tout ce que je vous recommande, c'est le calme, car dans le cas où votre fureur reviendrait je me verrais dans la pénible obligation de vous adjoindre un gardien.

L'homme noir salua. Les dix jeunes gens saluèrent en laissant Bavolet au comble de la stupéfaction.

III

Comme il cherchait mais vainement à comprendre ce que cette visite signifiait et ce que voulaient dire les paroles de l'homme vêtu de noir, la porte s'ouvrit de nouveau et son concierge entra.

— Vous ici, père Bernardet ! fit-il avec joie ; enfin vous allez m'expliquer ce mystère inexplicable.

— Bonjour, monsieur, dit le portier tristement et en s'asseyant, vous portez-vous mieux ?

— Mais je me porte comme toujours, cria Bavolet.

Puis, après avoir réfléchi un instant, il ajouta :

— J'ai donc en dehors de ma grande maladie été bien malade depuis hier, père Bernardet, que tout le monde s'informe de ma santé ?

— Hélas ! oui, monsieur, vous avez eu une rude indisposition.

— Et qu'est-ce que j'ai eu ?

— Hélas ! une attaque de folie.

— Moi !

Et, comme si ce mot eût été pour lui la clef de l'énigme, il s'écria :

— Fou ! ils ont cru que j'étais fou... et alors je suis ici...

— Dans la maison de l'aliéniste P***.

— Je suis dans une maison de fous !

Saturnin tomba assis dans un fauteuil.

IV

Un instant après il se releva.

— Père Bernardet, dit-il, dites-moi tout ce qui s'est passé.

— C'est bien simple, monsieur ; lorsque vous eûtes donné un coup de poignard à votre femme, vous tombâtes complétement évanoui, et le délire s'empara de vous.

La garde, que le cousin avait été chercher, vous transporta chez vous, où le commissaire de police fut mandé.

Là, comme vous continuiez toujours à avoir le délire, il renonça à vous interroger et se borna à commencer immédiatement l'enquête.

Le cousin fut entendu et déclara que, tout affamé de vengeance qu'il était de ce que vous aviez frappé sa parente, depuis une heure l'idée que vous étiez devenu subitement fou ne lui sortait pas de la tête ; il raconta que

le discours que vous aviez tenu à votre femme avant de l'assassiner lui avait semblé être le langage d'un homme en démence, qu'il avait surtout remarqué que vous disiez avoir cherché vainement des mortels méchants et n'en avoir pas trouvé, et que ces paroles étaient l'indice d'un grand dérangement d'esprit.

Votre beau-père fut entendu à son tour et émit la même opinion en racontant que vous aviez épousé sa fille sans dot.

Cela l'avait tellement surpris, disait-il, que, dès le premier jour, il avait eu des doutes sur votre raison et qu'à l'heure qu'il est il ne doutait plus.

Votre ami Martinet, qui venait justement pour vous rendre visite, dit la même chose.

Il narra au commissaire qu'il vous avait rencontré il y a quelques jours et que vous lui aviez proposé d'aller tuer un usurier, sous le prétexte que c'était une mauvaise nature.

Que vous étiez venu également pour l'assassiner, lui à son tour, et qu'après quelques explications vous aviez changé d'avis et que vous vous étiez préparé à aller tuer sa femme, qui n'avait échappé à votre rage sanguinaire qu'en se jetant à vos genoux et en vous racontant sa vie.

Le commissaire m'interrogea à mon tour, et je dus également en bon citoyen lui faire part de mes soupçons et lui dire que depuis un mois vous me paraissiez avoir la tête à l'envers, que vous m'aviez, ainsi qu'au petit cousin, raconté qu'il vous avait été impossible de trouver un méchant, et que mon épouse et moi nous avions trouvé cela si

étrange, que nous nous étions regardés et que nous nous étions dit : — Pour que ce pauvre M. Saturnin déclare qu'il n'y a plus de méchants ici-bas, il faut que son cerveau commence à se détraquer.

Le commissaire écrivit toutes nos réponses et alla à votre lit.

Vous aviez toujours le délire et vous disiez entre autres folies :

— Les hommes sont bons ; ils ont tous des côtés qui les rachètent, excepté elle.

Le commissaire hocha la tête et fit chercher M. P***, le médecin en chef de cette maison.

Celui-ci, une fois que le magistrat lui eut dit tout ce qu'il savait, prit une prise, alla vous tâter le pouls et déclara solennellement que vous étiez en effet atteint d'aliénation mentale.

Alors le commissaire dit :

— Cet homme n'appartient pas à la justice, il appartient à la science. Je n'ai point à le faire incarcérer et je prends sur moi de le livrer à monsieur.

Et il désignait le médecin.

M. P*** pria le commissaire de vous faire descendre pour vous mettre dans un fiacre, et toujours ou évanoui ou avec le délire, on vous conduisit ici, où vous êtes depuis huit jours.

V

Pendant ce récit, Bavolet était passé par un nombre incalculable d'émotions diverses.

Quand le portier eut fini, il lui dit :

— Merci, père Bernardet, merci de m'avoir tout raconté ; je n'en attendais pas moins de vous. Mais veuillez me laisser seul. Vous comprenez qu'après un si long temps j'ai besoin de me retrouver avec moi-même et de chercher à mon tour à me souvenir.

Le portier s'en alla, et Bavolet, se laissant de rechef tomber sur une chaise :

— Fou, dit-il, ils me croient fou, les imbéciles !

CHAPITRE X

I

— Mais de quoi vais-je me plaindre? pensa Bavolet après un moment de réflexion. De cette façon j'échappe à la cour d'assises, à l'échafaud, et je vais finir ici tranquillement ma courte existence.

On est très-bien dans cette maison, ajouta-t-il en regardant autour de lui; l'air y est pur, le mobilier, sans être luxueux, est propre, et il me semble que ce M. P***, mon médecin, est un excellent homme.

La seule chose qui m'étonne, c'est que je ne me sente pas aujourd'hui les faiblesses d'estomac que j'avais ces jours-ci.

Probablement que ma maladie se transforme en suivant son cours, et que demain je vais ressentir d'autres douleurs.

C'est égal, qui m'eût dit que tout cela m'arriverait le soir où je suis rentré chez moi avec un simple frisson!

Bavolet en était là de ses réflexions lorsqu'on frappa à sa porte.

— Entrez, fit-il.

Un des jeunes gens en tablier blanc qui avait accompagné le médecin parut.

— C'est moi, dit-il, je viens causer avec vous.

— Avec moi ?

— Et de choses graves, si toutefois vous voulez bien m'accorder un moment d'entretien.

— Comment donc! dit poliment Saturnin.

Et lui présentant une chaise :

— Asseyez-vous et faites comme chez vous.

II

Le jeune homme alla d'abord fermer soigneusement la porte ; puis, revenant se placer devant Bavolet, il lui dit :

— Monsieur, je suis un des internes du docteur P***; par une vocation véritable je me suis adonné à soigner la folie, et je crois posséder déjà un mérite réel dû à un travail obstiné.

Saturnin s'inclina.

— A chaque fois qu'un cas nouveau se présente dans cette maison, je l'étudie un des premiers et avec un soin méticuleux... Sitôt qu'on vous eut amené ici, je m'empressai de réunir tous les symptômes reconnus en vous, et je m'en fis à moi-même un rapport dont la conclusion était...

— Que?...

— Que vous n'êtes pas plus fou que moi, mon brave !

III

Bavolet pâlit.

— Mais, fit-il en balbutiant, je n'ai jamais dit que je l'étais!

— Je le sais, continua l'interne, car j'ai pris des renseignements sur votre passé, et tout le monde s'est accordé à dire que vous étiez un fort honnête homme, et qu'il a fallu qu'il se passât dans votre vie quelque chose de bien grave pour que vous vous soyez décidé à donner un coup de couteau à votre femme.

— En effet, répondit Saturnin, il s'est passé une chose sérieuse.

— C'est cette chose dont je viens vous demander le récit.

— Mais...

— Rassurez-vous, je ne veux m'en servir en aucune façon contre vous, et j'irai même plus loin : je continuerai à laisser croire à votre folie, désolé que je serais de voir un homme comme vous porter sa tête sur l'échafaud, mais votre histoire peut être utile à la science!... Je rassemble en ce moment divers matériaux dont je compte faire quelque jour un livre qui s'appellera des *différentes raisons qui peuvent occasionner des attaques de fièvre chaude chez les blonds*.

— Ce sera fort intéressant, murmura Bavolet, qui se piquait de littérature.

— Je le crois. Veuillez donc me narrer votre histoire et

vous aurez rendu service à un interne dévoré de l'amour du travail et du besoin de se faire un nom.

Bavolet prit une chaise, et après s'être assis :

— Monsieur, dit-il, je ne résiste plus, vous avez une si noble façon de demander des services aux gens, que je me croirais un être dénué de toute éducation si j'hésitais plus longtemps. Voici donc ce qui m'est arrivé :

Et Saturnin fit à l'interne le récit de sa maladie, du diagnostic des médecins et de la mission qu'il s'était imposée quand il eut eu connaissance du peu de temps qu'il lui restait à vivre.

— Quelle maladie avez-vous donc? fit le jeune homme.

— Je l'ignore, mais je dois évidemment avoir le mal dont mon père et ma mère sont morts.

— Voulez-vous me permettre d'étudier cette maladie-là?

— Comment donc! ce sera me faire beaucoup d'honneur.

— Eh bien! si vous m'y autorisez, je vais séance tenante vous ausculter.

Bavolet, sans répondre, ôta son habit, et l'interne commença son auscultation.

IV

Le lendemain du jour où cette conversation avait eu lieu entre l'interne et Saturnin, ce dernier se promenait à grands pas dans sa chambre.

Il semblait agité, frappait du poing sur sa table et s'écriait :

— A qui se fier!

Soudain, un des gardiens en tablier blanc ouvrit sa porte.

— Que me veut-on? dit Bavolet avec humeur.

— Monsieur, c'est une dame qui désire vous parler.

— Une dame, à moi! Je ne connais point de dame.

— Pardon, monsieur. C'est qu'elle insiste et qu'elle m'a donné dix francs pour la laisser causer un quart d'heure avec vous.

— Qui ce peut-il être? pensa Saturnin.

Puis, s'adressant au gardien :

— Et comment est-elle? dit-il.

— Je ne sais, je n'ai pas vu sa figure; elle est voilée.

— C'est bien. Laissez monter.

Le gardien se retira, et deux minutes après il introduisait une dame simplement vêtue et qui avait effectivement un voile rabattu sur la figure.

Quand le gardien se fut éloigné, la dame releva son voile et Saturnin faillit tomber à la renverse de surprise.

— Ma femme! dit-il.

V

— Vous n'êtes donc pas morte? dit-il naivement une fois que son sang eut repris sa libre circulation.

— Non, et j'en remercie le ciel.

— Par amour de la vie, n'est-ce pas?

— Non, parce que cela me donne le temps de me repentir à mon tour.

— Comment?

— Saturnin, je viens vous demander pardon.

Et Clorinde se mit à genoux.

— Pardon à moi?

— Oui, Saturnin, vous m'avez frappée et vous avez bien fait... Saturnin, j'étais un monstre et je méritais la mort. Saturnin, je viens vous supplier de me donner la facilité de racheter mes fautes, parce que je me repens et je pleure!

— Mais comment en êtes-vous réchappée?

— Votre couteau a glissé, et la blessure que vous m'avez faite s'est guérie en huit jours. C'est pendant ces huit jours que la réflexion m'est venue, que je suis descendue en moi-même, et que j'ai vu à quel point j'avais été coupable envers vous!

— Madame! fit Saturnin avec dignité, vos paroles me font du bien, car il m'était pénible de me souvenir que celle qui portait mon nom m'avait obligé à la punir par le couteau... Mais qui me dit que cette fois encore vous ne mentez pas?

— Qui... Mais mes larmes d'abord, ma démarche ensuite... Oh! je sais bien que le doute sera longtemps en vous... Je vous ai si horriblement trompé! C'est pourquoi, Saturnin, je vous demande de me laisser vivre à vos côtés... de vous laisser vous prouver que l'honnêteté m'est revenue... que je suis repentante, et que je vous aime parce que vous êtes bon et plein de cœur.

Bavolet regarda sa femme, elle pleurait.

Il sentit que, lui aussi, les larmes le gagnaient; il allait s'approcher d'elle, les bras ouverts, quand le souvenir de sa première dissimulation l'arrêta.

— Hélas! fit-il en sanglottant, je voudrais vous croire et je n'ose pas.

Clorinde joignit les mains, elle se traîna sur ses genoux en disant :

— Essayez! essayez!

Saturnin hésitait. Tout à coup il poussa un cri.

— Qu'avez-vous? fit Clorinde.

— J'ai... j'ai que je cède!

— Ah! dit madame Bavolet en fermant les yeux, comme si elle allait se trouver mal de joie.

— Oui, je cède! répéta le jeune rentier.

Et mentalement il ajouta :

— Car le ciel m'envoie une idée.

Clorinde se releva. Bavolet s'assit auprès d'elle.

— Maintenant, dit-il, que nous sommes plus calmes l'un et l'autre, causons.

— Je vous écoute, fit madame Bavolet; mais que Dieu vous bénisse pour le bien que vous venez de me faire!

Saturnin l'invita à garder le silence et prit la parole.

CHAPITRE XI

I

Saturnin dit :

— Oui, je consens à oublier le passé, mais mon cas est embarrassant. Comment puis-je sortir d'ici ? Si je déclare que je ne suis pas fou, la justice me réclamera ; car, quoi que vous soyez certainement disposée à dire pour ma défense, j'ai donné un coup de couteau et je dois une satisfaction à la société.

— Je dirai que c'est moi la coupable, s'écria Clorinde.

— Oui, reprit Bavolet, mais il y a des témoins, et malgré vous le commissaire de police m'appréhendera au corps.

— Vous êtes sûr?

— J'ai fait mon droit.

Clorinde courba la tête et se mit à réfléchir.

Puis, un instant après :

— J'ai un moyen, dit-elle.

— Lequel?

— C'est de vous faire évader d'ici, de gagner nuitam-

ment le chemin de fer et d'aller en Italie essayer de vous guérir.

— C'est une idée ; mais comment l'exécuter ?

— Je m'en charge. Dites-moi seulement encore que vous me pardonnez, et je cours tout préparer pour votre délivrance.

— Je vous pardonne, mais je crains que nous ne réussissions pas.

II

Madame Bavolet quitta son mari.

Le soir même il reçut une lettre d'elle qui contenait une petite lime cachée dans l'enveloppe et des instructions précises.

L'heure de la fuite était fixée au lendemain.

Toute la journée Saturnin passa son temps à causer de nouveau avec l'interne, qui était devenu son ami, et qui lui remit une foule de petites fioles que le jeune rentier cacha dans toutes ses poches.

Enfin l'heure sonna.

Bavolet commença le sciage d'un de ses barreaux. Deux heures après il avait fini.

Sa femme, qui avait gagné un gardien, l'attendait dans le jardin, et sitôt qu'elle le vit, plaça l'échelle du jardinier devant sa fenêtre.

Saturnin descendit.

La porte avait été laissée entr'ouverte. Ils sortirent, et

madame Bavolet se jeta dans les bras de son mari en s'écriant avec des larmes de joie :

— Libre ! libre !

— Oui, répéta Saturnin, je suis libre, mais j'ai bien failli déchirer mon pantalon.

III

Peu de temps après ils étaient tous deux convenablement installés dans un wagon du chemin de fer de Lyon et faisaient route vers Marseille.

Ils causaient.

— Maintenant, dit madame Bavolet, il faut nous occuper de votre maladie. Comment vous sentez-vous ?

— Mal ; les médecins ne se sont pas trompés... je n'ai plus qu'un trimestre à vivre, puisque j'en ai dépensé un à vous épouser et à vous assassiner.

— Ainsi dans trois mois vous serez mort ?

— Hélas ! oui !

— C'est ce que nous verrons, car dès aujourd'hui j'entreprends une lutte contre le trépas, et je vous sauverai, tout me le dit.

— Que le ciel vous entende ! mais j'ai bien mal au poumon droit.

Arrivés à Marseille, ils y passèrent huit jours. Clorinde se dépensait en soins de toutes natures. Chaque nuit elle ne dormait que d'un œil pour être prête au premier appel de son mari.

Saturnin la regardait faire avec des yeux perçants.

— Vous vous fatiguez, lui disait-il.

— Qu'importe, si je sauve vos jours ?

Nonobstant ces soins, Bavolet dépérissait d'instant en instant.

Ses yeux se bistraient, son teint devenait jaune, et une toux opiniâtre lui déchirait la poitrine.

Ils quittèrent Marseille et gagnèrent Naples. Là ils s'installèrent confortablement dans une villa.

Madame Bavolet courut mander le meilleur docteur de la ville.

— Monsieur, lui dit-elle, mon mari est frappé mortellement ; si vous parvenez à prolonger son existence de quelques années, ma reconnaissance sera sans bornes. Je suis son héritière, il doit me laisser environ quinze mille francs de rentes... je les partagerai avec vous.

Le médecin ouvrit de grands yeux et quitta tout pour aller chez Saturnin.

Celui-ci s'était couché depuis deux jours, il n'avait plus la force de rester levé.

Quand il vit entrer le docteur, il fronça le sourcil.

Clorinde lui dit :

— Mon ami, voici un prince de la science, il va tout tenter pour vous guérir. Je vous serai obligée de lui répondre avec calme et de suivre en tous points ses prescriptions.

Et elle sortit.

Une heure après, elle rentra dans la chambre. Le médecin y était encore.

Elle le reconduisit jusqu'à sa voiture, et dans le trajet :

— Eh bien, lui demanda-t-elle avec anxiété, le sauverons-nous?

— Hélas! madame, répondit le docteur, vous m'avez cependant offert de bien beaux honoraires, mais je dois les abandonner. Il n'y a rien à faire.

— Rien!

— Monsieur votre mari ne sera plus de ce monde dans un mois.

V

Clorinde revint s'asseoir au chevet de son mari en sanglotant.

Bavolet la regardait toujours avec les mêmes yeux curieux.

— Du courage, madame! lui dit-il.

— Hélas! je n'en ai plus, et le temps qui marche me retire toute mon énergie.

— Les autres médecins avaient donc raison, et celui-là est donc également de leur avis?

— Hélas! pleura Clorinde.

— Alors le moment est venu de causer sérieusement affaires.. Madame, fit Bavolet en se mettant sur son séant, je viens d'avoir une longue conversation avec le prince de la science. Il peut me sauver.

— Lui! mais il vient de me dire...

— Il vous a trompée... il le peut.

— Qu'il le fasse alors, Seigneur!

— Oui, mais il ne le veut faire qu'à une condition que j'ai dû refuser.

— Laquelle?

— Il veut toute ma fortune.

— Comment?

— Les Italiens ne sont pas comme nous autres Français, ils aiment l'or... — Monsieur, m'a-t-il dit, pour vous guérir, je serai obligé d'employer tout mon temps J'ai une clientèle nombreuse que je perdrai, ne pouvant la visiter; c'est donc à peu près trois cent mille francs de tort que cela me fera; si vous me les donnez, je serai tout à vous.

— C'est cher, fit Clorinde.

— Si cher que, pour ne point vous réduire à la misère, même dans le cas où je continuerais à vivre, j'ai spontanément refusé.

— Et vous avez eu tort, s'écria Clorinde en se levant avec élan, car moi je les lui donne.

— Vous! dit Saturnin avec émotion.

— Moi! C'est bien mon droit, je pense, ajouta madame Bavolet, puisque je suis votre héritière naturelle. Je vous préfère à la fortune et je vais le prouver.

Courant à son secrétaire, elle écrivit à la hâte une lettre au docteur, dans laquelle elle s'engageait à verser entre ses mains les trois cent mille francs demandés s'il parvenait à guérir son mari.

Elle finissait à peine de mettre le cachet, qu'elle entendit comme un soupir à côté d'elle.

Elle se retourna vivement et vit Bavolet qui était debout et qui la regardait amoureusement écrire.

— Imprudent! s'écria-t-elle.

— Chère Clorinde, répondit Saturnin en lui ouvrant ses bras, venez sur mon cœur, car l'épreuve est finie... Je me porte comme un charme.

V

Madame Bavolet s'était évanouie de joie à cette nouvelle.

En reprenant ses sens, son premier regard fut pour son mari qui la soignait et dont les couleurs étaient subitement revenues.

— C'était donc une épreuve? dit-elle.

— Oui, fit Saturnin, et pardonne-la-moi; j'ai voulu tuer mon dernier doute. Depuis le jour où tu es venue dans la maison de santé me parler de ton repentir, je savais par mon ami l'interne que je n'avais aucune maladie grave; grâce aux drogues qu'il m'a données j'ai pu me faire, pendant plusieurs semaines, le teint d'un vrai malade; enfin j'ai joué la comédie de la phthisie pour me convaincre que tu étais réellement sincère, et maintenant que j'en suis certain je t'aime et je te demande pardon de t'avoir soupçonnée.

Clorinde se jeta dans les bras de son mari et tous deux pleurèrent pendant une demi-heure.

Quand ils furent plus calmes, Bavolet dit :

— En somme, ce qu'il ressort des événements qui se sont passés depuis six mois, c'est que les méchants com-

plets ne sont pas de ce monde, et que toi-même, qui as été bien coupable envers moi, tu avais encore le repentir pour te racheter.

— Ce qui prouve une fois de plus, termina Clorinde, qui avait de l'instruction, que M. Jean-Jacques Rousseau avait raison...

— Quand il disait ?

— « Les hommes sont méchants, mais l'homme est bon. »

FIN

PETITS CONTES FANTASTIQUES

AVEC OU SANS MORALITÉ

LE FAUST A REBOURS

TRADUIT DE L'ALSACIEN

Peter Humann était un jeune étudiant plein d'excellents principes ; né de parents honnêtes, mais sans fortune, il avait dû de bonne heure songer à se créer une position par lui-même; il s'était donc mis rudement à la besogne, et, à l'âge de vingt-deux ans, il était plus savant et plus sérieux que les professeurs centenaires de l'Université.

Or, un jour qu'il fouillait à son escarcelle pour y puiser de quoi fumer et dîner, il fut tout ébahi de la trouver vide.

— Plus rien ! se dit-il, j'ai dépensé jusqu'à mon dernier kreutzer ! Le moment est venu de tirer parti de mon savoir et de mon aptitude.

Et sans plus hésiter il alla se présenter dans une maison de banque pour y remplir une place de caissier qu'il savait être vacante.

Le maître de la maison le regarda longuement, puis il lui dit :

— Vous êtes bien jeune pour être caissier !

— C'est vrai, monsieur, répondit Peter, mais malgré ma jeunesse je me sens capable de tenir cet emploi comme il faut qu'il soit tenu ; je suis très-fort sur l'algèbre et les mathématiques, je n'ai jamais fait tort d'un florin à qui que ce soit et j'aime le travail.

— C'est égal, fit le banquier, vous êtes trop jeune.

Peter insista, ce fut inutilement, et le cœur serré il sortit en maudissant ses vingt-deux ans.

Il alla se promener sur le bord de l'eau, triste et rêveur, se demandant comment il ferait pour souper, lorsqu'une dame passa près de lui ; il la regarda machinalement et fut ébloui de sa beauté. La dame continua sa promenade sans prendre garde à l'impression qu'elle causait, on eût dit qu'elle était accoutumée à ces sortes d'hommages.

Tout à coup elle poussa un cri, Peter courut à elle.

— Qu'avez-vous, madame ? lui dit-il avec politesse.

— Ma bague que je viens de laisser tomber dans l'eau, dit-elle, une bague d'un grand prix... Maladroite que je suis ! me voilà triste pour huit jours.

Et une larme perla dans ses yeux ; Peter n'eut pas plus tôt vu cette larme qu'il se jeta dans le fleuve sans prendre le temps de se déshabiller.

Une minute après il rapportait le bijou.

— Voici votre bague, dit-il à la dame, souriez maintenant.

Et la dame tout émue sourit.

— Si c'est là la seule récompense que vous demandiez, lui dit-elle, soyez payé.

— Je le suis, fit Peter en mettant la main sur son cœur pour l'empêcher de battre tout haut, car le sourire de la dame l'avait brûlé comme une flamme.

Comme il redoutait de se trahir, il s'éloigna précipitamment sans saluer. Rentré chez lui, il se coucha pour imposer silence aux récriminations de son estomac, mais il ne put dormir.

Amoureux fou, il se présenta le lendemain chez la dame dont il sut la demeure par un de ses amis, et, courageux grâce à la fièvre que lui donnaient son amour et son jeûne, il tomba à ses pieds et lui dit naïvement tout ce qu'il ressentait depuis la veille.

La dame le laissa dire, puis quand il eut fini :

— Je ne puis vous aimer, répondit-elle, vous êtes trop jeune.

Peter sortit la tête en feu.

— Trop jeune!... toujours ce mot qui est comme une insulte... Mon Dieu! c'est donc un crime que d'avoir vingt-deux ans !

Et, tout entier à son désespoir, il gagna la forêt, détacha sa cravate et se mit en devoir de se pendre... Il avait déjà un pied en l'air lorsqu'il sentit qu'on coupait la branche qui lui servait de potence et qu'une voix l'appelait par son nom.

— Peter Humann ! faisait la voix.

Il se retourna et vit un homme inconnu qui se tenait debout devant lui.

— Peter Humann, répéta l'homme, que fais-tu là ?

L'étudiant surpris le regarda.

— Qu'est-ce que cela vous fait? lui dit-il.

— Réponds... Pourquoi veux-tu te pendre?

— Je veux me pendre parce que je suis malheureux, parce que j'aime et suis pauvre, parce que ma jeunesse est un obstacle à mon bonheur.

L'homme se mit à rire, mais d'un rire tel que les arbres voisins frissonnèrent et que Peter, malgré son courage, trembla.

— Fou! dit l'homme; fou contre fous! Quel immense troupeau de bouffons que cette humanité!

Et il haussa les épaules à deux reprises. Peter intrigué lui dit:

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis le mal, disent les uns; je suis le bien, disent les autres, et tous ont également raison.

— Comment vous appelez-vous?

— Satan.

A peine eut-il prononcé ce nom qu'il apparut aux yeux de Peter sous le costume du roi de l'enfer.

— Satan! fit l'étudiant en reculant d'un pas.

— Moi-même, dit le diable; le mauvais ange si tu veux, mais pas si mauvais puisqu'il t'a empêché de lui donner gratuitement ton âme.

Peter allait se signer, il lui arrêta le bras.

— Imprudent... ne fais pas cela! Tu me renverrais, et je viens t'offrir la richesse et de plus l'amour de celle que tu aimes!

Peter s'arrêta.

— Et à quel prix? demanda-t-il.

— A aucun. Je ne suis pas un diable usurier qui prête à deux cents pour cent. J'oblige, voilà tout.

Peter eut un sourire ironique.

— Tu ne me crois pas... Ce que c'est que les mauvaises réputations pourtant! Eh bien! je vais jouer franc jeu... Tu voulais te débarrasser de ta jeunesse et la jeter au vent, je viens te l'acheter. Veux-tu me vendre ce que tu voulais donner pour rien à la mort?

— Et tu me donneras en échange...

— L'expérience, l'habileté et une autre conscience, c'est-à-dire les fils des pantins humains mis tous dans tes mains.

— Et j'aurai ce que je voudrai...

— Ce que tu voudras.

— C'est dit alors ; marché conclu.

— Marché conclu, répéta Satan.

Et s'approchant de Peter, il le toucha du doigt.

Alors une transformation s'opéra instantanément dans l'étudiant: ses yeux s'éteignirent, ses cheveux blanchirent, son ventre s'arrondit, son dos se voûta. Satan le conduisit près d'une fontaine, il s'y mira et ne se reconnut point.

Il avait soixante ans.

*
* *

Le lendemain un vieillard cravaté de blanc, à la démarche grave, le nez orné de lunettes d'or, se faisait introduire auprès du maître de la maison de banque où Peter s'était présenté quelques jours auparavant.

— Monsieur, lui dit-il, je viens vous faire mes offres de service pour la place de caissier qui est vacante chez vous.

— Monsieur, je suis vraiment fort honoré de votre demande, répondit le banquier; vous me paraissez être en mesure de remplir cet emploi avec avantage; demain vous entrerez dans les bureaux.

Le vieillard sans sourciller salua et se retira; il alla chez la dame à la bague qui avait si mal reçu Peter.

— Madame, lui dit-il, je suis caissier de la maison Bitmann et Compagnie; je vous aime, voulez-vous de moi?

La dame sourit.

— Caissier de la maison Bitmann et Cᵉ?

— Oui; cette recommandation vous plaît-elle? J'ai soixante ans et depuis vingt ans j'ai dit adieu à tous les scrupules.

La dame sourit encore.

— Elle est bien garnie la caisse des banquiers Bitmann, je connais toutes les écritures et sais comme personne imiter les signatures les plus difficiles.

La dame souriait toujours.

Un mois après le vieillard lui achetait un château. Dans tout le pays chacun vantait sa probité et enviait son bonheur.

Un matin qu'il se promenait dans son parc, un étranger l'aborda.

— Eh bien, lui dit-il à l'oreille, es-tu content, Peter Humann?

— Oui, Satan, répondit-il; mais tu avais raison: l'humanité est bien bouffonne.

— Les hommes sont des fous et les sages sont ceux qui hurlent avec eux.

— C'est vrai, car ma vieillesse me fait vivre et j'ai failli mourir de jeunesse.

— Que veux-tu, le ventre et les lunettes d'or sont des talismans, et le grand secret est d'être vieux quand on est jeune.

— Pour pouvoir être impunément jeune quand on est vieux. Bouffon! bouffon!

Et tous deux se mirent à rire aux éclats, et cela tellement longtemps que Peter en eut les larmes aux yeux et finit par pleurer à cause de ses nerfs qui étaient agités.

MORALITÉ

Notre histoire se passe en Allemagne; mais le lecteur, j'aime à le croire, s'est déjà aperçu qu'elle pourrait se passer en France, où la cravate blanche et les gros ventres parviennent à se glisser partout, tandis que la jeunesse attend à la porte que les cheveux lui tombent et que les lunettes d'or lui viennent.

LES TROIS MOTS ENCHANTÉS

TRADUIT DE L'ÉGYPTIEN

Ali le fellah est maintenant riche, honoré et aimé. Il y a seize lunes, Ali vivait pauvre et misérable dans son village. En travaillant du matin au soir, il gagnait à peine de quoi se nourrir. Pour toute fortune, il possédait un tableau en mosaïque que lui avaient légué ses ancêtres et qu'il n'avait jamais voulu vendre.

Un jour, à bout de ressources et de courage, il alla trouver son vieil ami le derviche qui l'avait quelquefois consolé.

— Derviche, lui dit-il, je ne puis continuer à vivre ainsi : la misère me devient insupportable, je vais aller vendre mon tableau. On me dit qu'au delà de la mer, en Europe, ces choses-là s'achètent fort cher : je vais aller en Europe.

Le vieux derviche, qui l'aimait beaucoup parce qu'il l'avait vu tout enfant, approuva sa résolution.

— Va, lui dit-il, et reviens quand tu auras de l'argent. Mais comme je veux que ton voyage ne te soit pas inutile, je vais te donner un talisman qui t'aidera à accomplir les souhaits que tu formeras.

Ali remercia le derviche ; celui-ci prit trois petits morceaux de parchemin sur lesquels il traça trois mots cabalistiques et, après les avoir roulés, il les donna au fellah en lui disant :

— Lorsque tu te trouveras dans une situation désespérée, lorsque, après avoir tout tenté pour réussir, tu verras tes prières repoussées, prends un de ces parchemins et lis obstinément à haute voix ce qu'il y a dessus jusqu'à ce qu'on t'ait accordé ce que tu demandais.

Ali prit les trois parchemins, baisa avec effusion la main du derviche et partit.

Arrivé en Europe, il se présenta chez le directeur du musée, sa mosaïque sous le bras. Après plusieurs jours d'attente, il fut enfin reçu.

— Monsieur, dit-il au directeur, je viens pour vous vendre ce tableau qui est très-rare et très-curieux, attendu qu'il remonte au règne de Cléopâtre et qu'il a survécu à quarante générations.

Le directeur regarda attentivement la mosaïque en faisant la grimace.

— Il n'est rien moins que curieux, fit-il, et sa valeur n'est pas grande.

Ali eut une sueur froide.

— Moi-même, continua le directeur en grimaçant plus

que jamais, je fais quelquefois de ces sortes d'ouvrages et je puis vous en montrer de ma main qui valent au moins le vôtre.

Et, faisant signe à Ali de le suivre, il le conduisit dans une galerie où, en effet, étaient exposées plusieurs mosaiques.

Le fellah jeta sur elles un regard de connaisseur et à son tour fit la moue; ces tableaux étaient d'une médiocrité désespérante.

— Voyez-vous? dit le directeur, en voici à remuer à la pelle et quelque peu réussis, je pense?

Ali sentit que toutes ses espérances s'écroulaient; il crut que le moment était venu d'avoir recours au talisman du derviche et, pendant que le directeur lui prouvait que sa mosaique valait à peine trois écus, il tira un des parchemins de sa poche et lut à haute voix :

— Grand homme!

Le directeur salua et continua de parler.

— Grand homme! répéta le fellah.

Le directeur devint rouge de plaisir.

— Grand homme!

Et il lui acheta sa mosaique à un prix très-élevé.

— Grand homme!

Et il fit de lui son ami.

A quelques jours de là, Ali, qui était reçu chez le directeur, assistait à une de ses soirées. La somme qu'il lui avait remise n'était pas assez importante pour qu'il pût retourner en Égypte; il rêvait donc de s'enrichir, et, plein de confiance dans les talismans du derviche, il attendait impatiemment une occasion.

Elle se présenta le soir même.

En se promenant dans les salons, Ali, qui ne dansait pas, entra dans une salle séparée et vit plusieurs hommes assis autour d'une table, lesquels remuaient des morceaux de carton et faisaient rouler un grand nombre de pièces d'or.

A la vue de ces richesses le cœur d'Ali battit violemment.

Si j'avais tout cet argent, dit-il à part lui, je serais riche et pourrais retourner là-bas. — Et doucettement il tira de sa poche un des parchemins et le déroula. Un des hommes qui tenait les cartes attendait depuis quelques instants que les autres parlassent.

— Voyons, messieurs, il y a deux cent mille francs, qui les fait?

— Banco! lut Ali le nez sur son parchemin.

L'homme salua et retourna les cartes.

— Banco! banco! répétait le fellah.

— Vous avez gagné, dit l'homme en se levant.

Et il poussa devant lui le tas d'or.

Ali sentit des larmes de joie mouiller sa paupière. Il aurait voulu tenir le derviche pour l'embrasser. Il emplit toutes ses poches de l'argent qu'il venait de gagner et sortit fou de contentement.

Il se disposait à partir le soir même; ses bagages prêts, il attendait en se promenant sur le cours l'heure du départ.

Marguerita s'y promenait aussi dans sa calèche à quatre chevaux.

Marguerita était une fille de Bohême qui était devenue

riche tout d'un coup, grâce à sa beauté qui était vraiment fameuse.

Elle avait de grands yeux noirs qui lançaient des flammes, et avec cela des cheveux blonds comme ceux de la Mignon de Gœthe.

Tout le monde se mourait d'amour pour elle, et dans la ville chacun disait : — Qui peut voir Marguerita sans l'aimer est aveugle ou fou.

Ali, qui ne la connaissait que de nom, la regarda passer, et à sa vue il eut comme un éblouissement.

Elle repassa une seconde fois ; Ali la regarda encore, et cette fois il sentit qu'il l'aimait déjà à en mourir.

Il remit son départ au lendemain. Il ne dormit pas de toute la nuit. Comme il souffrait beaucoup de cet amour et qu'il ne voulait pas retourner dans son pays avec cette souffrance au cœur, il prit son courage à deux mains et alla frapper à la porte de celle pour qui il était prêt à donner sa vie.

Marguerita reçut l'aveu de son amour en riant comme une folle.

— Je ne puis vous aimer, lui dit-elle, je n'aime personne et n'aimerai jamais un fellah ; oubliez-moi, vous perdrez votre temps et vos soupirs.

Ali s'en alla la mort dans l'âme, il ne songeait plus à son départ, il était devenu maigre et pâle, il ne mangeait ni ne dormait plus.

Il retourna chez Marguerita.

— Aimez-moi, lui dit-il en pleurant, ou je meurs.

Marguerita, comme toutes les filles de Bohême, avait le

cœur insensible et n'eut aucunement pitié de sa tristesse.

— Vous m'ennuyez, lui répondit-elle sèchement.

Au désespoir, Ali, ne sachant de quelle manière guérir sa passion, se souvint du talisman de son vieil ami le derviche, et fouillant sa poche et sentant le dernier parchemin, il le tira et, tandis que Marguerita le congédiait, il lut :

— Million.

Marguerita s'arrêta.

— Million.

Elle le fit rentrer dans sa chambre.

— Million.

— Allons, lui dit-elle, vous m'aimiez réellement, le temps de l'épreuve est passé, et je vois que vous êtes bien celui que mon cœur rêvait.

— Million...

— Je vous aime...

— Million...

— Ali, je suis à toi !

Le lendemain ils s'embarquaient tous deux pour l'Égypte; ils se marièrent et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours; le derviche devint l'ami de la maison, et ce fut lui qui apprit à lire et à écrire aux enfants.

Et voici comment Ali, le fellah, parvint à être riche, considéré et aimé.

MORALITÉ

La vertu, qui consiste à ne pas avoir de vices, consiste surtout à exploiter ceux des autres.

LE TRAIN DE 10 HEURES 20

..... Et comme chacun venait de raconter une histoire effrayante, Hector Ch... demanda la parole.

— Il y a quelques années, dit-il, je venais d'obtenir après force sollicitations une place de conducteur de train sur le chemin de fer de ***

On m'avait bien recommandé la prudence, une extrême prudence.

— C'est un emploi dangereux, me disait-on ; descendre et monter à chaque heure pendant que le train marche... Prenez garde à vos os.

J'écoutai ces conseils et les suivis si bien que, le jour même de mon installation, en voulant descendre trop précipitamment de la première voiture, je tombai entre les tampons sur la voie.

Je jetai un cri terrible ; au même instant mon cri fut couvert par le sifflet strident de la locomotive.

Quel sifflet!

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête; j'eus une sueur glacée qui me couvrit tout le corps.

Le train se remettait en marche !

J'étais perdu.

En effet, la façon dont j'étais tombé m'avait placé juste entre les deux rails, couché sur le dos; le train passait sur mon corps, et à la première aspérité, à la première voiture un peu basse, je devais être entraîné, déchiré ou écrasé.

J'avais le choix... mais quel choix!

Le train allait lentement et pendant que la première voiture défilait, je pus me remettre et réfléchir à ma fâcheuse position.

J'y réfléchis.

Il y a dans la vie des heures qui durent des secondes et des secondes qui durent des siècles.

J'avais calculé que tout le train pour passer ne devait pas mettre plus de douze secondes ; ayant assisté à l'enchaînement des vagons, je me souvenais qu'aucune des lourdes voitures que j'allais voir courir sur moi n'avait de chasse-pierres.

Le chasse-pierres est un fort morceau de fer placé sur le devant de la locomotive et à la dernière voiture pour dégager la voie. Il arrive parfois que dans un train quatre ou cinq voitures ont des chasse-pierres.

Le premier que j'allais rencontrer devait m'écraser instantanément. En creusant mes souvenirs, je me rappelai fort bien, dis-je, que par bonheur aucun chasse-pierres n'avait été adapté, et l'espoir, le vague espoir d'en réchapper me revint.

— Quand toutes les voitures seront passées, me disais-je, il peut parfaitement se faire que je me retrouve couché sur la voie sans aucune égratignure, alors je me relèverai et je remonterai dans le train n'ayant pour toute blessure qu'un accroc à ma tunique. L'homme est ainsi fait : dans un suprême danger, survient-il une lueur d'espérance, toute crainte cesse.

Je riais déjà de ma chute et je songeais à la terreur que j'inspirerais à mes collègues en la leur racontant, lorsque tout à coup je poussai un cri plus terrible encore que le premier.

III

Il va sans dire que mon second cri ne fut pas plus entendu que celui qui l'avait précédé.

Je m'étais souvenu qu'un chasse-pierres avait été adapté à la dernière voiture au moment du départ.

J'étais définitivement un homme mort.

Exprimer ce qui se passa alors en moi est impossible.

— Mourir à vingt-deux ans, me disais-je, mourir bêtement écrasé par une montagne de fer.

Et mes jeunes années me passaient devant les yeux, mon pays, ma famille, ma maîtresse.

En moins d'une seconde toute mon existence, heure par heure, me revint en mémoire.

Suprême faculté que donne l'approche de la mort, aucun détail ne m'échappa.

Je me retrouvai à huit ans bercé sur les genoux de ma mère, à seize ans éprouvant mon premier battement de cœur amoureux.

Je les revis toutes, ces gentilles femmes que j'avais aimées un jour, une semaine, un mois.

Mes amis, mes parents, ma chambre de garçon...

J'assistai de nouveau à mon premier duel. . rien ne fut oublié.

Je revoyais vingt-deux ans d'existence en une seconde.

Et le train avait pris son allure ordinaire, c'est-à-dire une vitesse qui me laissait encore deux ou trois secondes à vivre.

IV

Ah ! elles sont longues, allez, ces secondes-là !

Il me semblait que j'étais couché depuis dix ans et plus sous le train qui allait me tuer...

— Et nul espoir ! me disais-je. Le seul que j'ai le droit de garder, c'est que le chasse-pierres ait été cassé en route et cassé assez heureusement pour qu'entre lui et la voie il y ait place pour mon corps.

Espoir bien léger, comme vous voyez.

Les affreuses voitures continuaient à passer au-dessus de ma tête.

Je m'étais habitué au bruit, et malgré moi j'entendais les voix des voyageurs.

Certain vagon passa... J'entendis retentir deux bruyants baisers au milieu d'éclats de rire.

Et même un éclat de phrase amoureuse arriva jusqu'à moi par l'interstice du plancher.

— La vie est belle, disait une voix d'homme.

— Bien belle, répondait un timbre doux et argentin, quand on est jeune et qu'on aime.

Et les rires de recommencer, et les baisers de retentir.

Et pendant ce temps, moi, je comptais que deux voitures encore, et j'allais être une masse broyée, déchirée !

V

— Si pourtant, dis-je tout d'un coup, l'espoir auquel je me rattache malgré moi se réalisait !

Si le chasse-pierres avait été morcelé !...

L'avant-dernière voiture passa.

J'aurais donné non pas ma vie, puisqu'elle ne m'appartenait plus, mais mon âme pour pouvoir tourner la tête et regarder ce terrible chasse-pierres duquel dépendait mon sort.

Mais le moindre geste m'était interdit ; un mouvement, et j'étais écrasé.

La dernière voiture arriva.

Je sentis tout mon être trembler convulsivement. Une sueur plus terriblement glacée que celle que j'avais eue en tombant m'inondait le front.

Alors j'eus comme une vision.

Je me voyais mort ; deux gardes-voies me relevaient.

— Pauvre diable ! disait l'un d'eux.

Puis on me déposait dans une salle de la gare ; les croque-morts arrivaient.

J'entendais le bruit que faisait le marteau avec lequel on clouait ma bière.

Mon corbillard se mettait en marche.

Des sanglots me suivaient : c'étaient ceux de ma mère, de ma fiancée, de mes amis.

— Mort à vingt-deux ans !

Et cette phrase ne cessait de bruire à mes côtés pendant le trajet de ma maison au cimetière.

La bêche retournait la terre, et j'entendais toujours les sanglots.

Soudain je me sentis secoué vigoureusement.

J'ouvris les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, mon brave ? me dit un paysan qui me regardait avec curiosité.

VI

Je passai ma main sur ma tête.

J'étais encore couché sur la voie ; mais le soleil m'éclairait...

Tout était silencieux...

— Et le train ? fis-je.

— Le train, dit le paysan, mais il est loin.

Et de la main il me montra une petite fumée dans l'éloignement.

— Je suis donc sauve... Le chasse-pierres était donc...

— Le chasse-pierres, fit un garde-voie qui s'était approché, cet animal de *** le paiera, il l'a cassé à l'avant-dernière station !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Paris. — Imprimerie Poupart-Davyl et Cᵉ, 30, rue du Bac.

EXTRAIT DU CATALOGUE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie

ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

MAISON DE COMMISSION

MAI 1866

Les Ouvrages annonces sur ce Catalogue sont expedies *franco* contre envoi du prix en un mandat sur la poste ou en timbres-poste.

PARIS

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

AU COIN DE LA RUE VIVIENNE

Ce Catalogue annule les precedents

HISTOIRE

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS.

FORMAT IN-8 A 5 FR. LE VOLUME.

Bancroft (G.). — Histoire des États-Unis d'Amérique. 9 vol. in-8. . . . . . 45 »
Buckle. — Histoire de la Civilisation en Angleterre. 4 vol. in-8. . . . . 20 »
Duncker (M.) — Histoire de l'Antiquité. 8 vol. in-8 (en préparation). . 40 »
Gervinus. — Introduction à l'Histoire du XIX[e] siècle. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
— Histoire du XIX[e] siècle depuis les traités de Vienne. 8 vol. in-8. . 40 »
Grote (G.) — Histoire de la Grèce. 15 vol. in-8, avec cartes. . . . . 75 »
Herder. — Philosophie de l'histoire de l'humanité. 3 vol. in-8. . . . . . 15 »
Irving (W.). — Histoire et légende de la Conquête de Grenade. 2 vol. in-8. . . . . 10 »
— Vie, voyages et mort de Christophe Colomb. 3 vol. in-8. . . . . . 15 »
Merivale — Histoire des Romains sous l'Empire. 8 à 9 volumes. . . . . » »
Motley (J.-L.). — La révolution des Pays-Bas au XVI[e] siècle, histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies. 4 vol. in-8. 20 »
— Histoire de la République Batave, depuis la mort de Guillaume le Taciturne. 4 vol. in-8 (en préparation). . . . . 20 »
Prescott (W.-H.). — Œuvres complètes. 17 volumes, comprenant les ouvrages suivants :
— Histoire du règne de Philippe II. 5 vol. in-8. . . . . 25 »
— Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle. 4 vol. in-8. . . . . . 20 »
— Histoire de la conquête du Pérou, 3 vol. in-8. . . . . 15 »
— Histoire de la conquête du Mexique. 3 vol. in-8. . . . . 15 »
— Essais et Mélanges historiques et littéraires. 2 vol. in-8. . . . . . 10 »

Adair (Sir R.) — Mémoires historiques relatifs à une mission à la cour de Vienne en 1806. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
Altmeyer (J.-J.). — Précis de l'histoire du Brabant. 1 vol. in-8. . . . . 3 »
— Résumé de l'histoire moderne. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Les Gueux de mer et la prise de la Brielle (1568-1572). 1 vol. in-18. 2 »
Apologie de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, précédée d'une introduction par A. Lacroix, 1 vol. in-12 cartonné. . . . . 5 »
Arrivabene (Comte Jean). — D'une époque de ma vie (1820-1822). Mes Mémoires, documents sur la Révolution en Italie, suivis de six lettres inédites de Silvio Pellico; traduction sur le manuscrit original par Salvador Morhange. 1 vol. format Charpentier . . . . 3 »
Bianchi Giovini (A.). — Biographie de fra Paolo Sarpi, théologien et consulteur d'État de la république de Venise; traduit sur la seconde édition par M. L. van Nieuwkerke, 2 vol. in-12. . . . . 7 »
Borgnet (Adolphe). — Histoire des Belges à la fin du XVIII[e] siècle. 2 vol. in-8, 2[e] édit., revue et augmentée. . . . . 10 »
Bougeart (Alfred). — Danton, documents authentiques pour servir à l'histoire de la Révolution française. 1 fort vol. in-8 . . . . 7 50
— Marat, ou l'Ami du peuple. 2 vol. in 8. . . . . 10 »
Billiard (le général). — Mémoires, écrits par lui-même. 3 vol. in-18 . . 3 »
Bourrienne. — Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. 10 vol. in-18. . . . . 10 »
Brissot de Warville. — Mémoires sur la Révolution française. 3 vol. in-18. 3 »
Chassin (C.-L.) — Le Génie de la Révolution. 1[re] partie, les Cahiers de 1789. En vente : le tome I, les Élections de 1789; le tome II, la Liberté individuelle, la Liberté religieuse. Édition in-8, le volume. 3 50
Édition in-18, le volume . . . . 3 »
Chateaubriand (De). — Congrès de Vérone. — Guerre d'Espagne. 2 vol. in-18. . . . . 2 »

Chateaubriand (De). — Etudes ou Discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme, et l'invasion des barbares, suivis d'une analyse raisonnée de l'Histoire de France. 4 vol. in-18 . . . . 4 »
— De la Liberté de la presse. 1 vol. in-18. . . . . 1 »
— Le même ouvrage, 1 vol. in-32. . . . . 1 »
— Vie de Rancé. 1 vol. in-18. 1 »
— Essai sur les révolutions. 2 vol. in-32. . . . . 1 »
— Mélanges politiques. 2 vol. in-32. . . . . 1 »
— Opinions et Discours. 1 vol. in-32. . . . . 1 »
— Polémique. 1 vol. . . . . 1 »

Chauffour-Kestner (Victor). — M. Thiers historien. Notes sur l'Histoire du Consulat et de l'Empire. Brochure in-8°. 1 50

Delepierre. — La Belgique illustrée par les sciences, les arts et les lettres. 1 vol. in-8. . . . . 4 »
— Coup d'œil sur l'histoire de la législation des céréales en Angleterre. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Delepierre (J.-O.) et **Perneel** (J.). — Histoire du règne de Charles le Bon. 1 vol in-8. . . . . 5 »

Dumouriez (le général). — Mémoires et correspondance inédits. 2 v. in-18. 2 »

Eyma (Xavier). — La république américaine. Ses institutions; ses hommes. 2 vol. in-8. . . . . 12 »
— Les trente-quatre étoiles de l'Union américaine. Histoire des États et des Territoires. 2 vol. in-8. . . . . 12 »
— Légendes du nouveau monde. 2 vol. Charpentier. . . . . 7 »

Gachard. — Documents concernant les troubles de la Belgique sous l'empereur Charles VI. 2 vol. in-8. . . . . 10 »
— Notice sur les archives de la ville de Malines. In-8. . . . . » 50

Garrido (F.). — L'Espagne contemporaine. 1 vol. in-8. . . . . 7 50

Goblet d'Alviella (lieutenant général, comte) — Des cinq grandes puissances de l'Europe dans leurs rapports politiques et militaires avec la Belgique. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
— Mémoires historiques. Dix-huit mois de politique et de négociations se rattachant à la première atteinte portée aux traités de 1815. 2 vol. in-8. . . . . 12 »

Goldsmith (docteur). — Abrégé de l'histoire romaine; traduit de l'anglais. 8e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . 1 »

Histoire de la Neerlande. 1 vol. in-32 illustré. . . . . 1 »

Juste (Théodore). — Les Pays-Bas au XVIe siècle; le comte d'Egmont et le comte de Horne. 1 beau vol. in-8. . . . . 7 50
Les Pays-Bas au XVIe siècle. Vie de Marnix de Sainte-Aldegonde, tirée des papiers d'Etat et de documents inédits. 1 vol. in-8. . 4 »
Histoire du Congrès national de Belgique ou de la fondation de la monarchie belge. 2 beaux et forts vol. Charpentier. Nouvelle édition soigneusement revue. . . . . 7 »
Les Pays-Bas sous Charles-Quint. La vie de Marie de Hongrie, tirée des papiers d'Etat. 2e édit. 1 vol. Charpentier. 3 50
Christine de Lalaing, princesse d'Epinoy. 1 vol. in-12. . . . . . 1 »
Souvenirs diplomatiques du XVIIIe siècle. Le comte de Mercy-Argenteau. 1 vol. Charpentier. 3 50
— Histoire du règne de l'empereur Joseph II et de la révolution belge de 1790. 3 vol. in-12. . . . . 9 »
— Histoire populaire de la Revolution française. 1 vol. in-18. . . . 1 »
— Histoire populaire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Klencke. — Le Panthéon du XIXe siècle. Vie d'Alexandre de Humboldt. traduit de l'allemand par Burgkly. 1 vol. Charpentier. 3 50

Koch (De).— Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie; augmentée et continuée jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815, par F. Schœll. 4 vol. gr. in-8 à 2 col. . . . . 48 »
Labarre (L.). — Ephémérides nationales. 1 vol. in-18. . . . . 2 »
Lacroix (A.) et **Van Meenen** (Fr.) — Notices historique et bibliographique sur Philippe de Marnix, avec portrait. 1 vol. in-8. . . . . . . 1 60
Lamarque (le général). — Mémoires et souvenirs. 2 vol. in-18. . . . . . 2 »
La Fayette. — Mémoires. 2 vol. gr. in-8 à deux col. . . . . 10 »
Lanfrey (P.). — Histoire politique des papes. 1 vol. gr. in-18. . . . . . 4 »
Laurent (Fr.), professeur à l'Université de Gand. — Etudes sur l'histoire de l'humanité. — Histoire du droit des gens et des relations internationales

La seconde édition des premiers volumes de cet important ouvrage a paru. Chaque volume format in-8 est du prix de 7 fr. 50.

Tome 1er, l'Orient, 2e édition.—Tome II, la Grèce, 2e édition. — Tome III, Rome, 2e édition. — Tome IV, le Christianisme, 2e édition. — Tome V les Barbares et le catholicisme, 2e édition. — Tome VI, l'Empire et la papauté. — Tome VII, l'Eglise et la féodalité.—Tome VIII, la Réforme — Tome IX, les Guerres de religion. — Tome X, les Nationalités.

— L'Eglise et l'Etat en Europe pendant la Révolution française. — 1 fort volume grand in-8 . . . . 7 50
Laurent (F.) — *Van Espen*. Etude historique sur l'Eglise et l'Etat en Belgique. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
— L'Eglise et l'Etat. — 1re partie. Le moyen âge. — 2e partie. La Réforme. — 3e partie. La Révolution. — Seconde édition, revue et augmentée. — 2 vol. in-8. — (Ces derniers ouvrages sont sous presse.) — Le volume 7 fr. 50.. . . . . » »
Lenfant (le père), confesseur de Louis XVI. — Mémoires. 2 vol in-18. . 2 »
Louis XVIII. — Sa correspondance privée et inédite, pendant son séjour en Angleterre. 1 vol. in-8. 2 »
— Mémoires, publiés et recueillis par le duc D***. 12 vol. in-18 . . . 18 »
Loeb (le docteur Henri). — Catéchisme israélite, à l'usage des écoles du culte israélite. 1 vol. in-12. . . . . 2 »
— Histoire sainte, ou Histoire des Israélites depuis la création jusqu'à la destruction de Jérusalem. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
— Le même ouvrage. 1 vol. in-12. . . . . 2 »
Marnix (Philippe de).—Le tableau des différends de la religion. 4 vol. in-8. 16 »
— De Bijenkorf (La ruche à miel de l'Eglise romaine). 2 vol. in-8. . 7 »
— Les Ecrits politiques et historiques. 1 vol. in-8. . . . . 4 »
— La Correspondance et les mélanges. 1 vol. in 8 . . . . 5 »
Maurel (Jules). — Essai sur l'histoire et sur la biographie du duc de Wellington. Nouvelle édition. 1 vol. in 12 . . . . 2 50
Ney (maréchal). — Mémoires, publiés par sa famille . 2 vol. in-18 . . . 2 »
Pasquini (J.-N.). — Histoire de la ville d'Ostende et du port, précédée d'une Notice des révolutions physiques de la côte de Flandre, tirée de M. Belpaire. 1 vol in-8. Bruxelles. 7 50
Peel (Mémoires de sir Robert), traduction par Emile de Laveleye. 2 vol. in 8. 10 »
Petruccelli della Gattina (Fr.). — Histoire diplomatique des conclaves, depuis Martin V jusqu'à Pie IX. 4 vol. in-18. Le volume . . . . . . 6 »
Potter (De). — Vie de Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et Prato, réformateur du catholicisme en Toscane, composée sur le manuscrit autographe de ce prélat. 3 vol. in-18 . . . . 6 »
Potvin (Ch.). — Albert et Isabelle. Fragments sur leur règne. 1 vol. in-8. 3 50
Quinet (Edgar) — La Révolution. 2 vol. in-8. . . . . 15 »
Reumont (A. de). — La Jeunesse de Catherine de Médicis. Trad. de l'allemand. 1 vol. in-18, avec portrait. 2 50
Roland (Mme).—Lettres autographes adressées à Bancal des Issarts. 1 v. in-18 1 »

Paris — Imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac 30





